EDY MINGUZZI

FÉMINITÉ ET FÉMINISME

La femme dans le monde de la Tradition



Pardès

La féminité, avec les connotations de passivité et de don de soi que le féminisme refuse, est-elle une condition innée ou bien l'effet de coutumes politiques et sociales ?

S'il s'agit d'un produit de la culture, on peut la modifier ; mais si elle est innée, les féministes s'autodétruisent en la détruisant et, dans leur recherche d'un plus grand bien-être économique et matériel, elles perdent irrémédiablement un pouvoir plus mystérieux, propre au pôle féminin, qui s'exerçait également à travers la magie. Un pouvoir qui se conservait en renforçant précisément ce qu'aujourd'hui l'on considère comme d'inutiles « tabous », et qui avaient au contraire, dans le monde de la Tradition, une finalité bien précise : maintenir inaltéré et sans restriction le sens de l'existence et susciter la force magique du féminin.

Edy Minguzzi est licenciée ès-lettres, spécialiste en linguistique et en philosophie classique. Auteur de nombreux articles sur l'hermétisme, l'ésotérisme et l'astrologie dans les hebdomadaires à grande diffusion et dans des revues spécialisées, elle a écrit des essais sur l'alchimie (*Alchimia,* Milan, 1975) et Dante (*L'Enigma forte*-Il codice occulto della Divina Commedia, Gênes, 1988).

Couverture : Atelier des trois bouvreuils et Bernard Biebel

Collection Rebis *dirigée par Fabienne Pichard du Page*

ISBN 2-86714-070-6
ISSN 0294-1392

120 F

Collection « *Rebis* »
dirigée par Fabienne Pichard du Page

EDY MINGUZZI

FÉMINITÉ ET FÉMINISME

La femme dans le monde de la Tradition

Traduit de l'italien par
Gérard Boulanger



PARDÈS
9, rue Jules-Dumesnil
45390 Puiseaux

Titre original :

FEMMINILITÀ E FEMMINISMO
Saggio sulla Donna
nel Mondo della Tradizione
(Edizioni Alkaest,
Genova, 1980)

ISBN 2-86714-070-6

ISSN 0294-1392 collection « *Rebis* »

A mon père

INTRODUCTION

Qu'entend-on aujourd'hui par « féminisme » ?

Le définir simplement comme le « mouvement qui se bat pour les droits de la femme » signifie réduire à une pure revendication juridique un phénomène dont les motivations profondes, les exigences et les finalités dépassent largement les limites d'une conquête politique, économique ou sociale ; un phénomène destiné, en fait, à se transformer en une véritable révolution culturelle qui bouleversera jusque dans leurs fondements les valeurs, les mythes et les symboles de la civilisation contemporaine.

Certes, si l'on se contente d'examiner les manifestations extérieures du féminisme (quelque peu nébuleuses et velléitaires, tantôt pathétiques et tantôt divertissantes, du moins aux yeux des hommes), il semble exagéré de vouloir y lire les « signes de l'Apocalypse » ; les féministes elles-mêmes ne paraissent pas pleinement conscientes de ce qu'implique leur position et mènent leur lutte sur d'innombrables fronts, avec pour résultat d'amoindrir la portée de leur mouvement, n'en déplaise aux hommes.

Fait significatif, il y a un féminisme marxiste, opposé à un féminisme apolitique, une lutte de classe opposée à une lutte de caste, une orientation « naturiste » d'autogestion du corps qui confine au saphisme, et une orientation « familiale » qui prêche

l'érotisme conjugal et adultère. Il y a celles qui veulent être indépendantes de l'homme, et celles qui veulent que l'homme dépende d'elles, le tout plus ou moins en rapport avec le plan politique. Mais, jusque-là, il s'agit encore d'un féminisme sérieux, fondé sur des prémisses théoriques qui peuvent se défendre.

Et puis, il y a le féminisme désormais conformiste qui, au nom de la mode, de l'originalité et... de l'anticonformisme, se ramène à l'acceptation puérile et servile de tout ce qui sent la bizarrerie, l'originalité et la contestation au sens large ; c'est le féminisme des slogans *osés* *, de l'unisexe (mais qui est tellement « sexy »), de l'obscénité affichée comme une fleur à la boutonnière. En réalité, tout cela n'a pas grand-chose à voir avec le féminisme. Cela peut même être sans doute considéré comme étant aux antipodes du féminisme, car ce comportement est dicté par le désir de faire de l'effet (sur l'homme), d'être à la mode (aux yeux de l'homme) et, en dernière analyse, d'indiquer le plus explicitement possible sa disponibilité à une approche galante (au seul bénéfice de l'homme). A moins que l'approche ne vienne avec désinvolture de la femme qui trouve ainsi dans le féminisme (ou, mieux, dans ses manifestations extérieures) une justification commode à ce que la morale courante appellerait manque de pudeur, vulgarité ou mauvais goût. L'obscénité, tout spécialement, est révélatrice à ce sujet. Comment se fait-il que les termes les plus fréquents du langage obscène employé par les soi-disant féministes se rapportent toujours aux organes génitaux masculins, non aux organes féminins ? Il est vrai que l'évocation du phallus pour conjurer le mauvais sort est une pratique très répandue et très ancienne : elle remonte en effet aux époques où le membre viril était considéré comme un symbole divin de fécondité et, en tant que tel, d'énergie vitale. Mais lorsque la femme évoque aujourd'hui à tout bout de champ le membre viril, c'est de deux choses l'une : ou elle lui reconnaît la suprématie de l'antique pouvoir divin, et, dans ce

* En français dans le texte (N.D.T.).

cas, elle ne fait que confirmer sa situation subalterne et même dévotionnelle. Ce qui, d'un côté, ferait bondir de joie ce vieux misogyne de Freud (qui trouverait là une preuve supplémentaire de sa théorie sur l'envie du pénis), mais, de l'autre, et pour les mêmes raisons, est en contradiction flagrante avec les aspirations du féminisme. Ou bien la femme veut signaler à l'homme qu'elle n'est pas inhibée au sujet de ces questions-là, et, par conséquent, lui faire savoir de nouveau qu'elle est disponible : dans les deux cas, l'obscénité ne plaide pas en faveur d'une adoption consciente de l'idée féministe. Et ce, du simple fait (si l'on met à part les implications psychanalytiques) que le recours à la terminologie masculine dans l'obscénité prouve que la femme adhère à la « culture » phallocratique et ne sait pas proposer sa propre culture, une culture alternative.

Ainsi déguisé, le féminisme devient le paravent social accepté publiquement pour perpétuer, sous d'autres formes (plus modernes, plus appétissantes et surtout plus efficaces), l'incessante chasse au mari qui, depuis des siècles, est le signe irrécusable du rôle subalterne de la femme.

C'est pourquoi nous ne nous occuperons pas de ces expressions, tout à la fois aberrantes et conformistes, qui trahissent, en définitive, les objectifs de la lutte féministe ; nous pourrions plutôt les considérer comme un indice supplémentaire de la situation avilissante de la femme, contrainte de se livrer à un mimétisme grotesque pour pouvoir « se caser ».

En revanche, nous nous proposons d'étudier le dilemme qui est à l'origine de tant d'incohérence : *le féminisme doit-il rentrer dans le cadre de la lutte d'une certaine couche sociale contre l'aliénation, l'exploitation, la répression, ou bien doit-il être envisagé séparément ?*

Dans le premier cas, il doit être interprété comme un aspect de la lutte des classes et, en tant que tel, situé dans la dialectique de la société actuelle, dont il serait inséparable ; dans le second, le féminisme se présente comme radicalement hostile à la société même, et son opposition ne se limite pas à telle ou telle institution civile, mais les refuse toutes : c'est le féminisme de la

révolution culturelle. Féminisme *dans* la société ou *contre* la société ?

Pour résoudre ce problème, il faut s'interroger sur le sens de la féminité et sur ses rapports avec le féminisme, sur les motivations conscientes et inconscientes de l'une et de l'autre, et sur les conséquences possibles de tout cela dans l'avenir.

Peut-être pourrons-nous conclure que la lutte féministe, paradoxalement, ne se déroule ni à l'intérieur ni à l'extérieur de la civilisation contemporaine, tout simplement parce qu'elle représente le fruit mûr de notre société et, en même temps, le germe de sa destruction à venir.

Pour offrir un panorama aussi objectif que possible de la situation, nous avons considéré deux points de vue nettement antithétiques : le point de vue traditionnel et le point de vue progressiste, correspondant respectivement, l'un à la première, l'autre aux deuxième et troisième parties de l'ouvrage, et nous avons laissé au lecteur le soin d'en tirer ses propres conclusions.

Evidemment, le choix des sources reflète notre intention de présenter très clairement les deux positions. Pour la première partie, nous avons choisi les auteurs les plus qualifiés du courant traditionnel (Guénon, Evola, Weininger, Burckhardt, Benn, etc.) ; pour la seconde, en partant de Marx et sans négliger l'apport de la psychanalyse, nous avons consulté les ouvrages les plus représentatifs de la pensée moderne et qui traitent plus particulièrement de la question féminine.

Répartition des thèmes

Première partie

La féminité à la lumière de la Tradition, qui affirme que la polarité masculin-féminin est originelle ; les caractéristiques des deux sexes sont innées, non induites par la culture, et ne sont donc pas modifiables. De ce point de vue, le féminisme est un phénomène contre-nature, ultime produit de la dégénérescence de notre civilisation.

Deuxième partie

La féminité vue par la psychanalyse. La féminité vue par la sexologie. Dans cette perspective, les caractéristiques féminines sont la conséquence de certaines coutumes politiques et sociales. Le féminisme devient donc l'instrument d'une révolution culturelle possible et réalisable ; si la « féminité », comprise comme passivité, irrationalité, infériorité, n'est pas innée mais provoquée par la société, alors, en détruisant la société, la femme s'émancipe.

Troisième partie

La crise du monde moderne et le féminisme. Conclusion.

PREMIÈRE PARTIE

LA FÉMINITÉ DANS LA TRADITION PRIMORDIALE

CHAPITRE I

LE MONDE DE LA TRADITION

La « démocratie des morts »

Pour la plupart des gens, la tradition est synonyme de folklore, et dans cette acception, elle fait l'objet d'un intérêt bienveillant, étant donné qu'elle aide à la prospérité du tourisme et de l'artisanat.

Dans une acception politique, le sens s'inverse : la « tradition » ou, mieux, le « traditionalisme », n'évoque plus l'image ludique de chants populaires en costumes d'époque sur l'herbe, mais se trouve associé à une idée de mesquinerie conservatrice et conformiste, réactionnaire et répressive. On songe aux Habsbourg, aux Bourbons, à Sylla, Caton et à tous les empêcheurs de danser en rond de tous les temps et de tous les pays.

Il s'ensuit qu'aujourd'hui, le traditionaliste convaincu ne peut l'être que par méchanceté ou ignorance, *tertium non datur*. D'ailleurs, si l'on fait appel à la sagesse socratique, il n'est même plus question d'une alternative : si le sage est bon, il est certain que l'ignorant est mauvais. On doit donc en conclure que le traditionaliste appartient à une espèce pernicieuse, animée d'intentions pour le moins malveillantes à l'égard de l'humanité, en général, et de sa moitié féminine, en particulier.

A partir de là, une étude des théories traditionnelles sur la

femme ne devrait servir qu'à dénoncer une oppression séculaire, rétrograde et ignominieuse, pour ne pas dire plus.

En réalité, folklore et traditionalisme ne sont que des survivances désormais pétrifiées et inertes — donc, des cadavres inutiles — de la vraie Tradition une et primordiale. Ce sont les résidus déviés et séculaires de l'interprétation d'une réalité métaphysique, d'un ordre transcendant, antérieur et supérieur à toute manifestation historique particulière. Se référant à ces scories inanimées, Chesterton eut raison de définir le *traditionalisme comme la « démocratie des morts » :* il correspond, en effet, à l'acceptation conformiste des opinions partagées par la majorité de nos prédécesseurs. La *« Tradition »* est tout autre chose.

De même que *Qabbalah,* elle signifie étymologiquement « ce qui se transmet » après qu'on l'ait reçu [1], mais non par référence à des usages, coutumes ou croyances consolidés au cours des siècles. La Tradition se rapporte à un savoir initiatique et secret, différemment hypostasié dans les mythes, les religions et les philosophies [2].

De quoi est-elle le « savoir » ? Savoir de l'Etre, des archétypes, des principes premiers, de tout ce qui existe, d'un ordre supra-humain et universel, et aussi connaissance des pratiques nécessaires pour se rattacher à cette réalité. « La Tradition est la transmission de l'idée de l'Etre dans sa perfection maximale, donc d'une hiérarchie entre les êtres relatifs et historiques », hiérarchie fondée sur leur plus ou moins grande proximité de l'Etre ; « elle est transmise d'en haut : elle est une théophanie » [3].

Il s'ensuit que le but de l'existence, selon la voie indiquée par la Tradition, consiste à passer du pôle du devenir (l'océan du *samsâra* [4] où tout est *maya,* « illusion »), où sont tombés les

1. *Qabbalah* vient de l'hébreu *le-gabel,* « recevoir ».

2. Pour cette acception particulière du terme « Tradition », cf. les ouvrages de J. Evola, T. Burckhardt, E. Zolla, R. Guénon et d'autres auteurs cités dans la bibliographie générale.

3. E. Zolla, *Che cos'è la Tradizione ?*, Bompiani, Milan, 1971, p. 98.

4. Du sanskrit *sam,* « ensemble », et *srav-a-ti,* « glisser », « couler ».

hommes, au pôle de l'être immuable ; ou bien, ce qui revient au même, à passer du pôle de la matérialité dominée par l'espace et le temps, au pôle de la transcendance métaphysique et métahistorique. Du sommeil à l'éveil, de la mort à la vie : entre l'humain « je dormais alors d'un profond sommeil » et le divin « dépassement de la condition humaine » évoqués par Dante, il y a tout l'itinéraire de l'ascension traditionnelle depuis l'enfer de ce qui est terrestre jusqu'au paradis de l'être immatériel.

C'est sur la possibilité de cette ascension que repose la faculté de l'homme de « devenir dieu » (le *« se déifier »* de Dante) dès lors qu'il oriente sa vie dans la direction d'une autotranscendance ascendante. « Grâce à la Tradition, les différentes civilisations se libèrent de ce qu'elles ont d'humain et d'historique ; les principes de leur naissance renvoient à un plan métaphysique où ils peuvent être saisis à l'état pur et où ils fournissent l'image de l'homme primordial, supérieur, transcendant, de l'homme de la Tradition. Mais la doctrine de cet homme des origines est telle que pour l'Européen d'aujourd'hui capable de s'en approcher spirituellement, elle doit paraître absolument catastrophique, anormale, destructrice, car voici ce qu'elle enseigne : il y a deux ordres, un ordre physique et un ordre métaphysique ; il y a deux natures, une nature inférieure et une nature supérieure, la première du domaine du devenir, la seconde du domaine de l'être. Les caractères de la première sont l'écoulement, l'agitation, le besoin, l'identification désirante, l'impuissance à accomplir ; la seconde a en propre la discipline, la purgation, l'ascèse, l'être-en-soi, l'initiation. En d'autres termes, c'est une doctrine qui présente généralement l'homme originel, traditionnel, comme suit : "L'homme est esprit, solitairement et inexorablement esprit" » [5]. Les Anciens le savaient : « Un homme est un dieu mortel, un dieu est un homme immortel » [6] ; *« Ego dixi : Dii estis »*, fait écho le psaume biblique.

5. G. Benn, « Essere e divenire », in *Die Literatur*, Stuttgart, mars 1935, cité en appendice à J. Evola, *L'arco e la clava*, Milan, 1971, p. 258.
6. Héraclite, Diels, fr. 62 ; *Corpus Hermeticum* XII, 1 ; IX, 4.

Sur cette certitude reposent l'Hermétisme, le Tantrisme et, en règle générale, toutes les doctrines initiatiques d'Orient et d'Occident ; c'est à elle, en particulier, que se rapporte le mythe le plus ancien de l'humanité selon lequel les hommes, à l'origine, étaient des dieux.

La doctrine traditionnelle épargne à l'humanité l'insulte ancestrale de l'anthropopithèque darwinien : les hommes du « premier âge » (l'Age d'Or, de l'Etre, de la transcendance) étaient des créatures divines qui furent précipitées, à cause d'une chute fatale, dans le monde du devenir. Mythes, légendes et religions font allusion à la « chute ». Un petit nombre tenta de revenir, en se dépassant, au monde de l'Etre et sans doute certains y parvinrent-ils : les Héros, les demi-dieux, les Grands Initiés de tous les mythes. En revanche, la plupart des hommes, poussés au bord du précipice, déchurent progressivement et inéluctablement dans la matérialité, l'indifférencié, le chaos.

Du point de vue traditionnel, l'« histoire de l'humanité », c'est le drame de la dégénérescence de l'Age d'Or à l'Age d'Argent, puis à l'Age de Bronze, et, enfin, à l'Age de Fer, notre âge précisément, le dernier, celui qui fermera le cycle. « Temps de la hache et de l'épée, temps du vent, temps du loup » [7], voilà ce que la Tradition nordique prophétise pour notre ère. C'est l'âge de Kali *(Kali-yuga)*, le principe destructeur représenté par une déesse noire aux mille bras, sexe qui enserre, étourdit et dissout, et temps dont la loi mène à la mort [8]. C'est la dernière phase de l'histoire de l'humanité, qui sera suivie d'une période d'*occultation ;* c'est le crépuscule définitif de ceux qui furent des dieux, avant la nuit la plus noire.

« Le temps approche où l'homme ne lancera plus par-delà l'homme la flèche de son désir » (c'est-à-dire ne pourra et ne désirera pas davantage « dépasser la condition humaine »), « le temps est proche du plus méprisable des hommes, qui ne sait plus se mépriser lui-même (...) La terre alors sera devenue plus

7. *Völuspa*, 46.

8. *Kali* vient de *Kala*, « le temps ».

exiguë et sur elle sautillera le dernier homme qui amenuise tout. Sa race est indestructible comme celle des pucerons ; le dernier homme vit le plus longtemps. 'Nous avons inventé le bonheur', disent les derniers hommes, et ils clignent de l'œil » [9].

L'homme dégénérera à l'état simiesque : la honte darwinienne, qui fut épargnée à nos parents, guette nos descendants — du moins est-ce à de telles conclusions que parvient la pensée traditionnelle.

Sans doute est-il plus rassurant d'accepter le peu commode ancêtre humanoïde (d'autant plus que son souvenir s'est désormais perdu dans la nuit des temps), en compensant cela par la sécurité d'un monde meilleur à venir, fruit de l'évolution et du progrès. Mais qui peut nous certifier que la théorie de l'évolution, justement, n'est pas elle-même la dernière invention eudémoniste au moyen de laquelle le dernier homme s'anesthésie lui-même avant de disparaître ?

« 'Nous avons inventé le bonheur ', disent les derniers hommes, et ils clignent de l'œil »...

Le dieu et la bête dans le mythe

Mais la mentalité moderne, avec sa manie de l'expérimentation, exige des preuves concrètes et mesurables quant à la validité de la pensée et des doctrines traditionnelles.

Les darwinistes, eux, peuvent exhiber un vaste choix de crânes et de tibias, des poids et des volumes de matières cérébrales aptes à satisfaire totalement tous ceux pour qui le réel se réduit au rationnel. Par contre, il n'existe pas de preuves empiriques pour démontrer l'existence de ce qui transcende l'expérience. Seul existe, millénaire, le témoignage de la Tradition dont aucun empirisme n'a jamais réussi à triompher. C'est, par exemple, le témoignage du mythe : une voix que tous ont entendue, quelques-uns pour la comprendre, la plupart pour la déformer. « (...) En effet, toute une série de mythes, en

---

9. F. Nietzsche, *Ainsi parlait Zarathoustra*, I, 5.

même temps qu'ils rapportent ce qu'ont fait *in illo tempore* les dieux ou les êtres mythiques, révèlent une structure du réel inaccessible à l'appréhension empirico-rationaliste »[1].

La manie positiviste de tout ramener à une matrice biologique et naturaliste avait réduit le mythe, au siècle dernier, à la simple métaphore de phénomènes cosmiques et météorologiques ou bien d'événements historico-sociaux réellement survenus. Mais le « surnaturel » qui, alors, avait été, comme de juste, laissé de côté, réapparaît aujourd'hui, à la suite des voyages dans l'espace, dans une version extra-terrestre et sous les traits de la science-fiction : du reste, si l'homme des origines était un singe, qui, sinon des Martiens ou certains de leurs collègues, aurait bien pu accomplir certaines entreprises ?

Au siècle qui est le nôtre, la mode de l'élan vital et de l'irrationalisme, pour lesquels la véritable force motrice de l'homme se situe dans l'inconscient, a fait main basse sur le mythe, devenu l'expression du substrat psychico-vital. Ici, le mythe est paisiblement assimilé à la vision onirique pour exprimer des états pathologiques et morbides, des « pulsions », des « complexes » et devient ainsi le symbole universel des névroses de tous les temps. De telle sorte qu'en croyant interpréter le caractère originel, ontologique et intemporel que la Tradition revendique pour le mythe, on le défigure, au contraire, d'une façon irrémédiable. Selon Wittgenstein, la psychanalyse ne fournit aucune explication scientifique des mythes, mais se limite à inventer, à partir d'eux, d'autres mythes qui satisfont notre exigence d'explication rationaliste fondée sur le principe de causalité. La psychanalyse ignore que ce principe n'a aucune valeur dans le cas du mythe. Comme l'écrit Kerényi : « La mythologie n'indique pas les causes *(aítia)*. Elle ne le fait (elle n'est pas 'étiologique') que pour autant que les *aítia* — comme l'enseigne Aristote (*Metaph.* D 2, 1013 a) — sont des *archai.* Et, pour les philosophes les plus anciens de la Grèce, les

---

1. M. Eliade, *Traité d'histoire des religions*, Payot, coll. « P.B.P. », Paris, 1977, p. 349-350.

archai pouvaient être l'eau, le feu, ou l'*ápeiron*, 'l'illimité'. Ce ne sont donc pas des 'causes premières', mais plutôt des matières premières, des circonstances ou des conditons premières, qui ne vieillissent jamais, ne peuvent jamais être surmontées, mais qui font toujours tout émaner d'elles-mêmes. Il en est ainsi des événements de la mythologie. Ils forment la base du monde, puisque tout repose sur eux. Ils sont les *archai* auxquelles se ramène chacun d'eux, pour soi en particulier, et dont il émane immédiatement, alors qu'elles-mêmes restent invieillissables, inépuisables, insurmontables, et cela dans une ère ancienne, en dehors des limites du temps, un passé qui, par leur résurrection et leurs répétitions éternelles, s'avère impérissable. » [2]

Mais la contamination irrationaliste fait justice de la métaphysique et réduit même les archétypes (les *archai)* à de simples infrastructures biologiques. C'est Jung qui s'est chargé d'en être l'exécuteur : les mythes nous viendraient *des structures archétypales du subconscient collectif*.

« De même que le corps possède, au-delà de toutes les différences raciales, une anatomie commune, de même la psyché possède-t-elle, au-delà de toutes les différences culturelles et de conscience, un substrat commun que j'ai défini comme l'inconscient collectif (...). Le fait établi de l'inconscient collectif est simplement l'expression de l'identité des structures cérébrales par-delà toutes les différences raciales (...). Les diverses lignes évolutives de la psyché partent d'un tronc commun dont les racines pénètrent dans la totalité des temps passés. C'est ici qu'il convient de rechercher également le parallélisme psychique avec l'animal. Ainsi explique-t-on l'analogie, et même l'identité, des thèmes mythiques et des symboles, ainsi que l'humaine capacité de compréhension en général » [3].

Il faut donc en déduire que l'inconscient collectif, duquel débouchent les mythes, est un héritage dont les racines

2. C.G. Jung, K. Kerényi, *Introduction à l'essence de la mythologie*, trad. franc. Henri Del Medico, Payot, coll. « P.B.P. », Paris, 1968, p. 18-19.
3. C.G. Jung, *Commentaire sur le Mystère de la Fleur d'Or*, Albin-Michel, Paris, 1979, p. 27-28.

appartiennent au plan physico-biologique, qu'il est le *quid* grâce auquel l'homme donne la main à la bête (et Jung à Darwin). Il s'ensuit que le mythe ne serait rien d'autre que l'expression d'une telle disposition psycho-physique, mi-humaine mi-bestiale.

Les archétypes qui, pour Platon, étaient la source de l'Etre et de la connaissance, « les déterminations primordiales du pur esprit » [4], deviennent avec Jung des dispositions inconscientes ou, tout au plus, des manifestations d'une conscience chaotique et nocturne. Ce qui, pour la pensée traditionnelle, est l'expression d'une sagesse venue d'en haut devient ainsi, pour la sensibilité moderne, le produit du degré le plus bas de la conscience.

Mais il faut bien constater que rationalisme et irrationalisme, l'un comme l'autre visions sectorielles de la réalité, sont incapables de saisir dans sa totalité le sens que la Tradition sait distinguer dans le mythe : celui de « hiérophanie », de manifestation du sacré. Mythes et légendes sont souvent les hypostases d'une réalité métaphysique primordiale et intemporelle qu'il faut savoir reconnaître par-delà ses déguisements contingents : les personnages changent (Adam, Wotan, Jason, Shiva), mais la réalité est seule et unique : *quod ubique, quod ab omnibus et quod semper* [5].

Le mythe n'est pas davantage « fonctionnel » : ni au sens météorologique, ni au sens diagnostique ou thérapeutique des névroses. Il est bien plus que cela : c'est la clef qui permet de pénétrer le *sacrum,* la signification ultime de l'être [6].

---

4. T. Burckhardt, *Scienza moderna e saggezza tradizionale,* Borla, Turin, 1968, p. 112.
5. E. Minguzzi, *Alchimia,* Armenia, Milan, 1975, p. 43.
6. Tel est le sens attribué par nous au mythe dans cette première partie où nous avons voulu illustrer précisément la position traditionnelle. Pour l'interprétation psychanalytique, se reporter à la seconde partie.

Les divergences substantielles que l'on constate dans l'évaluation du mythe sont l'expression de l'antithèse existant entre la mentalité moderne et la pensée traditionnelle, antithèse que l'on retrouve d'ailleurs dans n'importe quel domaine de l'expérience humaine.

A l'aspect sectoriel et au biologisme de la première, la Tradition oppose la totalité d'une cosmologie dans laquelle l'homme, l'univers et la divinité, le visible et l'invisible, sont, dans leur essence ultime, présents simultanément et intuitivement saisis.

De ce point de vue, le monde phénoménal devient le symptôme, la vivante incarnation d'une réalité plus profonde sur laquelle repose la signification de son existence. La Tradition considère le monde phénoménal en fonction de cette réalité mystérieuse dont il reconnaît les lois dans l'enchaînement des choses : « Toutes les choses possèdent un ordre entre elles, et telle est la forme — que l'univers fait à la ressemblance de Dieu » (Dante, *Par.* I, 103-105).

Non seulement les minéraux, les plantes, les êtres, mais aussi les paroles et les gestes humains comme les manifestations cosmiques sont, sur des plans divers, l'expression visible, multiple, polymorphe d'une unique présence métaphysique ; une unique lumière incolore se reflète sur d'innombrables miroirs polychromes, source perpétuelle d'où jaillissent mille filets d'eau, unique alphabet d'où tire son origine l'infinité des mots prononcés, mètre musical d'où s'échappe l'océan des mélodies... Telles sont, parmi d'autres, les images au moyen desquelles on a tenté d'exprimer ce mystère.

Cet Un (lumière — Verbe — son primordial) est ce que cherche et saisit intuitivement l'homme de la Tradition, lequel peut faire sienne la maxime de Goethe : « Tout ce qui existe est une similitude ».

En restant sur le plan de la métaphore, nous pouvons affirmer que la science moderne se limite à l'étude des lois

internes régissant les paroles, les couleurs, les sons, séparant les uns des autres du fait de la sectorisation de disciplines qui n'ont aucun lien entre elles, au point d'oublier et même d'écarter la possibilité qu'ils aient une origine unique.

La Tradition cherche la lumière ; le progrès se contente de la philosophie des Lumières.

Par rapport à la réalité métaphysique, tout ce qui existe est une manifestation, une situation ou un état aux prises avec le temps et l'espace, auxquels préside l'éternelle loi cosmologique qui régente n'importe quel plan de l'existence, qu'il soit matériel ou spirituel. Ainsi, sur le plan humain, l'homme et la femme sont la reproduction des deux principes, opposés et complémentaires, sur lesquels se règle la vie du cosmos.

Inversement, la science moderne — qui est devenue incapable de saisir la présence métaphysique et a donc perdu le sens de *cette loi* et de *cette vie* — considère le monde et ce qui existe comme un organisme inanimé ou un mécanisme fractionnable (quand ce n'est pas comme un cadavre à disséquer), pour lequel toute loi spirituelle et toute norme d'action apparaît comme le produit utilitariste de la société et peut donc être suggéré par la culture. Ainsi se rompt le lien sacré unissant l'homme au cosmos, désormais réduit à un ciel sans causes et sans « pourquoi », sous lequel les hommes vivent comme des aveugles. *Rapimur quo cuncta feruntur,* se lamentait déjà Lucain il y a deux mille ans.

Si l'humanité ne s'est pas rebellée, le cosmos l'a fait.

L'écologie, nouvelle science née des soubresauts d'une terre désormais agonisante, a pris bonne note de cette rébellion et s'est imaginé avoir découvert ce que les sociétés « obscurantistes » connaissaient parfaitement : la loi de l'équilibre universel.

Elle a appelé cela « équilibre biologique » et a annoncé aux peuples que, s'ils le rompaient, ceux-ci n'auraient plus rien à manger.

Ceci est apparu comme une raison on ne peut plus excellente de tenter de le rétablir — non pas, faut-il le dire, dans un but

sacral, mais afin d'obtenir une exploitation plus lucrative et plus « rationnelle ». L'écologie ne condamne pas la vivisection du cosmos : elle recommande judicieusement non pas d'y mettre un terme, mais de le réanimer suffisamment pour pouvoir poursuivre au maximum cette vivisection d'une façon plus profitable. Du reste, le terme même d'écologie, si proche d'« économie », en dit long, et sans équivoque, sur les fins ultimes du nouveau credo matérialiste : la première est un *lógos*, « étude », de l'*oikouméne*, la « terre habitée » ; l'autre est le *nómos*, « loi et administration », de celle-ci. D'esprit, nul ne parle, car personne ne le voit plus. C'est pourquoi nous assistons au « renversement méthodique des hiérarchies visibles en ce monde, (c'est-à-dire) le fait de subordonner les aspects qualitatifs de l'existence à ses aspects quantitatifs, de faire dériver les êtres supérieurs des inférieurs, de ramener des données psychiques à des données simplement physiologiques, et autres absurdités dont peut faire preuve la science moderne » [1].

La science, ce Mythe Suprême des progressistes, représente pour la pensée traditionnelle l'ultime désintégration, le visage démoniaque du processus de désanimation de l'homme et de la nature dont le scélérat Descartes fut l'initiateur conscient. Et l'on ne peut manquer de remarquer que, bien qu'à partir de prémisses et par des voies bien différentes, même un Lévi-Strauss en arrive à conclure que le progrès est une entropie : au lieu de progresser en développant son propre dynamisme d'une façon évolutive, l'humanité se détruit elle-même peu à peu en s'en remettant à l'inertie de la nature ; « Plutôt qu'anthropologie, il faudrait écrire 'entropologie' le nom d'une discipline vouée à étudier dans ses manifestations les plus hautes ce

---

1. T. Burckhard, *op. cit.*, p. 21. Cette furie d'animalité favorise la naissance de « sciences » nouvelles, telles que la *sociobiologie* inventée par un professeur de zoologie (et qui d'autre, aujourd'hui, pourrait être plus qualifié pour parler des aspects les plus naturellement humains ?), E. Wilson, l'illustre zoologiste y soutient que les mécanismes évolutifs du comportement social, animal et humain, sont purement biologiques. Inutile de préciser qu'entre l'un et l'autre comportements, notre zoologiste ne soupçonne pas un instant qu'il puisse y avoir une différence...

processus de désintégration »[2]. Et encore : « La fin ultime des sciences humaines ne consiste pas à constituer l'homme, mais à le disloquer »[3].

La voix des spectres

Nonobstant tout ce qui les sépare fondamentalement, il en est qui croient précisément apercevoir dans notre monde la possibilité d'une *conciliatio oppositorum* entre la pensée traditionnelle (conçue comme l'ardent désir d'une vague spiritualité) et les théories progressistes. Convaincus qu'au sein de la démocratie, il y a de la place pour tout le monde, certains ont insufflé une âme nouvelle à l'Adam de l'an 2000 : ils lui ont restitué rien de moins que la « spiritualité ».

Nul ne peut nier que pullulent, dans le monde moderne, tous les genres et toutes les variétés d'intérêt pour le surnaturel. Théosophisme, médiumnité, anthroposophisme, spiritisme, bouddhisme *« revivalisé »* * (quel néologisme suggestif !), biorythmique, psychodynamique, parapsychologie, yoga, astrologie, occultisme ou soi-disant tel sont devenus la divertissante alternative au pique-nique dominical ou à la partie de cartes vespérale. « Quand le matérialisme règne, réapparaît la magie », écrivit un jour Huysmans. Mis en miettes ou carrément désintégré par les conditionnements du progrès, l'homme moderne doit également se donner la peine de distribuer ses propres désintégrations dans deux directions diamétralement opposées : le spiritualisme et le matérialisme. « Heureusement qu'il y a l'habitude », comme dirait Manzoni : ne vivons-nous pas à l'enseigne du pluralisme ?

Mais, en dépit de sa bonne volonté, le néo-spiritualisme ne suffit pas à la tâche, pour la simple raison qu'il n'a rien à voir

---

2. C. Lévi-Strauss, *Tristes Tropiques*, Plon, coll. « Terre humaine », Paris, 1955, p. 478-479.

3. C. Lévi-Strauss, *La Pensée sauvage*, Plon, Paris, 1962.

* Allusion aux *« religious revivals »* dont sont friands les Américains (N.D.T.).

avec la spiritualité de la Tradition, et il mène d'autant moins à l'expérience du sacré que là n'est pas, en dernière analyse, le but qu'il se propose. Ce qui apparaît, aux yeux des contemporains, comme une manifestation des profondeurs de la psyché ou (pour reprendre les termes de Jung) de la « psychologie des profondeurs », n'est rien d'autre, pour le penseur traditionnel, que le produit des bas-fonds du psychisme. Pour le néo-spiritualisme, il s'agit de faire affleurer les « forces mystérieuses de la psyché » (« mystérieuses » parce qu'il ignore la nature des premières et ne connaît rien de la seconde) pour les analyser et les utiliser, presque à l'échelle industrielle ; ou bien il jette son dévolu sur les « esprits » des défunts et parvient à les faire marcher, afin d'en relever les empreintes, sur une surface enduite de paraffine, ou encore à les faire chanter sur de mystérieuses ondes radio à partir desquelles les malheureux seraient censés envoyer des messages à l'humanité [1].

Quand bien même ces grotesques résultats ne seraient pas le fruit de l'imagination ou des divagations de cerveaux malades, on ne peut pas pour autant les considérer comme le *trait d'union* * avec le sévère et hiérarchique rituel par lequel l'homme de la Tradition commandait aux forces nues du monde d'en haut. Les « évocations spirites » qui passionnent nos contemporains s'adressent non pas au plan supérieur et transcendant de la réalité, mais bien, comme l'a relevé Guénon, au plan inférieur, celui des forces obscures et chaotiques, situé au-dessous du niveau existentiel de l'homme — du moins de celui que la Tradition considère comme tel. La Tradition montre la voie du *Kosmos,* le néo-spiritualisme, celle du *Caós.*

Avec ceci se confirme ce que nous avons maintes fois

---

1. Nous nous référons ici aux expériences de psychophonie qui font aujourd'hui l'objet d'un vaste consensus chez les parapsychologues. Pour ce qui concerne les ouvrages traitant de la signification, pour la pensée traditionnelle, du spiritisme, on pourra se reporter à J. Evola, *Masques et visages du spiritualisme contemporain,* tr. fr. P. Baillet, Pardès, Puiseaux, 1991 ; R. Guénon, *Le Règne de la quantité et les signes des temps,* Gallimard, coll. « Tradition », Paris, 1945 ; et aussi *L'Erreur spirite,* Rivière, Paris, 1921.

* En français dans le texte (N.D.T.).

observé : il s'agit de deux modes, inconciliables entre eux, d'appréhender et de vivre la réalité. Et puisqu'une réalité revêt une signification différente en fonction du point de vue selon lequel on la considère et conformément à la fonction et à la finalité qu'on lui assigne, la conclusion est simple à tirer : celui qui, attribuant à la vie le sens d'un *Itinerarium mentis ad deum* (*deum* signifiant ici un principe supérieur), voit le monde *sub specie aeternitatis*, celui-ci partage la conception traditionnelle et interprète, par conséquent, le monde moderne sous tous ses aspects comme l'aboutissement d'une dégénérescence — et tout ultérieur développement de ce monde comme le produit d'une décomposition — en raison du fait que notre époque a proprement mis au ban ces valeurs que la Tradition considère comme essentielles. Enlevez à l'humanité son âme, et elle n'est plus qu'un cadavre.

Mais, inversement, celui qui, à tort ou à raison, s'est débarrassé de toute inquiétude métaphysique et fait ses délices, dans la vie moderne, de la course au bien-être, à la longévité, à la liberté, à la « nouveauté », au progrès ou même à la course *tout court* **, celui-là trouvera ce qui lui convient dans l'époque présente et encore plus de satisfaction, à l'avenir. Si, grâce à l'évolution, on est passé du singe à Einstein, il ne nous reste plus qu'à nous réjouir à la pensée de ce que l'on obtiendra un jour à partir d'Einstein !

Ces deux points de vue sont antithétiques : partis de prémisses opposées, ils arrivent mathématiquement à des conclusions opposées. Or, les prémisses ne peuvent être vérifiées. Par conséquent, en toute logique, il ne nous est pas donné de savoir si nous vivons dans la « Jérusalem céleste » ou dans « Babylone, ville infernale ». Mais la logique humaine est-elle suffisante ? Et d'où provient-elle ? « D'où proviendrait donc la vérité s'il n'y avait rien d'autre que l'empirisme ? Qui peut garantir que l'activité des cellules cérébrales correspond de quelque manière que ce soit aux véritables lois du monde ? »[2]

** En français dans le texte (N.D.T.).

2. T. Burckhardt, *op. cit.*, p. 17.

CHAPITRE II

L'HOMME ET LA FEMME COMME POLARITÉ COSMIQUE

L'Androgyne, le cercle, l'Un

Parmi les connaissances les plus anciennes de l'humanité, s'est transmise la conception d'une divinité qui concilie les contraires et les transcende : le dieu absolu et unitaire englobe en lui-même les antithèses de l'univers et les annule en les transcendant.

Les traditions millénaires d'Orient et d'Occident ont dramatisé cette intuition sous forme de mythes et de légendes théogoniques et cosmogoniques que l'orphisme et d'autres doctrines ésotériques ont, par ailleurs, enrichies de symboles et de significations : « Le mythe révèle, plus profondément qu'il ne serait possible à l'expérience rationaliste elle-même de la révéler, la structure même de la divinité, qui se situe au-dessus des attributs et réunit tous les contraires » [1].

Aux commencements était Chronos, le dieu androgyne du temps illimité [2], qui créa un œuf d'argent dont naquit le premier être, l'androgyne Phanès [3].

---

1. M. Eliade, *op. cit.*, p. 351.
2. C'est la transposition grecque du dieu iranien Zervan, lui aussi androgyne, et également père des « deux principes » exprimés ici en termes moraux de Bien et Mal (Ormuzd et Ahriman).
3. O. Kern, *Orphicorum fragmenta*, 60.

L'œuf cosmogonique (symbole, en tant que sphère, de perfection et de totalité), et l'être masculin-féminin qu'il contient, ont pour signification l'unité originelle dans laquelle sont simultanément présents les *deux principes*, antithèse primordiale qui se traduit, sur le plan biologique, par la polarité masculin-féminin que représente l'androgyne primordial (car, comme le note M. Eliade, « l'ontologie archaïque s'exprime en termes biologiques »).

Ce mythe se retrouve dans de multiples traditions [4] dont nous rappellerons les plus récurrentes et les plus prestigieuses.

L'Hermétisme, qui, plus tard, déboucha sur l'Alchimie, reproduit l'Oeuf primordial par le cercle alchimique du Tout (le Dragon *Ouroboros*, « qui se mord la queue »), avec la maxime *én tò pân*, « Un le Tout », laquelle se réfère explicitement à l'unité originelle de l'Etre [5].



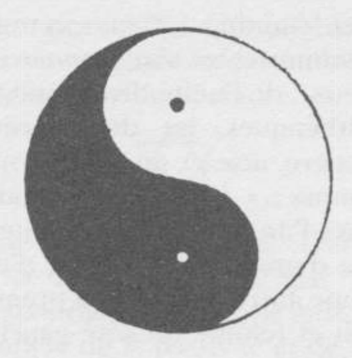
Dans les doctrines extrême-orientales apparaît un hiéroglyphe équivalent sous la forme du Yin-Yang chinois où sont mis en évidence les pôles opposés qu'enferme un cercle (les deux natures ou les deux principes).

C'est la même signification qu'il convient d'attribuer au signe zodiacal du Cancer ♋, symbole de la fécondité et de l'origine du cosmos.

---

4. Cf., par ex., M. Eliade, *op. cit.*, p. 347-349.

5. E. Minguzzi, *Alchimia, cit.*, p. 45 et sqq.



Les deux principes compris dans l'unité suprême sont l'origine de toute création, et c'est pourquoi ils correspondent, transposés sur le plan humain, aux pôles masculin et féminin. Aristote le savait déjà : « Le masculin représente la forme spécifique, et le féminin, la matière. En tant que féminine, elle est passive, tandis que le masculin est actif ». La doctrine hindoue du *Samkhya* confirme cette connaissance supra-rationnelle. Ici aussi s'opposent les deux principes : *prakriti* (en sanskrit « matière », mais aussi « femme »), la matière première qui porte en elle tous les modes possibles d'existence ; racine de toute multiplicité et de tout devenir, et, par conséquent, du mouvement, elle est cependant totalement passive. Et sa potentialité se réalise uniquement sous l'action de son pôle opposé et complémentaire, *purusha* (qui signifie également « homme », en sanskrit), principe immobile d'action et de forme.

C'est également à l'unité originelle des deux principes ou natures que fait clairement allusion un mythe, dont on retrouve différentes versions dans les cosmogonies de nombreux peuples [6], où la polarité est explicitement transposée dans la dualité masculin-féminin.

Ce mythe est bien connu. Au commencement était l'Androgyne, l'être bissexué dont parle Platon [7]. La Bible le confirme :

6. M. Eliade, *op. cit.*, p. 352 et sqq.
7. *Symposium (Le Banquet)*, XIV-XV, 189 c, 190 c.

« Il le créa masculin et féminin » [8]. Dans son unité, l'Androgyne est incorruptible et immortel, et son pouvoir effraie les dieux qui le séparent en deux : de l'unité divine jaillissent, désormais différenciés et antithétiques, les deux principes : être et devenir, esprit et matière, acte et puissance, ou, plus explicitement, homme et femme : « Adam et Eve étaient faits échine contre échine, attachés l'un à l'autre à la hauteur des épaules ; Dieu alors les sépara d'un coup de hache, d'un faisant deux. Certains professent une autre opinion : le premier homme était homme du côté droit et femme du côté gauche, mais Dieu le sépara en deux moitiés » [9].

C'est le mythe de la « chute » : l'Un incorruptible et immortel se scinde en la dyade : Eve se détache de la côte d'Adam et se précipite avec lui dans l'abîme. D'un côté demeure l'Eden, l'immortalité, l'âge bienheureux de l'Or et de l'Etre ; de l'autre, un éphémère semblant de vie qui commence et finit dans la mort, parcourant le cycle éternel du devenir. De l'être divin indifférencié, on passe au couple en tant que « chute progressive dans le concret » du sacré [10].

Les hommes ont traduit la polarité métaphysique, saisie ontologiquement de façon intuitive, en figures réelles et sensibles, ou bien l'ont diversement dramatisée en images divines ou mythologiques, ou bien l'ont reconnue dans l'éternel retour des événements cosmiques. Transpositions géométriques, métaphores, hiéroglyphes (et n'oublions pas que hiéroglyphe, de *hierós glyphos,* signifie « signe sacré »), personnifications mythologiques et religieuses que l'on retrouve dans toutes les traditions et qui ramènent toujours à la même polarité.

Les doctrines ésotériques occidentales synthétisent, dans le triangle avec la pointe en haut, le principe igné-viril-solaire ; et dans le même triangle, renversé cette fois, le principe aqueux-féminin-lunaire — et c'est peut-être l'occasion de noter que c'est précisément ce signe qui a été inconsciemment choisi comme

---

8. *Genèse,* I, 27.
9. *Bereshit rabba,* I, 1, fol. 6, col. 2.
10. M. Eliade, *op. cit.,* p. 57.

symbole par les organisations féministes. Les deux triangles entrelacés forment le sceau de Salomon, hiéroglyphe géométrique de l'Androgyne et de l'univers.



C'est la même signification que l'on retrouve dans le hiéroglyphe de la croix, constitué par l'intersection de la verticale — correspondant au principe igné, actif et viril — et de l'horizontale, symbole de la passivité et de la féminité.

A l'Etre-Forme se réfèrent le Ciel, le Soleil, l'Or, le pôle Yang, l'activité, le feu, l'homme, le père ; au devenir se rattachent la Terre, la Lune, l'Argent, le pôle Yin, la passivité, la matière, les Eaux, la femme, la mère [11]. La chaîne des analogies symboliques peut être étendue à l'infini [12]. « Si l'on ne garde pas à l'esprit la possibilité de transposer d'un plan à un autre cette réalité, le langage du mythe se révélera pratiquement indéchiffrable », prévient E. Zolla [13]. Grâce à la méthode analogique, tout ce qui existe se ramène à l'une ou à l'autre des deux natures : des métaux aux plantes, des états de l'âme à ceux de la nature et aux abstractions de l'esprit, tout se ramène à des symboles sensibles de l'Etre inconnaissable.

Au féminin appartiennent la force vitale, les cycles de la Terre et de la Lune, l'éternel, humide et fluide écoulement des Eaux ; la matière informe et abyssale qui attend sa mise en forme du principe créateur. Appartiennent, par contre, au masculin le *Noûs* plotinien et aristotélicien, l'immobilité, la clarté du Soleil et du Feu, le principe actif et formateur [14].

---

11. Selon M. Eliade, le couple primordial comprenait le Ciel en tant que principe mâle et la Terre en tant que principe féminin. Se reporter, entre autres, à C. Kerényi, *Gli dèi e gli Eroi della Grecia,* Il Saggiatore, Milan, 1974.

12. Le lecteur désireux d'une documentation plus riche concernant le symbolisme alchimique peut se reporter à J. Evola, *La Tradition Hermétique,* Ed. Traditionnelles, Paris, 1965. Et à E. Minguzzi, *Alchimia, cit.,* pour le symbolisme alchimique et astrologique.

13. E. Zolla, *op. cit.,* p. 164.

14. Eliade révèle (*op. cit.,* p. 48) que les divinités ouraniennes sont des hiérophanies du principe de force, création, loi, souveraineté.

Féminin est l'Argent, pâle fils de la Lune, et plus encore, le Mercure (*Hydrargyrium,* « argent liquide ») ; féminines sont l'inconstance et la versatilité irradiées par la Lune tout comme le sont la réceptivité et la passivité de la Terre qui conçoit les graines, ainsi que la douceur et la sensibilité de la Mère ; et virils sont leurs contraires. C'est ainsi qu'est féminin le froid humide, et masculine la chaleur sèche ; dissoudre est féminin et condenser, masculin, comme le savaient bien les Alchimistes. Masculins sont les nombres impairs et féminins les pairs : *deus impari numero gaudet*, parce que le chiffre impair recommence le cycle de l'Un, du Cercle, de l'Androgyne dont les deux, nombre pair, scelle la dissolution [15].

Parmi d'autres propositions analogiques, celles-ci — en des termes qui n'ont pour le profane qu'un simple goût de métaphores poétiques ou de sentences moralisantes — figurent dans les doctrines ésotériques (Gnose, Kabbale, Hermétisme, Soufisme, etc.), mais le concept de la polarité en tant que fondement de la réalité est présent même chez les modernes. Dans une tout autre direction de recherche, un Lévi-Strauss arrive à des conclusions analogues, voyant dans les mythes des figures et des qualités sensibles, « exclusivement considérées, en leur essence propre, en termes de relations bien déterminées de type généralement binaire : l'homme et la femme, le héros et la victime, le père et la mère, l'ami et l'ennemi, le chaud et le froid, le jour et la nuit » [16].

Et puisque tout ce qui existe participe soit de l'un, soit de l'autre pôle, *on ne peut exister sinon en tant qu'homme ou en tant que femme* — que ce soit physiquement ou spirituellement, *dans les rôles* que l'on assume dans l'existence. Et cette distinction est innée ; elle relève d'un ordre cosmique que seule une absurde folie peut imaginer ou se croire capable d'enfreindre.

Et ce n'est pas tout. Selon la conception traditionnelle, les hommes transposent l'ordre divin dans leurs structures sociales

15. Cf. E. Zolla, *Le meraviglie della natura*, Bompiani, Milan, 1976, pour qui tout ce qui existe se ramène à une chaîne de similitudes.

16. S. Moravia, *Lévi-Strauss e l'antropologia strutturale*, Sansoni, Florence, 1973, p. 30.

qui en reçoivent la consécration : le microcosme humain doit reproduire le paradigme universel. La seule alternative à cela est le Chaos ou, si l'on préfère, l'anarchie.

Voilà ce que répond la Tradition à celui qui soutient que les rôles de l'homme et de la femme sont uniquement le produit d'une routine sociale.

Hiérophanies du féminin

Selon la conception traditionnelle, n'est sacré que le principe métaphysique dont la réalité est une simple manifestation. Dans le monde antique, contrairement à ce que l'on croit couramment, il n'existait pas de religions polythéistes ou anthropomorphiques au sens usuel du terme. Les formes personnelles plus ou moins objectives de la divinité étaient les symboles de modalités suprahumaines et suprarationnelles de l'être, de sorte que l'unique objet du culte était la force nue, le pur principe — sa représentation en étant le simple support symbolique. Ce qui était sacré, ce n'était pas l'objet en soi (seuls le fétichisme et la superstition peuvent, aujourd'hui encore, imaginer une telle chose), mais le pouvoir qu'il manifestait (ou qui y était enfermé) ou bien qu'il évoquait en vertu de la loi des analogies.

C'est ainsi que Déméter, Aphrodite, Athéna ou Perséphone n'étaient considérées comme déesses que par le petit peuple (de même qu'aujourd'hui le culte populaire attribue des caractères « divins » aux saints, aux bienheureux, aux anges ainsi qu'aux reliques et autres fétiches), tandis que l'élite culturelle et religieuse les interprétait comme des *modalités de manifestation du sacré,* hypostases des aspects multiples de l'Un.

« L'adoration d'un objet cosmique ou tellurique pour lui-même ne se rencontre jamais dans l'histoire des religions. Un objet sacré, quelles qu'en soient la forme et la substance, est sacré parce qu'il révèle la *réalité* ultime ou parce qu'il y participe. Tout objet religieux 'incarne' toujours quelque chose : le *sacré* » [1]. En d'autres termes, il en est sa manifestation : il est une

1. M. Eliade, *op. cit.*, p. 142.

hiérophanie. Il convient donc d'examiner les « visages féminins » du sacré pour comprendre le sens attribué par la Tradition à la féminité et à ses motivations originelles. Sens qui a, en apparence, comme nous serons amenée à le préciser, quelque chose de paradoxal : au pôle féminin correspondent aussi bien la mort que la vie. S'y rattache en fait le *devenir* en tant que multiplicité des matérialisations et des incarnations en lesquelles se cristallise sans cesse la force vitale, selon un cycle éternel de naissances et de morts : tout être est un syndrome cyclique, né d'une insatisfaction et condamné à l'insatisfaction à l'instant précis où il voit le jour. La force vitale est le substrat aveugle et éternellement fluctuant d'une vicissitude cosmique qui se perpétue à travers la mort. Mais ce perpétuel glissement de la vie à la mort est régi par une loi éternelle et immuable : la loi divine du devenir, la *Themis* ou Sagesse cosmique, que les plus antiques traditions représentent également sous la forme de l'Arbre Cosmique à double signification ; celle de la « Vie » et celle de la « Science du Bien et du Mal ». La Femme est gardienne de l'Arbre car elle est dépositaire du Savoir universel grâce auquel on peut connaître et se rendre maître de la Loi du Devenir. C'est ainsi qu'en « goûtant aux pommes de l'Arbre » (ce qui équivaut, dans d'autres traditions, à « conquérir la Femme » — *i.e.* en pénétrant l'aspect le plus mystérieux, quasiment hors d'atteinte, de la féminité), on acquiert la science de la vie et, par voie de conséquence, l'immortalité. Le serpent biblique n'avait donc pas tous les torts...

Mais revenons aux hiérophanies du pôle féminin : elles correspondent à l'Eau, à la Lune, à la Terre et à tout ce qui y est lié, en tant qu'elles incarnent et manifestent les divers aspects de la nature féminine : potentialité, caractère abyssal, régénération, Force-Vie, devenir, « instabilité des formes instables », pour reprendre la définition appliquée à la *matière* par Scot Erigène (tandis qu'un Solmsen expliquait *materies* par *mater :* pertinente pré-étymologie !). Et l'élément sapientiel y est immanquablement présent.

Les Eaux

Les Eaux constituent la hiérophanie la plus complète et la plus convaincante du pôle féminin. Elles expriment la potentialité absolue et le préformel.

« (...) Matrice de toutes les possibilités d'existence (...). Principe de l'indifférentiel et du virtuel, fondement de toute manifestation cosmique, réceptacle de tous les germes, les eaux symbolisent la substance primordiale dont naissent toutes les formes et dans lesquelles elles reviennent, par régression ou par cataclysme. Elles ont été au commencement, elles reviennent à la fin de tout cycle historique ou cosmique (...). (Elles) renferment dans leur unité non fragmentée les virtualités de toutes les formes » [2].

La fonction des eaux consiste à précéder toute forme et à soutenir toute création ; elles sont le support *passif* de l'œuvre créatrice.

Les Eaux sont destinées à « précéder la Création et (à) la réabsorber, ne pouvant jamais dépasser leur propre modalité, c'est-à-dire ne pouvant se manifester dans des *formes*. Les Eaux ne peuvent dépasser la condition du virtuel, des germes et des latences. Tout ce qui est *forme* se manifeste au-dessus des Eaux, en se détachant des Eaux. En échange, dès qu'elle s'est détachée des Eaux, cessant d'être virtuelle, toute 'forme' tombe sous la loi du temps et de la vie » [3].

Mais elles expriment également l'aspect *« froid », abyssal, impénétrable* et *destructeur* inhérent au pôle féminin. C'est encore une fois Eliade qui attire l'attention sur « l'autonomie parfaite de l'élément neptunien, indifférent à l'égard des dieux, des hommes et de l'histoire, se berçant dans sa propre fluidité, inconscient également des germes qu'il porte en lui et des

2. *Ibid.*, p. 165.
3. *Ibid.*, p. 183-184. Cf. une intuition comparable chez G. Pascoli, *Calypso*, qui culmine dans cette exclamation : « Ne jamais être, ne jamais être ; plus de rien, mais moins de mort — que ne plus être ».

'formes' qu'il possède virtuellement et que, en fait, il dissout, périodiquement »[4].

Nous trouvons dans les Eaux les deux visages du devenir : génération et destruction. L'immersion rituelle dans les eaux est la régression dans le préformel, la dissolution des formes qui permet le retour à l'indifférenciation de la préexistence ; inversement, l'émersion hors des eaux a le sens d'une renaissance, de l'acquisition d'une nouvelle forme et, par conséquent, d'une nouvelle existence[5].

Les « baptêmes » (du grec *bápto*, « j'immerge ») de toutes les religions ont cette signification : mourir pour renaître. C'est dans l'eau que l'on plongeait les statues des Grandes Mères afin de les régénérer : dans *l'Odyssée* (8, 363-66), on parle du « bain » d'Aphrodite à Paphos, et Callimaque, de son côté (*Hymn.* V, 1-17, 43-54), évoque le bain d'Athéna — l'une et l'autre transpositions grecques des Grandes Mères asiatiques et méditerranéennes. L'une d'entre elles, Cybèle, était fêtée par l'immersion de sa statue, le 27 mars de chaque année, selon un rituel commun à d'autres déesses crétoises et phéniciennes. Cette pratique est restée en usage quasiment jusqu'à nos jours : que l'on songe à l'immersion rituelle de la statue de la Vierge Marie aux fins de conjurer la sécheresse et d'obtenir la pluie[6].

Toutes les immersions rituelles, qui abondent dans la mythologie elle-même, doivent être considérées comme des baptêmes. Pour n'en citer qu'une, nous rappellerons celle d'Achille, baigné dans les eaux suspendu par un pied, par Thétis ; le reste du corps, au contact du fluide régénérateur, devient alors divin et immortel, alors que le talon demeure vulnérable. C'est toujours à la vertu des Eaux que se rattachent

4. *Ibid.*, p. 179.

5. Dans l'*Introduction à l'essence de la mythologie*, *cit.*, p. 103 et *passim*, Kerényi lui-même observe qu'être bercé par la mer ou en émerger symbolise « un non-être-encore-sorti-du-non-être, et donc exister déjà » ou, inversement, « un non-être encore séparé de l'existence sans pour autant exister ». C'est pourquoi la figure d'un Dionysos, théophanie de type féminin, ainsi que nous le préciserons plus loin, peut symboliser — soutient le même Kerényi — « le sûr retour en haut — c'est-à-dire à la vie — de la voie qui mène en bas — c'est-à-dire à la mort ».

6. Saintyves, *Corpus*, 7, 115.

les divers « Elixirs de Vie » ou les métaphores telles qu'« Eau de Vie », « fontaine de jouvence », etc., bien connues de l'Alchimie.

Mais avant de régénérer, l'Eau « tue » ; elle dissout la forme : « L'immersion équivaut, sur le plan humain, à la mort, et sur le plan cosmique, à la catastrophe (le déluge) qui dissout périodiquement le monde dans l'océan primordial » [7].

Le déluge est le baptême cosmique : la dissolution d'un cycle et les prémices d'un nouveau départ. Ce caractère dissolutif explique l'usage funèbre des eaux que l'on versait en Grèce sur les morts au cours des cérémonies de l'Hydrophorie. Il convenait de dissoudre totalement les restes des formes afin de faciliter l'accès au préformel et, de là, à la régénération.

Les Eaux et la Femme incarnent le même principe cosmologique ; sur le plan sexuel, à l'immersion correspond la dissolution de l'individu lors de l'étreinte (l'antique relation entre Eros et Thanatos, à laquelle correspond, dans le Cantique des Cantiques du roi Salomon, *« hazaq kamavet ha-hava »*, « fort comme la mort est l'amour » — cette relation est bien connue), dissolution qui préside à la conception d'une nouvelle existence.

Parmi les modalités de la féminité exprimées par les Eaux, on trouve également la *prophétie*. Peut-être parce qu'elles contiennent tous les destins dans la mesure où elles incarnent un archétype supratemporel — ou encore, comme diraient les psychologues, parce qu'elles symbolisent le subconscient par leur fluidité —, les eaux ont de tout temps été reliées au pouvoir de prophétie, ainsi que l'observe très justement Eliade : « La puissance prophétique émane des eaux, intuition archaïque que nous rencontrons sur une aire très vaste. L'océan, par exemple, est nommé par les Babyloniens 'la maison de la sagesse'. Oannes, le personnage mythique babylonien représenté moitié homme, moitié poisson, s'élève de la mer d'Erythrée et révèle aux hommes la culture, l'écriture, l'astrologie » [8].

Lui fait pendant, dans le monde grec, le protéiforme et omniscient « vieux de la mer » : Protée, Nérée et Forcus.

---

7. M. Eliade, *op. cit.*, p. 170.

8. *Ibid.*, p. 176.

Même à travers ceci, l'équivalence Femme-Eaux transparaît : la prophétie, en tant que médiumnité, extase mystique et faculté d'être le support passif-réceptif, ou le canal de transmission d'une puissance supérieure, fut de tout temps considérée comme une caractéristique féminine innée. Nous la trouvons chez la Pythie, Cassandre, la Sibylle de Cumes... et chez la sorcière.

Mais la puissance des Eaux (ou *de la Femme)* peut aussi tuer, rendre aveugle ou pousser à la folie celui qui ne sait pas s'en rendre maître. Aux légendes concernant les « Sauvés des Eaux » s'opposent les mythes de ceux qui ne surent y échapper ; au-delà de la simple métaphore, il faut entendre ceux qui, au lieu de dépasser le devenir pour s'élever jusqu'à l'Etre, s'enfoncèrent à nouveau dans le monde régi par la loi du temps et de la mort. C'est Actéon qui, après avoir vu Artémis au bain, en meurt ; ou Tirésias qui, ayant aperçu d'une façon analogue Pallas et Chariclô, devient aveugle, mais conserve le don *de prophétie* (les déesses devant ici être considérées comme des symboles aquatiques) ; de même, la fascination des Eaux entraîne-t-elle la mort de Narcisse. Ce n'est pas tout : la vision des nymphes des eaux mène à la folie, c'est-à-dire à l'abolition de la personnalité, de la « forme intérieure », et au retour au subconscient. « Une triade de Nymphes des sources, 'déesses effrayantes pour les hommes qui vivent au grand jour', furent ainsi responsables de la disparition d'Illa. *Nympholeptos,* 'la proie des Nymphes', ainsi appelait-on dans notre langue celui que les Latins qualifiaient de *lymphaticus,* par un terme où *lympha* correspondait à 'Nymphe' mais au sens d''eau' — tandis que *lunaticus*, c'est-à-dire 'amoureux de la Lune', désignait celui qui, frappé *d'une folie périodique ou légère*, apparaissait comme la victime des nymphes »[9].

Chez la déesse aquatique et la nymphe « effrayante pour les hommes » opère la force primordiale de la féminité, incarnée

9. C. Kerényi, *Gli Dèi e gli Eroi della Grecia*, Il Saggiatore, Milan, 1972, p. 153.

par la Femme, à laquelle la sagesse populaire reconnaissait le pouvoir de rendre *aveugles* et *fous* d'amour.

La Lune

Elle est représentation sacrée du devenir : elle croît, décroît et disparaît pour renaître ensuite. Le fait que ceci se produise périodiquement, en un éternel retour aux formes initiales, fit que l'on reconnut en elle l'aspect rythmique du devenir : c'est la raison pour laquelle elle est aussi la manifestation de celui-ci en tant que rythme et mesure [10].

Le temps lunaire est à la fois cosmique et biologique : de lui dépendent la marée et la semence, la menstruation et la fertilité. Cet aspect de fécondité rythmique et de devenir cyclique relie étroitement la Lune aux Eaux. « Les rythmes lunaires et aquatiques sont orchestrés par le même destin ; ils commandent l'apparition et la disparition périodique de toutes les formes, ils donnent à l'universel devenir une structure cyclique. Aussi, dès la préhistoire, l'ensemble Eau-Lune-Femme était perçu comme le circuit anthropocosmique de la fécondité » [11].

Le concept de la fertilité est ainsi tellement lié à la Lune que les divinités de la fécondité et de la végétation sont également des divinités lunaires : citons Ishtar, l'égyptienne Hathor, l'iranienne Anahita, Dionysos, Osiris, etc. [12].

Expression graphique de l'éternel retour, la spirale est l'emblème de la Lune : souvent représentée par *l'huître* aux implicites valences érotiques (compte tenu de son analogie avec les organes féminins) et aquatiques, mais aussi par la *perle*, expression synthétique de l'Eau, de l'huître, de l'embryon. C'est

10. L'antique forme indo-européenne *menes/mes/me* signifie indifféremment : « mois », « Lune » et « mesure ». Cf. le sanskrit *mas*, « mois », et « Lune » ; le grec *men*, « mois », *mene*, « Lune » ; le latin *mensis*, « mois » et *« mesure » ; le goth. mena*, « Lune » et *meno*, « mois » ; le lithuanien *menuo*, « Lune » et « mois » ; l'ancien bulgare *mes-eci*, idem.

11. M. Eliade, *op. cit.*, p. 166.

12. Cf. également C. Kerényi, *op. cit.*

la raison pour laquelle l'Astrologie, antique science cosmologique, associa la perle à la Lune et au signe lunaire du Cancer qui représente graphiquement l'œuf cosmogonique et la fécondité primordiale, ainsi que nous l'avons déjà fait observer.

La Lune, alternative rythmique de vie et de mort, est, par suite, également *symbole du destin.* Ce n'est pas un hasard si les Moires sont des divinités lunaires [13]. Chez les Chaldéens, la notation du temps était lunaire (alors que chez les Egyptiens elle était solaire) et c'est justement chez eux qu'est née l'astrologie de type fataliste, fondée sur la croyance en un destin prédéterminé. La *faux* lunaire est, par conséquent, la faux du destin, à tel point que, dans le tarot, la Mort est représentée la faux à la main. Sous une forme encore plus explicite et riche d'implications symboliques s'exprime le mythe d'Hésiode : *Gaïa,* « la Terre » (principe féminin), fait émasculer *Ouranós,* « le Ciel » (principe masculin) par son fils *Chronós,* « le temps », qui a une *faux* au poing. Pour quiconque nous a suivie jusqu'ici, ce symbolisme est parfaitement clair.

Comme la Lune, la Femme incarne le destin de l'éternel devenir que rythme la fécondité.

La Terre

C'est la hiérophanie la plus immédiate de l'aspect Force-Vie du pôle féminin. Elle le manifeste par sa capacité de fructifier et de se régénérer à chaque saison, en tant que substrat éternel de création et de destruction inhérent au devenir.

Dans la cosmologie de tous les peuples, la Terre apparaît comme principe fécondé (c'est-à-dire passif-réceptif) par opposition au ciel fécondateur. « La Terre est notre Mère, le Ciel est notre Père. Le Ciel féconde la Terre grâce à la pluie, la Terre produit les céréales et l'herbe », tel était l'hymne des Pléiades à

---

13. Même Porphyre dit que les Moires dépendent des forces lunaires, et un texte orphique les considère comme les trois parties *(tà mére)* de la Lune. Cf. O. Kern, *Orphicorum fragmenta,* 33.

Dodone. Le Mâle transmet la forme, la Femme l'incarne et lui donne la Vie : la force « magique » du pôle féminin, concentrée dans la Terre, la voici. Et c'était une force que les antiques rituels cherchaient à évoquer : la pratique consistant à étendre sur le sol les malades et les agonisants, l'accouchement à même la terre et la déposition du nouveau-né également sur la terre que Dieterich [14] considère comme une forme de consécration à la déesse-terre — sont en réalité, comme le soutient Goldmann [15], des rites magiques : on croyait que le contact avec la force magique du sol régénérait les malades et fortifiait les nouveau-nés. Si la Terre est Vie, en retournant à la Terre, on pouvait donc espérer en la régénération : c'est pourquoi les peuples de religion tellurico-lunaire *avaient l'habitude d'inhumer leurs morts,* contrairement aux races pratiquant des rites ouranico-solaires — lesquels incinéraient les défunts précisément pour les soustraire, du moins symboliquement, à la roue des régénérations matérielles et les confier à l'élément igné, hiérophanie solaire de l'Etre.

Ce que nous avons observé à propos des Eaux vaut également pour la Terre : dans le « cycle de la femme », c'est-à-dire du devenir, régénération équivaut à Vie, à la condition expresse que l'on soit auparavant passé à travers l'épreuve de la mort. La Terre fait donc office de support du culte infernal. Celle-ci est le règne de la mort et de la vie : c'est pourquoi Perséphone, théophanie tellurique, est la reine des morts et, parallèlement, du Printemps. Il faut que retournent à la Terre les stériles et les inertes afin de réabsorber rituellement, par elle et selon un rythme éternel, la Force-Vie. L'hymne homérique à Gaïa dit clairement ceci : « La Terre chanterai-je, Mère universelle aux solides assises (...) A toi il appartient de *donner aux mortels la vie et de la leur retirer* ». Une même intuition réapparaît même dans notre propre Moyen Age et s'incarne dans deux grands types

14. *Mutter Erde,* Leipzig, 1925.
15. E. Goldmann, *Cartam levare,* « Mitteilungen d. Inst. für österr. Geschichtsforschung », p. 254.

symboliques de femme : la « Dame de Salut », qui peut accorder la vie éternelle, et la sorcière, qui peut donner la mort [16].

Cet aspect inférieur, nocturne et obscur fut déjà mis en relief par Hésiode, lequel parla de *mélaina gaîa,* « Terre noire » : noire non pas tant au sens purement chromatique que pour la valeur évocatrice de ténèbres souterraines et donc de mort — par opposition aux « divines plages de la Lumière » par lesquelles Lucrèce représentait métaphoriquement la vie.

L'analogie Terre-Femme, en tant que manifestation de fécondité, de réceptivité, de force-vie de l'archétype féminin, est bien connue. « L'assimilation de la femme et de la terre labourée se rencontre dans beaucoup de civilisations et a été maintenue dans les folklores européens. 'Je suis la terre', avoue la bien-aimée dans une chanson d'amour égyptienne. (...) Dans un hymne du XIIe siècle, la Vierge Marie est glorifiée en tant que *terra non arabilis quae fructum parturiit.* (...) Les Hindous assimilaient sillons et vulve *(yoni),* graines et semen virile » [17].

Mais si l'on dépasse cette facile suggestion agraire, la Femme et la Terre sont, globalement, l'épiphanie du même aspect archétypal, au point que l'on pourrait opportunément référer à la première les termes employés par Euripide pour définir Déméter : « Elle est la Terre (...) Appelle-la comme tu voudras ! ».

L'âne et le serpent

Parmi les animaux sacrés les plus significatifs, nous examinerons maintenant ceux qui furent le plus constamment associés aux hiérophanies du féminin.

Chacun sait que le serpent est symbole de la fécondité et de la renaissance : lié de tout temps à la Terre, à la Lune et aux Eaux comme l'atteste la très riche documentation relevée par les

16. Cf., plus loin, le chapitre V.
17. M. Éliade, *op. cit.,* p. 223 et *passim.*

ethnologues, les anthropologues et les historiens des religions [18], il est considéré par les psychanalystes comme un symbole phallique. Cette interprétation pourrait sembler, de prime abord, en contradiction avec celle de la Tradition, alors qu'en fait il n'en est rien : la virilité purement phallique, aveugle instrument de fécondation et dénuée de signification transcendante, est l'indice incontestable de la soumission du mâle à la féminité. Ce rapport avec la féminité devient très explicite, même sémantiquement, si l'on ne considère que le seul mythe grec de Delphine, serpent féminin originaire d'Asie Mineure. Son nom même de *delph*, « utérus », fait de Delphine l'emblème serpentin de la féminité.

Un aspect plus implicite, mais fondamental, incarné par le serpent, met ce dernier en relation avec l'un des « pouvoirs magiques » les plus importants du pôle féminin : « Du fait qu'il est lunaire, c'est-à-dire 'éternel', et qu'il vit sous terre, incarnant (entre tant d'autres !) les esprits des morts, le serpent connaît tous les secrets, est la source de la sagesse, entrevoit le futur (...). De même, quiconque mange du serpent acquiert la connaissance du langage des animaux et en particulier des oiseaux (symbole pouvant avoir aussi un sens métaphysique : accès aux réalités transcendantes) (...) » [19].

C'est précisément cet aspect *sapientiel* du pôle féminin qu'il convient de souligner. Le serpent est l'incarnation de la Sagesse Cosmique. En tant que tel, il est le gardien des Arbres de la Vie et de la Sagesse de toutes les traditions. Les divinités féminines douées de pouvoirs magiques ont une chevelure de serpents, comme en ont également les sorcières, selon une légende bretonne [20]. L'aspect sapientiel lié au pôle féminin présente deux visages apparemment antithétiques mais en réalité étroitement solidaires. D'un côté, c'est la Vierge *Sophia* des

---

18. *Ibid*, p. 149, mais également : R. Briffault, *The Mothers*, Londres, 1927 ; F. Cumont, *Recherches sur les symboles funéraires des Romains*, Paris, 1942 ; C. Hentze, *Mythes et symboles lunaires*, apud M. Eliade, *op. cit., passim*.

19. M. Eliade, *op. cit.*, p. 150.

20. R. Briffault, *The Mothers*, vol. II, p. 662.

Gnostiques, la *Sedes Sapientiae* chrétienne, la *Madonna Intelligenza* des *Fedeli d'Amore,* dont Béatrice est l'image chez Dante ; de l'autre, c'est la sorcière (or, en anglais, *witch,* « sorcière », tiré de *to wit,* « savoir », exprime sans ambiguité la signification sapientielle originelle), depuis Circé et Médée jusqu'à l'*Angelica* de l'Arioste et à l'*Armida* du Tasse, pour n'en citer que quelques-unes. On retrouve ici la dualité Sorcière-Femme du Salut à laquelle nous avons déjà fait allusion et dont nous reparlerons plus loin.

A l'aspect chtonien et chaotique du féminin se rattache par contre l'*âne,* symbole, dans toutes les traditions, d'une force inférieure et corrosive, antithèse du pôle viril et solaire. On peut lire dans le Coran que, contrairement à la voix de tous les animaux, « les braiments de l'âne ne parviennent pas jusqu'à Allah ». C'est l'animal de l'Hécate infernale, et il est chéri de Seth, qui d'abord tua et démembra son frère Osiris, dieu solaire, et qui ensuite, vaincu par Horus, s'enfuit dans le désert monté précisément sur un âne [21]. Asine était également la nature originelle de la Gorgone Méduse [22], habitante des Ténèbres [23].

Dionysos, lui-même, associé comme nous le verrons au culte tellurico-féminin, arriva à Thèbes monté sur un âne ; et c'est un âne qui dévore la corde de jonc que tresse Ocnos dans la plaine du Léthé. De même ne faut-il pas oublier que lorsque Midas, désigné comme arbitre de la joute musicale entre Apollon (le dieu solaire par excellence) et Pan (divinité typiquement tellurique) désigna ce dernier comme vainqueur, Apollon lui fit pousser, pour le punir, des oreilles d'âne — entendant ainsi l'assimiler à la nature inférieure et tellurique vers laquelle il avait montré qu'allait sa préférence. En outre, Pindare nous apprend [24] que le sacrifice préféré d'Apollon était une hécatombe d'ânes car elle représentait la destruction symbolique des forces inférieures. Par contre, on offrait rituellement, à

---

21. Plutarque, *De Is. et O.*, XXIX-XXXII.
22. Apollodorus Mythographus, 2. 5. 5.
23. Euripide, *Heracles furens*, 378.
24. *Pythica*, X, 33-56.

Lampsaque, des sacrifices d'ânes à Priape, ce qui équivalait à indiquer qu'ils étaient conformes à la nature de ce dieu phallique — lequel fut précisément trahi par le braiment d'un âne alors qu'il tentait d'abuser d'Hestia endormie [25].

« Dans le *Rg-Veda*, l'âne porte souvent le nom de *râsaba*, où *râsa* exprime l'idée de tumulte, de bruit, et aussi d'ivresse » [26].

Ivresse et tumulte qui expriment cet état de conscience diminuée, d'abandon, de dissolution, incarné par l'âne en tant qu'aspect inférieur du féminin.

La Vierge des Enfers

Aux hiérophanies archaïques du pôle féminin se juxtaposent ou se superposent des personnifications qui reproduisent en la dramatisant la signification de l'archétype : ce sont les théophanies.

Théophanies telluriques : les Vierges Noires

L'aspect Force-Vie et régénération inférieure propre à la Terre s'incarne dans les Grandes Mères et dans les déesses chtoniennes souvent considérées comme leurs filles.

Déméter, déesse de la Terre [1], est représentée comme la mère de Perséphone qui, selon le mythe bien connu, est enlevée aux Enfers durant l'hiver et retourne sur la Terre au printemps.

25. Ovide, *Fasti*, 6, 319.

26. J. Evola, *Révolte contre le monde moderne*, Ed. de l'Homme, Montréal-Bruxelles, 1972, p. 396, note 10.

1. *De-metr* signifie littéralement « Terre mère ». En fait, si au grec *méter* correspond sans conteste « mère », la première partie du mot *(De-)* remonte à une forme oscillant entre *ĝhem* et *ĝhdem* et qui signifie « terre ». Si l'on garde à l'esprit que le groupe gh- devient h- en *osque* et en *ombrien*, h- (rarement f-) en *latin*, χ en *grec* et z- en *phrygien*, alors

Kerényi fait observer [2] qu'en réalité, il ne s'agit pas de la même « idée mythologique » : « Sous son aspect de Perséphone, elle rentre dans l'idée grecque de non-être ; sous son aspect de Déméter, elle est la version grecque de l'idée de procréatrice universelle. (...) L'idée religieuse grecque du non-être forme en même temps l'aspect radical de l'idée 'être' ».

Nous avons déjà abordé ce problème : il s'agit de deux modalités du même archétype que le mythe a hypostasiées en deux formes pures mais différentes. Conformément à cette identité originelle, ces deux formes peuvent être interchangeables, au point qu'à Phigalia, Déméter est *« la Noire »* et qu'à Thelpousa, elle est assimilée aux Erynnies infernales, comme le fait encore observer Kerényi.

Le cas d'Hécate est plus complexe, divinité asiatique à l'origine, même si son nom, qui signifie « la lointaine », est grec. Le culte ésotérique de la déesse faisait partie des mystères orphiques. Elle avait trois têtes et trois corps : s'identifiant à Déméter, Perséphone et Artémis, elle était ainsi déesse à la fois

que le groupe ĝhd- devient f- en *osco-ombrien* et χθ en *grec*, (khi-theta) quand il ne désaspire pas en gd-, on obtient ainsi les correspondances suivantes :

	ĝhem/ĝhom	ĝhdem/ĝhdom
phrygien	Ζεμελω (corresp. à Sémélé)	Γδανμα
osque	*huntruis* (inferis)	Famel (corresp. à Sémélé)
ombrien	*hondra* (intra)	famel (famulus, « serf »)
grec	χαμαί χαμηλά	χθων et dérivés, d'où « chtonien »
latin	*humus*, « terre » *fuma* (dans une glose, « terre »)	

De signifie donc bien « Terre ». Cf. E. Minguzzi, *Le lingue della Lega Balcanica*, Ist. di Glottologia, Università degli Studi, Milan, 1968.

2. C. G. Jung, C. Kerényi, *Introduction..., cit.*, p. 169.

de la Terre, des Enfers et du Ciel. En tant que divinité souterraine, elle évoquait les esprits et semait l'épouvante chez les humains en errant la nuit aux carrefours (d'où son nom de *Trivia,* comme la Lune et Artémis), annoncée par les aboiements des chiens. Ses attributs étaient les serpents et les flambeaux nocturnes, symboles du feu chtonien.

On constate aisément combien sont conformes à cette description les images et les prérogatives de la Sorcière médiévale : le nom change, mais la vitalité de l'archétype demeure intacte.

Hécate peut se définir comme le substrat infernal des deux autres théophanies — tellurique et lunaire. Du reste, les cultes telluriques ont toujours une composante souterraine qui atteste la possibilité d'une régénération infernale. Tel est également le sens des Vierges Noires que les Druides plaçaient dans des grottes souterraines et desquelles jaillissait la *vouivre* (« courant » et « serpent »), fluide magique et régénérateur [3].

L'Eve de la tradition biblique pourrait elle-même être une antique Vierge Noire : selon Gressman [4], Eve était une ancienne déesse infernale phénicienne, personnifiée par le serpent, et la tradition qui vit dans Eve *Hawa,* « la vivante », est restée vivace. Pour la plupart, les Vierges Noires sont assoiffées de sang : à l'origine, il s'agissait certainement de sang humain. C'est ainsi qu'à Sparte on procédait à des sacrifices humains en l'honneur d'Hécate — et peut-être également d'Artémis [5]. La fête de Cybèle avait lieu à Rome le 27 mars, jour qualifié de *dies sanguinis* et, même aux temps proprement historiques, lors des orgies vouées à Cybèle et qui se concluaient par une flagellation, le sang ne manquait certes pas [6]. On connaît également l'usage de jeter dans le Tibre vingt-quatre mannequins : cette pratique

---

3. Cf. E. Minguzzi, *Alchimia, cit.,* p. 71 *sq.* ; L. Charpentier, *Les mystères de la Cathédrale de Chartres,* Robert Laffont, 1977.

4. H. Gressman, *Mythische Reste in der Paradieserzählung,* « *Arch. für Religionswissenschaft* », 10, 345-67.

5. C. Kerényi, *Gli Dèi e gli Eroi..., cit.,* II, 73.

6. Cf. J. Evola, *Métaphysique du sexe,* et M. Eliade (*op. cit.,* p. 289 *sq.*) parle aussi de sacrifices humains offerts à la Déesse de la Terre.

exécutée par les Vestales gardiennes de la Flamme-Vie est une réminiscence probable d'un sacrifice de régénération de la terre. L'intuition du lien terre-Sang-femme se retrouve au cœur de rituels et de coutumes en vigueur, aujourd'hui encore, dans le monde entier et qui, pour la plupart, sont associés au sang menstruel, considéré comme porteur des énergies infernales et corrosives de la Terre : on en fait usage dans certaines pratiques magiques (comme nous le verrons plus loin, cf. chap. V) et, nonobstant les interprétations rationalisto-hygiénico-démystifiantes largement répandues par le mouvement féministe [7], ce rapport profond demeure en son archaïque puissance.

La régénération tellurique n'a pas seulement un caractère infernal. Dans toutes les religions, les Grandes Mères font renaître les fils démembrés. Sémélè, Grande Mère phrygienne, régénère le corps mis en pièces de son fils Dionysos qui renaît sous le nom de Zagreus ; Isis recompose le corps coupé en morceaux d'Osiris et le fait naître à une nouvelle vie, *non pas comme son époux,* mais comme son fils, et la légende veut qu'elle n'ait pas pu retrouver le phallus du dieu. Ceci signifie que la régénération à travers la femme conduit à la perte de la virilité transcendante et à la soumission au principe féminin ; on sait aussi que Dionysos portait des vêtements féminins — nous y reviendrons plus loin.

Même dans la figure du Christ, on peut retrouver les traces d'un tel mythe : lors de la dernière Cène, on assiste au démembrement symbolique du corps de Jésus, *fils de Marie* (*Mère de Dieu*, comme Sémélè et Isis), en tant que promesse de résurrection.

Dans le monde de la Mère, l'homme devient un être caduc, qui ne peut renaître que grâce au pouvoir éternel de la fécondité.

---

7. A. Guiducci, *La mela e il serpente*, Rizzoli, Milan, 1974. Voir plus loin, chap. V.

L'aspect abyssal du pôle féminin — exprimé, nous l'avons vu, par les Eaux — trouve une personnification dans la triade Vierge-Mère-Prostituée qui, en dépit de son apparente contradiction, sert à indiquer, en réalité, la potentialité illimitée du féminin.

Ici la féminité est ressentie au sens « aqueux », comme *materia prima* apte à recevoir toute forme et à s'imprégner de toute forme sans jamais être possédée en sa racine ultime. Telle est, en substance, la signification de toutes les « immaculées conceptions » transmises par les mythes et les religions — nonobstant l'interprétation hâtive d'un Karl Abraham qui expédie le mystère de la Vierge-Mère en imaginant naïvement de l'attribuer à l'inconsciente volonté de nier toute importance au pénis [8].

Par bonheur, la pensée antique était à l'abri de semblables « actes manqués » freudiens !

L'association Vierge-Marie-Prostituée peut être assimilée à la hiérophanie neptunienne : Vierge est l'eau (saint François la voyait même « chaste ») parce que privée de forme en elle-même ; mais puisqu'elle peut revêtir toutes les formes, la virginité abyssale se corrompt en la multiplicité, tout en pouvant toujours retourner à la pureté originelle, substrat possible de toute forme. C'est à cette « transmutation » que se référaient les Alchimistes lorsque, parlant des opérations relatives au principe féminin, ils affirmaient que, de la Prostituée de Babylone (équivalent de la matière ayant pris forme en la multiplicité des individuations), l'on peut retourner à la Vierge des Philosophes (*i.e.* la potentialité et la virtualité primordiales de la nature). Et l'orgie rituelle a la même signification : elle aussi est une opération alchimique de transmutation. « (...) Les hommes perdent leur individualité dans l'orgie, se fondant dans une

---

8. K. Abraham, *Manifestations du complexe de castration chez la femme* (1920) in *Oeuvres complètes — II, développement de la libido*, Payot, coll. « P.B.P. », Paris, 1977.

seule unité vivante. C'est ainsi que se réalise une confusion pathétique et définitive où l'on ne peut plus distinguer ni 'forme' ni 'loi'. On expérimente de nouveau l'état primordial, préformel, 'chaotique' — état qui correspond dans l'ordre cosmologique à l''indifférenciation' chaotique d'avant la création (...). S'identifiant avec la totalité non différenciée, précosmique, l'homme espère revenir à lui restauré et régénéré, en un mot 'un homme nouveau' » [9].

Aussi paradoxal que ceci puisse paraître, c'est à travers l'orgie rituelle que l'on retourne à la virginité. C'est pourquoi Ishtar est Vierge, mais aussi Grande Prostituée, ou Prostituée Céleste, et que Shing Moo, la Vierge Mère chinoise, est aussi la patronne des prostituées ; vierges sont également les Houris islamiques, hétaïres célestes du sensuel paradis coranique, de même que la chrétienne Marie, l'une des incarnations les plus récentes d'un « mystère » antérieur à l'histoire des hommes. Et le même mystère est incarné par l'indienne Durgâ, l'Inaccessible, qui est également l'énigmatique patronne des rites orgiaques.

On peut affirmer que la Sirène, symbole aqueux du féminin, incarne les deux valences antithétiques de l'archétype : extérieurement ardente sous son aspect de *pornè* émergeant des flots, la Sirène est froide et virginale par son corps plongé dans les ondes.

La féminité abyssale, insaisissable en sa nudité, est également puissance — constructive et destructive. Comme telle, elle s'incarne en la *« virgo potens »*, en l'Ishtar maîtresse des armes, en la *Venus victrix,* en la Durgâ indienne : « Pour le peuple (...) déesse terrifiante (...), pour les quelques skahtas initiés, Durgâ est l'épiphanie de la vie cosmique en continuelle et violente palingénèse » [10]. Une épiphanie qui tue quiconque n'est pas capable d'en soutenir la vision ; la vision de la « déesse nue », c'est-à-dire la contemplation de l'archétype en sa pureté, n'est en effet accordée qu'aux seuls initiés.

9. M. Eliade, *op. cit.*, p. 302-303. Cf., plus loin, chap. V.
10. *Ibid.*, p. 20.

La danse des sept voiles, avant de se dégrader en spectacle de lupanar ou en représentation folklorique, avait au départ cette signification rituelle : le passage à travers les sept degrés de l'initiation, prélude à la vision de la nudité absolue de l'archétype. Dans les Tantras eux-mêmes, l'utilisation magique de la femme totalement nue est une prérogative réservée aux seuls initiés.

Du reste, les mythes concernant Actéon, Tirésias, etc., auxquels nous avons déjà fait allusion, ont une signification identique.

La Femme magique

Pour être telle, la Femme doit incarner toutes les valences de l'archétype : réceptivité, passivité, ductilité semblables à celles des Eaux ; gardienne des rythmes de la vie à l'instar de la Lune ; conservatrice des formes, comme la Terre, et dépositaire de la puissance que, sur le plan humain, l'on peut identifier au magnétisme érotique — ce que, communément, on appelle le « charme ». C'est en cela que consiste la force de la femme : elle est comme un pôle chargé électriquement qui doit être isolé pour empêcher qu'il ne se décharge. Ce n'était certes pas la manifestation d'un moralisme mesquin — abhorré de l'éthique traditionnelle — que d'imposer à la femme un certain comportement, jugé aujourd'hui « anachronique » : cela répondait, au contraire, au désir de se réaliser selon sa nature propre, de la façon la plus conforme possible à l'archétype que l'on incarne afin de se transcender. La femme de la Tradition est la matière fluide qui attend le sceau du mâle, la Terre qui solidifie les formes, conservant chez les descendants l'esprit familial de la lignée. Mais c'est surtout la gardienne de sa propre puissance, de son magnétisme, par l'intermédiaire de la pudeur — conçue non pas comme une vertu « paroissiale », mais comme un moyen de conserver intacte une force qu'il ne faut pas disperser au contact de la promiscuité. C'est ainsi que, selon les doctrines traditionnelles, la « magie » de la femme opère.

A la pudeur est lié le « mythe » de la virginité physique qui a été aujourd'hui, comme on dit, « démystifié ». L'ultime « barbare héritage de l'esclavage féminin » avait une signification spécifique d'ordre métaphysique. Est « vierge » une force à l'état primordial, aux commencements de sa manifestation, lorsqu'elle est la plus irrésistible — et la virginité chez une femme attestait la présence en elle du pouvoir mystérieux de la féminité dans toute la pureté de sa force.

Elle est symbolisée par la « source scellée » de l'Hermétisme et du Cantique des Cantiques, source redoutable dont seul l'initié peut fracturer le sceau et qu'il sait canaliser sans être emporté. C'est la virginité de Durgâ l'Inaccessible et des Eaux. Un tel pouvoir était considéré comme si terrifiant qu'à Rome, l'acte de déflorer l'épouse était confié à la statue ithyphallique du génie de la famille. Par ce rite, la femme sanctionnait également son appartenance à sa nouvelle *gens*, consacrant au *numen* symbolique de la race le pouvoir inhérent à sa virginité.

Le moralisme vain et obtus du siècle dernier a considéré la virginité physique exactement comme un bien de consommation (qui, en tant que tel, apportait une plus-value commerciale aux jeunes filles à marier) et, ainsi ridiculisée, l'a soumise à la fureur iconoclaste du matérialisme contemporain. Réduite désormais à un lambeau de peau privé de toute implication magique, elle n'est plus considérée aujourd'hui que comme un honteux handicap dont il convient de se libérer au plus tôt si l'on veut éviter la marginalisation ainsi que des blocages sexuels traumatisants à certains partenaires — soit plus sensibles, soit plus progressistes, soit plus dévirilisés. Ce qui, dans nos sociétés — à l'exclusion peut-être du tiers-monde —, est le lot du plus grand nombre.

Ce faisant, par soumission à l'esprit de l'époque, la femme renonce à sa force la plus mystérieuse que les anciens textes de magie sexuelle connaissaient très bien. Qu'a-t-elle obtenu en échange ? Rien ou tout, selon le point de vue auquel on se place. On met en avant la « conquête sociale » en vertu de laquelle la femme a acquis le droit de dilapider son pouvoir. Si elle le

possédait, c'est du masochisme à l'état pur. Mais si, par contre, il n'existait plus ? Le slogan électoral « autogestion du corps » laisse supposer qu'il ne reste désormais plus rien d'autre à la femme que son corps. Dans ce cas, chair pour chair, quelle différence peut-il y avoir entre l'hymen et les amygdales ?

On peut simplement s'étonner que, pour obtenir la reconnaissance d'une telle évidence, il ait fallu autant se battre.

Le retour à l'Androgyne

L'homme, la femme et l'amour

Nous avons cherché jusqu'ici à préciser la nature du pôle féminin grâce à un examen typologique des mythes, des formes et des symboles au travers desquels les Anciens l'avaient reconnue comme l'éternelle virtualité en attente de recevoir une forme : la moitié féminine de l'Androgyne aspire à s'unir à l'autre moitié afin de réintégrer la perfection de l'Un primordial. L'homme et la femme doivent redevenir un pour réaliser la palingénésie.

Mais leur fusion doit s'effectuer sous le signe de la transcendance : ce ne sont pas seulement les corps qui doivent s'unir mais, avant tout, les « principes », les « natures » : ce qui, chez l'homme, reflet de l'Un et de la transcendance, est être, immutabilité et activité doit vivifier au sens supérieur ce qui, chez la femme, est devenir, fluidité et passivité.

A l'homme revient de donner à la femme la forme — tandis que celle-ci, en un don total de soi, doit se transfigurer en l'homme, devenant consubstantielle à lui. C'est à cette union sacrée que font allusion les mythes de nombreux couples divins : Purusha, le dieu impassible, est uni à Prakrti, sa Force ; le dieu de la tradition kabbalistique s'unit à sa Shekinah, comme Zeus à Métis, « la Sagesse » ; comme Shiva se fond avec Shakti, la Puissance et la Force-Vie du dieu, et à laquelle il donne une forme, une limite, une direction, à l'image du lit du fleuve qui donne une forme et un sens à l'écoulement des eaux —



L'Androgyne

lesquelles lui procurent en échange vie et substance. Sur le plan humain, l'acception du concept de force-vie comme valence cosmique liée à la femme est à l'origine de tous les systèmes familiaux archaïques qui lui attribuaient le rôle de gardienne du feu, emblème de l'énergie vitale dont la femme était l'expression vivante et dont Vesta, déesse du foyer, était le symbole universel. C'est à la femme qu'il revenait d'évoquer rituellement la force sacrée du feu et d'en perpétuer le soutien à la famille, à laquelle le *pater* imprimait sa spécificité. Elle seule détenait ce pouvoir s'il est vrai que, une fois morte l'épouse du *Flamen Dialis* (et le *Flamen* est le prêtre du feu, comme l'atteste l'affinité avec *flamma* et avec *Bhrahman-*), celui-ci se voyait destitué de sa charge puisque seule la femme avait le pouvoir d'activer la force ignée qu'il dirigeait en un sens supérieur.

C'est à cette fonction capitale remplie par la femme que remonte l'appellation d'« ange du foyer » — étiquette qu'aujourd'hui repoussent avec dédain, violence et sarcasmes nos ménagères. En fait, toute dimension sacrale de la vie disparaissant, le « foyer » en tant que siège symbolique d'une présence spirituelle n'existe plus, et cette expression sert plutôt d'hypocrite couverture à des activités purement matérielles et dégradantes que, dans l'Antiquité, l'on confiait aux esclaves ou aux animaux domestiques. Mais certainement pas à la femme [1].

Dans le mariage, reconstruction humaine de l'Androgyne divin, les deux principes sont, par conséquent, complémentaires : à l'héroïsme viril de l'activité correspond de façon égale l'héroïsme féminin de la passivité. De même que l'homme doit se réaliser de façon transcendante en annulant en lui tout abandon à l'indifférencié, au féminin, au passif, de même la femme doit-elle s'accomplir comme telle en donnant toujours plus de relief en elle à ces traits spécifiquement féminins que sont le don de soi, la réceptivité et la dépendance. Le mariage traditionnel est une alchimie spirituelle : les deux natures

1. En ce qui concerne la situation des esclaves dans les sociétés traditionnelles, cf. J. Evola, *Révolte contre le monde moderne*, Ed. de l'Homme, Montréal-Bruxelles, 1972. Et *L'Arc et la Massue*, Guy Trédaniel-Pardès, Paris-Puiseaux, 1984.

doivent être purifiées de toute scorie si l'on veut reconstruire l'absolu. C'est à ceci que fait allusion Nietzsche lorsqu'il « lance cette question » dans l'âme du lecteur afin d'en « connaître la profondeur » : « Es-tu le vainqueur de toi-même, maître de tes sens et de ta vertu ? Ainsi t'interrogé-je. Ou dans ton vœu est-ce la bête qui parle, et l'indigence ? Ou l'esseulement ? Ou la discorde avec toi-même ? (...) Tu dois construire plus haut que toi-même. Mais il faut d'abord que tu sois construit toi-même, carré du corps à l'âme. Tu ne dois pas seulement propager ta race en l'étendant, mais aussi en l'élevant. Que le jardin du mariage te serve à cela. Tu dois créer un corps supérieur, un premier mouvement (...). Tu dois créer un *créateur*. Mariage : c'est ainsi que j'appelle la volonté de créer à deux l'unique qui est plus que ceux qui l'ont créé » [2].

C'est cela l'amour au sens le plus éminent. Le « désir d'engendrer dans la Beauté », le plus sublime des archétypes platoniciens, traduit le désir d'engendrer l'Androgyne des origines. C'est au même processus que se réfère Empédocle à propos des quatre éléments : Feu et Air, Eau et Terre, symboles du masculin et du féminin, divisés par la Haine qui les a fait dégénérer en Chaos, doivent se fondre, grâce à la force de l'Amour, en l'unité immortelle de la Sphère, esprit sacré et divin qui concilie les contraires dans l'Un.

A ce titre, le mariage était vécu comme une hiérogamie (« noces sacrées »). Conformément à cette conception, les civilisations traditionnelles ont conservé jusqu'aux époques proprement historiques certaines pratiques qui apparaissent « absurdes » au matérialisme moderne, tel que le *sati* indien (le sacrifice de l'épouse sur le bûcher de son mari), culmination du don de soi grâce auquel la femme se transformait en la substance de son époux ; ou comme l'usage du *harem*, qui avait, à l'origine, une fonction bien différente de celle que lui ont assignée les émirs pétroliers. La clôture du harem permettait aux femmes de cultiver un don total de soi, supérieur à la

2. *Ainsi parlait Zarathoustra*, I, De l'enfant et du mariage.

jalousie réciproque comme au désir de posséder égoïstement l'homme aimé. Car c'est en cela que consiste la pureté féminine : aimer sans poser de conditions, sans prétendre à l'exclusivisme sexuel, afin de réaliser la voie qui est la sienne. De telles considérations peuvent aujourd'hui se prêter à l'ironie facile de qui milite contre le pouvoir « phallocratique » et contre la culture « androcratique ». Il conviendrait toutefois de préciser que, dans l'esprit traditionnel, la « phallocratie » n'était considérée que comme un vulgaire priapisme, un sous-produit indigne et matérialiste de la virilité. Priape, d'ailleurs, expression de la sexualité sans frein comme Dionysos, appartient, comme nous l'avons vu, à la nature « féminine », incontinente, passionnelle et esclave de ses sens. Quant à l'« androcratie », au sens économique et social du terme, elle n'est que la désacralisation et la dégradation de la virilité contre laquelle la femme d'aujourd'hui se révolte à juste titre.

Mais la femme de la Tradition ne s'offrait pas à un phallocrate mesquin, mais à un être digne de son don. C'est sur le même esprit que se fonde aujourd'hui encore l'état monastique : lors de ses noces mystiques, la sœur se consacre à son Dieu, en une abnégation absolue afin de se transcender — exactement comme la femme se consacrait non pas tant à l'homme qu'au principe transcendant, et par conséquent divin, qu'il incarnait. Il s'agissait d'orienter de façon sacrale sa propre vie en ayant en vue le dépassement de soi. En se « faisant chose » volontairement, la femme se transcendait elle-même [3].

Le Zarathoustra de Nietzsche n'enseignait rien d'autre : « Soif du Créateur, flèche et désir du Surhomme » (c'est-à-dire du dépassement de l'être humain), « parle, mon frère, est-ce là ta volonté de mariage ? Je crois sacrée une telle volonté et sacré un tel mariage ».

---

3. J. Evola, dans *Métaphysique du sexe*, Payot, coll. « P.B.P. ». Paris, 1976, traite de façon plus ample et plus spécifique ce sujet.

Le retour à l'Un est diversement représenté dans les doctrines ésotériques et initiatiques : Tantras, Soufisme, Kabbale, Gnose et, de façon particulièrement explicite, Alchimie ou Tradition Hermétique — la *hierà téchne*, l'« Art sacré » par excellence. Le Grand Oeuvre alchimique consiste à séparer les deux natures, mélangées dans l'indifférenciée *materia prima,* et à les réunifier dans la fabuleuse « Pierre Philosophale », élixir de longue vie, après qu'elles aient été purifiées de toutes leurs scories.

La *materia prima* des Alchimistes est l'Androgyne matériel, le chaos primordial représenté dans le Tarot [4] par le Diable, figure bissexuée portant le plus souvent, à la place du sexe, le signe du Mercure ☿, emblème du Grand Oeuvre. Le Diable-Androgyne est *hyle, « materia prima »*, il recèle à l'état chaotique les deux natures (masculine et féminine) que les opérations alchimiques doivent différencier pour ensuite les réduire à une pure essence ou « esprit » (c'est-à-dire à leur principe transcendant) et donc les réunifier en l'Androgyne divin. « Séparer les corps et condenser les esprits » est la signification de la formule hermétique *« Solve et coagula »* écrite sur les bras du Diable. « Séparer les corps », cela signifie rendre immatériel tout ce qui est corporel, recueillir l'essence et « réduire » la multiplicité au principe premier ; « condenser les esprits » revient à fixer en une forme tout ce qui est informe.

Le *mysterium conjunctionis,* les noces sacrées qui sont au cœur de l'enseignement hermétique, trouvent leur expression dans le Rebis, *« resbis »,* l'Androgyne transcendant, également représenté par le sceptre d'Hermès-Mercure autour duquel se disposent avec ordre les deux serpents, hiéroglyphe des deux natures purifiées et réduites à leur principe métaphysique. Nous avons, ailleurs, traité ce problème de façon plus particulière [5].

---

4. Sur la valeur ésotérique du Tarot, cf. O. Wirth, *Le Tarot des imagiers du Moyen Age*, Ed. Sand, Paris, 1975 ; Papus, *Le Tarot des Bohémiens*.

5. E. Minguzzi, *Alchimia, cit.*



Le Diable

L'œuvre hermétique est la reproduction de la création et, parallèlement, la réintégration de l'homme à l'état primordial. Du Chaos au Cosmos, de l'humanité mortelle prise au piège du devenir à l'Etre éternel.

Bien différente est l'« alchimie » (si l'on peut dire) de la science la plus avancée, laquelle a transformé avec désinvolture le *« mysterium conjunctionis »* de l'homme et de la femme en un processus mécanique biochimique [6], se limitant à faire mentir la phrase de Nietzsche : « De bien courtes folies : voilà ce que vous, hommes, vous appelez amour ». La science, qui a phagocyté la sacralité, n'a pas épargné non plus la folie : l'humanité ne s'accouple pas pour réaliser sacralement sa propre complétude et pas davantage pour satisfaire un désir subjectif, mais au nom d'un aveugle déterminisme d'affinités. La joyeuse sensualité de Mimnerme (« Qu'est-ce que la vie, qu'est-ce que la joie sans Aphrodite la Dorée ? ») se transforme en la sombre mascarade d'une solennelle et « scientifique » méditation : « Qu'est-ce que la vie, qu'est-ce que le plaisir sans les glandes endocrines ? ».

La tension vers le haut rétrograde au simple plan biologique et cède la place, dans la meilleure des hypothèses, aux « pulsions » freudiennes ou bien, mais seulement pour les plus éclairés, à un ascétique jeu d'attractions moléculaires. Voilà donc l'amour « démystifié » à son tour. Au reste, une fois disparue désormais la dimension sacrale de l'existence, il est malgré tout plus honnête de définir l'amour comme une attraction purement hormonale et mécanique plutôt que de l'identifier aux pâmoisons et aux fureurs désordonnées du déliquescent sentimentalisme bourgeois du dix-neuvième siècle.

---

6. D'après *Il Giorno* du 4-VIII-1977, l'amour et la haine sont des réactions chimiques : « Les sentiments et les passions des hommes (amour, haine, joie, etc.) sont le fruit de réactions chimiques et d'influences exercées par des molécules particulières sur le cerveau. Il a également été certifié que dans notre cerveau existent des récepteurs spécifiques qui déterminent des actions sédatives identiques à celles de la drogue. Une passionnante explication de cette découverte d'avant-garde a été fournie par les professeurs Fraioli, Paolucci et Bonifacio au cours du troisième colloque des ' Journées médicales internationales ' qui se sont tenues à la ' Villa felice ' de Drapia, à Vibo Valentia ».

CHAPITRE III

LES QUATRE AGES DE LA FEMME

L'Age d'Argent

Le dieu et la mère

Nous avons déjà fait allusion au mythe de la « chute » (exclusion de la transcendance et de l'immortalité) déterminée par la suprématie de la nature féminine, duelle et passive, sur le principe viril, unitaire et actif. Le principe féminin s'empare de la spiritualité virile — ce qui revient à dire que l'esprit se féminise.

Nombre de mythes antiques évoquent cela : dans le Livre d'Enoch, on raconte que les Anges, pris de désir *pour les femmes*, s'unissent à elles, corrompant ainsi leur nature immortelle [1] ; dans le *Critias* [2], Platon affirme, à propos des divins « Atlantes », que « leur participation à la nature divine, du fait de leurs fréquentes et multiples unions avec les natures mortelles, commença à décliner et la nature humaine finit par prévaloir ».

De même, les Ases de la tradition nordique, porteurs du principe ouranico-solaire, doivent-ils combattre les *Elementarwesen*, natures élémentaires et telluriques ; de même, encore, les

1. VI, 1-6, VII, 1.
2. *Critias*, 110 c ; 120 d-e ; 121 a-b.

dieux de l'Olympe sont-ils contraints de lutter contre les géants, fils de la Nuit, de la Terre et des Eaux, kratophanies explicitement féminines.

L'égyptienne Isis fait mordre Râ, le principe solaire, par un *serpent* venimeux, et s'attribue son « nom de puissance », assumant désormais le pouvoir qui y est lié.

L'Age d'Or est clos.

Le culte du Soleil en tant que hiérophanie du principe de l'Etre, immuable et incréé, cède la place aux religions de la Lune et de la Terre ; désormais soumis à la loi de la naissance et de la mort, le Soleil, fils de la Lune et de la Nuit, quand il n'est pas tenu dans ses bras par la Déesse Mère, est relégué au rôle de psychopompe et, d'une façon générale, rattaché au monde des ténèbres : « Le mythe d'Hélios révèle et les valences chtoniques et les valences infernales » [3], et dans la religion méditerranéenne, tellurico-féminine par excellence, ses attributs et ses qualificatifs sont mis en relation avec des fonctions végétales et inférieures *(Paiàn, Chthônios, Ploutòn)*. Eliade confirme que le Soleil, dans le monde chtonico-magico-sexuel des religions méditerranéennes, est taurin et l'époux de la Grande Mère.

Comme tel, il est père ou progéniteur des magiciennes nocturnes, expertes en philtres à base de végétaux : c'est le cas de Circé ou de Médée, auxquelles il fait don d'un char *que tirent des serpents*.

Hiérophanie céleste par excellence, le Soleil devient ainsi la source d'obscures énergies, au point que « l'entrée de l'Hadès s'appelait la 'porte du soleil' (...). La polarité lumière-obscurité, solaire-chtonique a donc pu être saisie comme les deux phases alternantes d'une seule et même réalité » [4].

Inversement, les divinités telluriques deviennent célestes : la Mère Noire devient Vierge Lunaire, la tellurique Isis devient une divinité céleste, « celle qui donne au ciel sa lumière ». Cette nouvelle situation est illustrée en Egypte par l'étreinte inversée de Nout et de Geb : la déesse représente la voûte du ciel sous

3. M. Eliade, *op. cit.*, p. 129.
4. *Ibid.*, p. 130.

laquelle est étendu le dieu, la Terre. Autrement dit, tout en demeurant la déesse tellurique, elle engendre elle-même le ciel.

La source originelle de toute vie est maintenant la mère génératrice ; le principe viril se réduit au rôle de pur instrument phallique, personnifié par le Taureau amant de la génisse lunaire (en effet, la génisse est une des correspondances analogiques de la Lune) [5]. Le culte est désormais rendu au principe féminin de la génération physique et, sur l'immutabilité du principe incréé, prévaut le cycle matériel des générations et des incarnations. Les Pommes édéniques de l'Arbre de Vie passent aux Hespérides, dont la demeure confine à la Nuit. C'est l'Age des Grandes Mères, des déesses chtoniennes, des abandons extatiques opposés à la transcendance désormais oubliée. C'est l'Age d'Argent.

« Les Dieux olympiens créèrent une seconde génération, très inférieure à la précédente, celle de l'Argent. Elle ne ressemblait plus, ni par son corps, ni par son âme, à celle de l'Or. Pendant cent ans, le fils restait aux soins de la mère, jouant comme un enfant à la maison. Une fois adultes, une fois atteinte la fleur de la jeunesse, ces hommes ne vivaient que très peu de temps, en proie, dans leur folie, à toutes sortes de souffrances (...) » [6].

Le principe féminin se sublime en une forme de calme spiritualité. A cet égard, J. Evola indique très justement : « En face d'une virilité conçue d'une façon matérialiste, c'est-à-dire comme force physique, dureté, affirmation violente — la femme, par ses facultés de sensibilité, de sacrifice et d'amour, ainsi que par le mystère de la génération, put apparaître comme l'incarnation d'un principe plus élevé. Là où l'on ne reconnaissait pas seulement la force matérielle, elle put donc acquérir de l'autorité, apparaître, en quelque sorte, comme une image de la Mère universelle » [7].

---

5. Pour toutes ces questions, cf. C. Kerényi, *Gli Dèi et gli Eroi, cit.*, I, 98 sq. et *passim*.
6. Hésiode, *Les travaux et les jours*, 109.
7. J. Evola, *Révolte contre le monde moderne, cit.*, p. 299.

Autour de la polarité archétypale Homme-Femme vont se cristalliser deux types de civilisation, de culte, de *Weltanschauung*. D'un côté, on trouve les sociétés ouranico-solaires, viriles et hiérarchiques ; de l'autre, celles tellurico-lunaires, féminines et égalitaires. Nous l'avons dit, le principe viril est différencié et reproduit dans la société la hiérarchie qualitative des degrés de distance par rapport à l'être : c'est le Cosmos s'imposant au Chaos. Inversement, le principe féminin, tendant à l'indifférencié, à accorder une valeur en fonction de la quantité, correspond, sur le plan social, à l'égalitarisme et au collectivisme, et jouit du soutien de mythes messianiques et sotériologiques liés aux propriétés éternellement régénératrices de la Terre Mère. Si l'on transfère sur le plan humain l'événement de la « chute », celle-ci correspond au passage de la civilisation ouranico-solaire à celle tellurico-maternelle. Au droit divin, royal et aristocratique se substitue le droit naturel, lequel étend l'égalité non seulement à l'ensemble des êtres humains, mais à tous les êtres vivants — fils sans distinction de la Grande Mère, laquelle appartient à tous et à qui tous appartiennent. La déesse chtonienne abolit les castes comme les frontières. Dans le cadre purement religieux, ce changement de polarité correspond au passage de l'ascèse héroïque et initiatique au mysticisme en tant qu'effusion et anéantissement du moi dans le devenir. Ce n'est plus l'action (l'ascèse selon tous les degrés de l'être et la conquête du Moi transcendant), mais l'abandon religieux au sens extatique qui permet la fusion avec la Mère, en une léthargique identification avec l'écoulement de tous les états de l'existence.

Sur le plan rituel, à la magie active, technique nécessitante grâce à laquelle l'homme-dieu de l'Age d'Or commandait aux dieux, succèdent la prière, la dévotion, l'extase en tant que réception passive d'une possession panthéiste.

M. Eliade a fait observer que les rituels initiatiques et ésotériques, pour la plupart secrets, sont toujours associés au

culte ouranico-solaire [8] ; nous trouvons inversement chez Strabon [9] le témoignage selon lequel la *prière* fut transmise *à l'homme par la femme.* Ceci, en raison du fait que la religion ouranienne s'adressait à des forces nues et impersonnelles que seule une puissante volonté rituellement dirigée pouvait parvenir à plier — alors que la religion tellurique exigeait un processus d'assimilation au drame de la Terre en proie au cycle naissance-mort-résurrection : assimilation extatique qui n'est atteinte qu'à travers le *pathos* dévotionnel, entraînant l'anéantissement de l'un dans le tout [10]. Les orgies mystiques placées sous le signe de la Mère avaient également cette finalité : activer, grâce à une frénésie sexuelle et génésique collective, la présence du *sacrum* féminin (voir également plus loin, chap. V).

Le « droit naturel » vaut également pour l'au-delà : l'immortalité qui, selon la conception ouranienne, est la difficile conquête d'un très petit nombre — est garantie à tous dans les religions dévotionnelles. Mais il s'agit de deux conceptions eschatologiques très différentes : la haute ascèse (et rappelons qu'« ascèse », du grec *askèo,* signifie « exercice », « discipline ») virile et aristocratique mène à la *thèiosis,* « divinification », ou à la Haute Magie, à l'Adeptat Hermétique. Par contre, l'effusion mystique, féminine et pandémique qui peut certes se sublimer en sainteté peut aussi, toutefois, se cantonner dans la médiumnité, l'hallucination et la possession par les forces d'en bas [11]. Conformément aux caractéristiques des archétypes auxquels ils se réfèrent, l'un domine alors que l'autre est dominée.

Quiconque s'identifie au principe féminin se barre l'accès à l'immortalité de l'Etre et à la transcendance — mais il obtient en échange le droit à l'immortalité selon le devenir.

En fait, mourir pour renaître dans l'écoulement sans fin des

8. *Op. cit.,* p. 60-61.
9. VII, 3, 4, également *apud* J. Evola, *op. cit.,* p. 298.
10. Dans *Psyché,* E. Rohde affirme : « C'est précisément cette tendance à s'unir avec le dieu, à anéantir l'individu dans la divinité qui, fondamentalement, est le trait d'union entre toutes les religions mystiques des peuples de hautes culture et civilisation, et les cultes extatiques des peuples primitifs ».
11. Cf., également, le chap. V pour la bibliographie.

existences signifiait vivre un éternel retour : de même que l'épi de Déméter, dans les mystères d'Eleusis, représentait le passé (*i.e.* la plante qui l'avait produite) et le futur (la graine de nouvelles pousses), de même toute existence représentait-elle, dans les religions de la Mère, l'apocatastase de la vie ancestrale — mais privée, désormais, de toute transcendance. Ce principe s'affirme dans le dionysisme — création la plus cohérente de la religion tellurico-maternelle, dont Nietzsche, dans *Le crépuscule des idoles*, nous offre cette admirable définition : « Le *oui à la vie*, en sa problématique la plus obscure et la plus hostile, la volonté de vie qui, dans le fait d'immoler ses aspects les plus hauts, ressent la *joie de sa propre inépuisabilité* : voilà, ce que je qualifie de Dionysiaque, voilà ce que je conçois comme pont vers la psychologie du poète tragique. Non pas pour se libérer de la terreur et de la piété, non pas pour se purifier d'une passion dangereuse grâce à une violente décharge — et telle fut l'équivoque d'Aristote — *mais bien parce qu'au delà de la terreur et de la piété, nous sommes nous-mêmes la 'joie éternelle du devenir', joie qui inclut également la joie de s'anéantir* ».

Inceste divin

Lors de la dissolution du Chaos des origines, ce qui apparut fut Gaia, la noire Terre féconde qui, par *parthénogenèse*, produisit son *époux :* « Aux commencements, la Terre engendra un être égal à elle-même et capable de la couvrir toute entière : le Ciel étoilé » (Hésiode, *Théogonie*, 126 sq.). En affirmant la priorité du principe féminin, Hésiode souligne en même temps l'un des traits les plus caractéristiques de la civilisation tellurico-maternelle : à l'âge de la Mère, substrat unique de l'existence, l'inceste est la norme.

La première Femme produit d'elle-même son propre époux et consacre ainsi l'usage des accouplements consanguins.

Cette coutume est illustrée par le mythe : Zeus s'accouple à sa mère Rhéa sous la forme d'un serpent [12] et ensuite à sa propre

12. O. Kern, *Orphicorum fragmenta*, 58, 59 ; Ovide, *Métam.*, 6, 114 ; Athénagore, XX, 292.

fille Perséphone née de cet amour incestueux [13]. Hermès lui-même s'unit à sa mère, indifféremment appelée Aphrodite, Artémis, Perséphone, ou Brimo [14], et les six fils de Poséidon et d'Alia, en proie à la folie inspirée *par Aphrodite,* s'accouplent à leur propre mère [15].

Les rapports entre la Grande Mère et les Dactyles, les Curètes, les Cabires et les Corybantes, dont elle est mère, sont bien connus [16].

Le sens de la paternité s'évanouissant de pair avec celui de la virilité, la signification de la différenciation entre les races et les lignées disparaît elle aussi : tout retourne au substrat collectif indifférencié.

« De même que les feuilles ne naissent pas l'une de l'autre, mais du tronc, de même, si c'est l'homme qui suscite la vie, celle-ci est effectivement donnée par la mère : telle est ici la prémisse. Ce n'est pas le fils qui perpétue la race ; il a une existence purement individuelle limitée à la durée de sa vie terrestre. La continuité se trouve au contraire dans le principe féminin, maternel. D'où cette conséquence que la femme, en tant que mère, se trouve au centre et à la base du droit de la *gens* ou de la famille et que la transmission se fait par la ligne féminine. Et si de la famille on passe au groupe social, on en arrive aux structures de type collectiviste et communiste : lorsqu'on invoque l'unité d'origine et le principe maternel, dont tout le monde descend d'égale manière, l'*aequitas* devient *aequalitas,* des rapports de fraternité universelle et d'égalité s'établissent spontanément, on affirme une sympathie qui ne connaît pas de limites ni de différences, une tendance à mettre en commun tout ce qu'on possède, et qu'on a d'ailleurs reçu comme un cadeau de la Mère Terre » [17].

---

13. *Orphei Hymni,* 39, 7.
14. Cicéron, *De natura deorum,* 3, 56-60 ; Properce, 2. 2. 11.
15. C. Kerényi, *op. cit.,* I, p. 156.
16. *Ibid,* I, p. 177 et *passim.*
17. J. Evola, *Révolte, cit.,* p. 300-301.

D'où nous sommes amenés à conclure que notre époque est désormais définitivement orientée vers une civilisation gynécocratique dont les féministes ne sont pas les promotrices mais le simple produit.

Les Castrés de Cybèle

En s'anéantissant dans le féminin, le principe viril se ferme la voie de la transcendance : la « chute » est une castration spirituelle. La virilité, s'identifiant au principe féminin, en revêt les caractéristiques et se soumet à sa loi. C'est pourquoi Cybèle est représentée sur un carrosse que tirent des lions, le lion représentant ici le principe solaire enchaîné et domestiqué par la Mère.

Puisque le privilège de donner la vie n'est accordé qu'à la Mère, celle-ci peut se passer de l'époux : de même qu'Agdistis fait castrer son fils-amant Attis [18], de même la Terre des origines émascule-t-elle le Ciel, son époux, au moyen de la faux lunaire que manie son fils Chronos, « le Temps ». C'est de sa mutilation, *non de sa semence,* que naît Aphrodite surgissant *des Eaux.*

Le principe masculin est avili : en Lydie, Héraclès, habillé en femme, sert l'ex-esclave et prostituée Omphale [19], dont le nom (d'*omphalòs,* « nombril ») doit être rapproché de l'*ombilic de la Terre* (il existait effectivement à Delphes un objet cultuel en pierre qualifié d'ombilic de Gé, la Terre — alors qu'à Paphos, le même objet cultuel était attribué à Aphrodite).

Les prêtres d'Artémis à Ephèse, tout comme ceux d'Astarté à Hiéropolis ou d'Hécate à Laguira, revêtaient des habits féminins, symbole de leur renoncement à la virilité.

Et ce renoncement devenait réalité lors des mystères de Rhéa Cybèle quand, dans l'ivresse de l'orgie collective, les prêtres en venaient à la castration physique.

---

18. Arnobius, *Adversus Nationes*, 5. 5, Periegeta Pausania, 7. 17. 10, *apud.* C. Kerényi, *op. cit.*

19. C. Kerényi, *op. cit.*, p. 187 *sq.* vol. II.

Le principe féminin absorbe le principe du mâle : c'est ce que Gustav Meyrink a défini comme « la mort suçante qui vient de la femme » [20]. Souvent, cette mort n'était pas simplement symbolique : chez les Saces, les fêtes en l'honneur de la déesse s'achevaient par un sacrifice humain. Un prisonnier, symbole de la royauté virile désormais déchue, était immolé sur l'autel de la puissance féminine. Et Clemen [21] souligne le fait qu'il s'agissait d'un *prisonnier* — car prisonnier de la contingence, du devenir et, par conséquent, de la mort est quiconque accepte le conditionnement propre à la religion de la Mère.

Sexe et magie sous la Lune Noire

Magie noire et Titans

A l'Age d'Argent, la spiritualité passe au pôle féminin et, par suite, la virilité se matérialise. Le mythe des Titans symbolise la révolte du mâle, désormais déchu de sa royauté transcendante, en une tentative d'usurpation violente et aveugle, opposée au principe féminin. Le livre d'Enoch fait des Titans les fils des Anges déchus — ces Anges qui perdirent leur divinité en s'unissant aux « femmes terrestres » (*i.e.* en se soumettant au principe féminin) auxquelles ils communiquèrent la science secrète du cosmos. La Tradition classique nous en a transmis le souvenir en la personne de Prométhée qui révéla aux hommes le secret du feu céleste, et Platon décrit les « derniers Atlantes » sous des traits titaniques. Ceux-ci ne voulaient pas rétablir la suprématie de la spiritualité virile ni emprunter la voie de la palingénésie. Conformément à leur brutale matérialité, ils visaient tout simplement à se rendre maîtres des connaissances qui leur permettraient de dominer la matière, afin de satisfaire leur soif de pouvoir aveugle et profane.

---

20. G. Meyrink, *L'ange à la fenêtre d'Occident*, La Colombe, Paris, 1962 ; IIe éd., Retz, Paris, 1975.
21. C. Clemen, *Religionsgeschichte Europas*, Heidelberg, 1926, I, 189-190.

Pour un regard vraiment traditionnel, la science moderne est « titanique », tout comme l'est aussi la magie noire : l'une et l'autre expriment le désir de s'approprier la connaissance de la nature dans un but bassement matériel selon un processus de désacralisation. La « science sans conscience » est la matrice dont sont issus le maléfice magique et la radioactivité — produits, l'un et l'autre, de la révolte impuissante de celui qui se sent exclu de la possibilité d'acquérir une connaissance transcendante.

Parallèlement à la dégénérescence progressive de la virilité, le principe féminin lui aussi dévie de la sacralité et de la spiritualité démétriennes. La Femme ne parvient pas à vaincre les Titans (conservons la métaphore) sinon en s'abaissant à leur propre matérialisme et en assumant le mode d'être du mâle déchu. La spiritualité féminine s'occulte à son tour : c'est l'Age de Bronze. « Ce fut une génération terrifiante et puissante à laquelle ne plaisaient que les désastreux travaux d'Arès et ses violences. Ces hommes ne se nourrissaient pas d'aliments à base de farine, l'âme de ces êtres inabordables était d'acier (...). De bronze étaient leurs armes, de bronze leurs maisons et c'est également le bronze qu'ils travaillaient : le noir fer n'existait pas encore. Vaincus de leurs propres mains, ils descendaient au sombre palais du terrible Hadès, anonymes : aussi terribles qu'ils fussent, la mort noire les prenait elle aussi (...) » [1]. Il n'est pas très difficile de relever chez ces figures du « temps mythique » certains traits saillants de notre propre civilisation.

L'Amazone et l'Enchanteresse

Incapable désormais de s'imposer sacralement comme telle, la féminité accepte de se dénaturer afin de maintenir son pouvoir : contre les Titans se dressent les Amazones, expression d'une gynécocratie qui, renonçant aux prérogatives de la

---

1. Hésiode, *Les travaux et les jours*, cf. également C. Kerényi, *Gli Dèi et gli Eroi...*, *cit.*, I, p. 189.

spiritualité féminine, revêt des traits masculins : ceux de la femme de l'an deux mille... [2].

Il existe, dans la Tradition Hébraïque, une antique légende : on y parle de Lilith, première épouse d'Adam, laquelle refusait de se soumettre à lui parce qu'elle ne se reconnaissait pas de maître. Amazonienne de caractère, Lilith représente également l'attraction érotique, la passion, le sexe. L'Astrologie, résidu aujourd'hui désacralisé de l'antique savoir cosmologique traditionnel, identifiait Lilith à la Lune Noire. « Lune » parce que femme — mais dépourvue de la sacralité « argentée », et donc « Noire », mère de fils morts, prisonnière de la matérialité en tant que symbole de la sexualité vicieuse et perverse.

La figure de Lilith sert de *trait d'union* * entre l'Amazone et la Femme-sexe ; déchue du plan démétrico-maternel, la féminité peut s'incarner soit dans l'amazone asexuée, soit dans l'hétaïre qui se sert du sexe pour asservir le mâle. Dans les deux cas, le mâle est cantonné au plan purement phallique, instrument aveugle de procréation ou de plaisir : c'est le faux bourdon oisif que les abeilles tuent après la fécondation de la Reine. On peut d'ores et déjà relever que les aspects les plus patents du féminisme contemporain sont soit amazoniens, soit aphrodisiens : en substance, ils offrent les traits de Lilith, face noire de la Lune.

Mais la tension vers le paradis perdu ne fléchit pas pour autant. L'humanité cherche encore à se transcender — et elle le fait, mais vers le bas, s'enfonçant toujours davantage dans la matérialité chtonienne. A l'orgie mystique de la Grande Mère succède l'orgie sensuelle dionysiaque : il ne s'agit plus d'une fusion avec le pur principe spirituel féminin, mais d'un abandon désordonné à son aspect inférieur et chaotique : c'est la masse désorientée en quête d'un principe qui justifie sa propre existence. Ce n'est plus d'un retour conscient et sacral à la Mère qu'il s'agit, mais de la libération « ménadique » (et

---

2. La question a été traitée plus complètement par J. Evola, *Révolte..., cit.*, p. 309 *sq.* et *passim*.

* En français dans le texte (N.D.T.).

ménade se rattache à *maínomai,* « rendre fou ») de forces élémentaires et qui finit par se dissoudre dans le culte de Pan (littéralement, « tout »), lequel voit dans le Tout non plus l'Un mais le Chaos. De l'Un universel, l'Androgyne divin, on tombe dans l'indifférenciation matérielle que le Tarot représente, toujours sous la forme de l'androgyne, sous les espèces du Diable, puissance naturelle irrédimée. Mais il s'agit déjà là de l'histoire du dernier âge : le nôtre.

La Femme des Héros

Les gardiennes des pommes d'or

Mais l'humanité ne se résigne pas : elle crée un nouveau mythe. Et il ne s'agit certes pas uniquement de répondre à une exigence de *happy end* *, mais de la révélation d'une voie qui demeure encore libre pour qui veut et peut se transcender. C'est la voie indiquée par le « cycle héroïque » de la mythologie grecque, des sagas nordiques et des thèmes qui s'y rattachent dans les traditions ésotériques.

Hésiode raconte qu'après l'Age de Bronze, mais avant l'Age de Fer (et souvenons-nous que l'on fait sans ambiguité référence ici à un « temps mythique », impossible à identifier avec les « Eres » géologiques : c'est l'époque où l'humanité est sur le point de sombrer en plein Chaos), Zeus, voyant que le destin de la race des hommes consistait irrémédiablement, désormais, à s'anéantir sans gloire dans l'Hadès, créa alors la race des Héros — ultime possibilité concédée aux hommes de retourner à l'état des origines. Les Héros mettent en déroute les Titans et, plus particulièrement, *triomphent de la féminité* sous ses aspects *amazoniens, aphrodisiens et démétriens.* Leur entreprise est une restauration : Héraclès reconquiert les Pommes d'Or des Hespérides et les restitue à la divinité olympienne.

La signification d'une telle victoire saute aux yeux. L'arché-

---

* En anglais dans le texte (N.D.T.).

type féminin est la Vie, laquelle peut se manifester de deux façons : Force-Vie qui, en son aveugle matérialité, tend à s'incarner, d'une part ; et Vie comme Loi de Vie, c'est-à-dire Sapience, d'autre part. Changement et Loi immuable du changement, devenir et sa propre Loi, matérialité et transcendance. C'est chez la Femme que se trouvent les clés de la nature. Aussi le Héros « qui conquiert la Femme » est-il celui qui, dépassant les aspects amazoniens, aphrodisiens et démétriens, atteint la matrice profonde et transcendante (Vie-Sapience) du féminin.

La lutte mythique des Héros contre les présences matérielles du monde phénoménal (que ce soit l'Hydre de Lerne, le Lion de Némée ou les trois bêtes fauves que rencontre Dante), cette lutte est la transfiguration d'un cheminement initiatique : celui de l'homme qui, en se transcendant [1], vainc la Mort. Qu'il s'agisse d'Eve-Hawa, « la Vivante », ou bien des Hespérides filles de la Mort [2], c'est toujours à la Femme qu'est conférée la garde des Pommes de Vie. Quelles que soient ses diverses versions légendaires, l'objectif est toujours le même : vaincre cette Femme et posséder la Sapience abyssale de l'immortalité dont elle est dépositaire et à laquelle elle s'identifie.

Les exemples sont innombrables : Athéna, principe sapientiel (comme on sait, elle naquit de Zeus après que celui-ci ait englouti Métis, la Sagesse), protège Héraclès dès qu'il s'est montré capable d'étouffer, encore nouveau-né, les deux *serpents* mortels d'Héra, principe féminin opposé à Zeus, et après qu'il ait réussi à vaincre les *Amazones* ; du reste, tous les travaux d'Hercule consistent à lutter contre la Mort, comme l'observe très justement Kerényi [3]. Et en récompense de sa victoire (sa « belle victoire », par antonomase, puisque, après cela, Héraclès porta désormais le surnom de *Callinique*, « à la belle victoire ») [4],

---

1. Concernant l'identité Femme-Mort, cf., plus haut, « Hiérophanies du féminin ».
2. Cf. C. Kerényi, *Gli Dèi e gli Eroi..., cit.*, II, p. 173.
3. *Ibid.*, p. 146-180 et *passim*.
4. Comme l'observe Kerényi (*ibid.*, p. 180), « la victoire 'belle d'entre les belles' était naturellement celle remportée sur la Mort ».

il reçut Hébé, déesse de l'éternelle jeunesse — incarnation explicite du principe de Vie immortelle.

Hébé et Athéna sont donc les deux aspects du mythique arbre édénique : la Vie et la Sagesse. L'entreprise d'Hercule est la restauration de la virilité transcendante, de l'immortalité, de l'« Age d'Or ».

Matricide rituel

Mais, pour se transcender, il faut tuer la Mère, c'est-à-dire le principe démétrien qui veut s'attacher la virilité transcendante en l'enchaînant dans le cycle des procréations matérielles. Voilà pourquoi Parsifal, partant à la conquête du Graal, « fait mourir sa mère », laquelle se mettait en travers de sa route vers l'initiation. Sous certains aspects, on peut attribuer la même signification à la figure d'Oedipe, dont Freud et ses continuateurs n'ont retenu que l'aspect phallique. Or, la lecture complète du mythe nous révèle bien davantage : Oedipe tue son père et fait ensuite mourir sa mère qui ne supporte pas la honte de l'inceste ; c'est alors qu'il se crève les yeux. Or, la cécité, prérogative mythologique de celui qui a « vu ce qu'il ne devait pas voir », est également, pour la même raison, le signe distinctif des devins (Tirésias) et des poètes (Homère). Dans le mythe, la cécité est souvent l'équivalent d'une vision tournée vers l'intérieur, vers les vérités profondes qui sont au-delà des apparences sensibles : c'est la vision de l'Esprit. Les Dieux, en fait, loin de punir Oedipe pour son inceste et le sang versé, font de lui l'arbitre du destin de Thèbes et, après de longues pérégrinations (celles, sans doute, qu'évoquent les textes hermétiques sous le nom de « pélerinage à Saint-Jacques-de-Compostelle », transposition du chemin initiatique [5]), le font monter « au ciel ». Dans le bois sacré de Colone, Oedipe

5. Cf. Fulcanelli, *Le Mystère des Cathédrales*, Jean-Jacques Pauvert, Paris, 1964 ; E. Minguzzi, *Alchimia*, *cit.*, p. 108-110.

disparaît — comme le héros Romulus enlevé dans les cieux au Quirinal, ou comme Dante guidé par Béatrice-Sapience.

Le mythe d'Oreste est encore plus explicite. Pour faire justice au principe paternel-viril, assassiné par la Femme-Mère-Sexe (et la figure du « Roi mort », symbole de l'occultation du principe solaire-viril à l'issue de l'Age d'Or, se retrouve dans de très nombreuses légendes [6]), Oreste tue sa mère Clytemnestre et il est poursuivi par les Erinnyes, expression féminine-nocturne des forces chtoniennes et, tout particulièrement, du sang maternel [7]. Mais, parvenu à Delphes, il est défendu par Apollon, la virilité olympienne, lequel lui avait ordonné de perpétrer le matricide. Guidé par Apollon, Oreste, comme on le sait, se réfugie à Athènes au temple de Pallas. Les Erinnyes infernales le rejoignent et, dansant en rond, enferment leur victime dans un *cercle magique* : le cercle éternel du devenir en lequel les forces chtoniennes veulent l'enfermer, cercle constitué par le *lien du sang* — symbole de la continuité de la vie au long de la roue des existences, par opposition à l'éternité spirituelle de la transcendance. L'intervention d'Apollon ne suffit pas à le sauver : c'est Athéna, la *Sagesse Olympienne*, qui dissipe par sa lumière le sinistre dionysisme nocturne des Erinnyes assoiffées de sang.

Les Eaux de la mort

Les entreprises du cycle héroïque brièvement évoquées jusqu'ici sont des transpositions mythologiques de l'une ou de l'autre étape du cheminement vers la transcendance. Il s'agit d'antiques traces, souvent presque invisibles sous les superpositions poétiques ou littéraires. Mais il en existe un épisode, que

---

6. Cf. J. Evola, *Le mystère du Graal,* Editions traditionnelles, Paris, 1967 ; *Révolte contre le monde moderne, cit.* ; R. Guénon, *Autorité spirituelle et pouvoir temporel,* Ire éd., Paris, Véga, 1929 ; *Le Roi du monde,* Ire éd., Paris, Charles Bosse, 1927.

7. Les *Nornes* de la Tradition germanique ont la même fonction : « *Boelvat er Okkr Brôdhir ; bani em ek thinn Ordhin. That mun ae uppi illr er dôrm Norna* » : « Nous sommes maudits, mon frère : j'ai versé ton sang. Personne n'effacera jamais ma faute, tel est le destin que nous a fixé la Norne ».

tout le monde connaît, et qui, conservant intacte la vitalité du symbolisme, décrit avec précision toutes les étapes de l'itinéraire spirituel du Héros : un itinéraire qu'il n'est pas donné à tous de parcourir. C'est le voyage glorieux et tragique de l'Ulysse de Dante [8].

Dans *La Divine Comédie,* Ulysse apparaît sous les espèces d'une flamme. C'est le seul qui, en Enfer, ne soit pas flagellé par le feu ; étant lui-même esprit igné, il n'éprouve aucune douleur. Ce n'est pas tout : il est une *langue* de feu — comme l'Esprit-Saint. C'est le *Verbum,* le *Logos* de feu qui se manifeste et qui déclare que, pour acquérir la connaissance de l'homme et du monde (c'est-à-dire pour parvenir à la Sapience la plus haute), il a abandonné à la fois Circé, son fils, son père et son épouse ; quiconque veut connaître la Sapience, la loi du microcosme et du macrocosme, doit trancher tout lien avec l'individualité enfermée dans le temps et dans l'espace. Et Ulysse renonce à la Femme-Sexe, à la Femme-Mère, aux liens du sang, pour cingler vers la « haute et libre mer », *samsâra* et éternel domaine abyssal des Eaux — ces Eaux que Moïse franchit tandis qu'Ulysse n'y parvient pas. Il part « seul sur un navire » : c'est une image du bois symbolique de la Tradition Hermétique (l'Arbre Edénique, le Chêne de Dodone, la Plante de la Toison d'Or, l'Arbre d'Odin, qui tous sont des transfigurations de l'Arbre unique — l'Arbre de la Science du Bien et du Mal). Ulysse ne possède qu'un seul « navire », c'est-à-dire qu'une étincelle de cette science : mais cela suffit pour désirer en devenir totalement maître.

Et il parvient à la « porte étroite », au tabou. Est-ce le giron maternel, racine de l'existence temporelle, ou le serpent Delphyné, utérus du monde ? Qu'importe, c'est la « porte étroite » qui mène aux Enfers, au giron abyssal de la Grande Mère chtonienne, obscure origine de la vie et de la mort. C'est la

---

8. L'aspect ésotérique de l'œuvre de Dante a déjà été mis en évidence ; cf., notamment : R. Guénon, *L'Esotérisme de Dante,* I[re] éd., Paris, Charles Bosse, 1925 ; A. Ricolfi, *Studi sui Fedeli d'Amore,* Milan, 1933 ; T. Burckhardt, *Scienza moderna e saggezza tradizionale, cit.* ; J. Evola, *Le mystère du Graal, cit.*

même « porte étroite » qu'affronte Héraclès pour atteindre le Lion de Némée et l'Hydre de Lerne, dans un pays d'où il n'est pas accordé à l'homme de revenir. Ulysse l'avait franchie une fois déjà lorsque, dans la nuit pleine d'embûches, il était tombé à terre *du ventre du cheval*[9]. Mais à ce moment-là, il était sous la protection de Pallas Athéna, la Sapience olympienne. Alors que maintenant s'étend le royaume de Poséidon, l'« époux de la Terre Mère »[10] : le règne des Eaux et du féminin. Et lui, Ulysse, il est Odysseus — c'est-à-dire *Odyssómenos*, « le Haï ».

Mais, en dépit des Dieux, il veut aller de l'avant ; et il s'adresse alors à lui-même ce « petit discours » que ceux-ci n'écoutent pas. Il a maintenant laissé derrière lui de nombreux périls et le voici arrivé à destination. Là se trouve le Graal, la Toison d'Or, l'*Ultima Thule*, les Pommes des Hespérides. Ses sens, désormais, peuvent encore « veiller » quelque peu : mais c'est précisément ce peu « qui lui reste » qu'Ulysse ne veut pas frustrer de l'expérience suprême : celle de « l'autre face du Soleil », du « monde sans hommes » — car quiconque y parvient n'est plus « homme ». Là se trouvent les flammes du Phénix, symbole de la palingénésie, et, invisibles, les Immortels, Seigneurs de l'Arbre. Là se trouve la lumière de la *Hokhmàh*, Sapience et Vie. Louable aigreur des commentateurs, lorsqu'ils croient bon de spécifier que l'Amérique ne fut découverte que plus tard et qu'en conséquence, Dante ignorait que des « hommes » y habitaient !

Parvenir au-delà est un impératif incontournable, une nécessité atavique, une exigence capitale. « Considérez votre semence », dit Ulysse. Quelle semence ? Celle d'Adam, laquelle ne s'est pas résignée à son échec devant l'Arbre du Paradis terrestre, parce qu'aucun échec ne pourra jamais avoir raison de l'invincible attirance vers la transcendance. Pic de la Mirandole eut l'audace de sanctionner cette vérité, lorsqu'il fait

9. Le cheval est lié à Poséidon et aux Enfers ; cf. A. Seppilli, *Poesia e magia*, Einaudi, Turin, 1971.

10. Nous nous référons ici au sens étymologique, de Posei-das, selon l'interprétation de P. Kretschmer. Voir également A. Seppilli, *op. cit.*, p. 409.

dire au Créateur lui-même (et il paya ceci de sa vie) : « Je ne t'ai fait ni céleste ni terrestre, Adam, car je t'ai modelé quasiment comme le libre et souverain artisan de toi-même (...) Tu pourras te régénérer, selon ta libre volonté, en les choses supérieures, qui sont divines » [11].

Ulysse appartient à ceux qui veulent se régénérer selon la transcendance. « Vous n'avez pas été faits pour vivre comme des brutes, mais pour cultiver la vertu et la connaissance ». Qui donc vit « comme des brutes » ? A l'évidence, ceux qui ont sombré aveuglément dans le cycle naturel et qui n'affrontent pas la « porte étroite ». Par contre, l'Homme-Héros cultive la *virtus*, laquelle n'est pas la « vertu » mais l'essence du *vir*, la virilité transcendante. Et sa *connaissance*, en face des colonnes d'Hercule, l'autel interdit de Dieu, ne peut pas s'interpréter autrement que comme la Sapience de la loi universelle : l'Arbre éternel. Et les rames deviennent des ailes, en un voyage qui apparaît comme un « vol fou » vers la victoire ou l'autodestruction. Pour Ulysse, il n'y aura que la seconde possibilité, mais il lui est cependant donné de voir « l'autre pôle ». Nord, Sud, Est, Ouest ? Non, mais l'autre pôle de l'âme, celui de l'Etre. Au-delà, on aperçoit « notre (pôle) si bas » qu'il ne dépasse pas « du sol marin ». Ulysse a vu les étoiles, toutes les étoiles, et de cette lointaine distance, depuis le « monde sans hommes », la dimension de l'Etre, il voit le pôle du devenir. Et il est désormais trop bas pour lui qui a contemplé les étoiles : c'est la *terre* submergée par les *Eaux*, à l'image d'un récif qui émerge sans forme de la grande mer des existences. Mais Ulysse vit désormais dans la quintessence : « cinq fois rallumé et tellement éteint »... Dans le langage des chiffres, le cinq c'est la mort et la vie : c'est la Vie qui naît de la Mort, comme le Phénix [12]. Ulysse cherche l'aurore de la Résurrection après la cinquième Lune — mais ce qu'il trouve, c'est la « montagne brune ».

---

11. *Oratio de hominis dignitate*.

12. La même valeur symbolique du chiffre 5 revient inconsciemment chez F. Garcia Lorca ; cf. le *Lamento pour la mort de Don Ignacio Sánchez Mejias*, lorsque, à cinq heures du soir, « sur les marches sortit Ignacio — avec toute sa mort sur les épaules. Il cherchait l'aube, mais d'aube il n'y avait pas ».

Il est face à face avec le triangle éternel, hiéroglyphe de la création, et tout autour de lui est le Chaos des Eaux, Force abyssale et primordiale, mouvement éternel de la vie. Ce maëlstrom désordonné finit par avoir raison de lui : « De la nouvelle terre un tourbillon naît — qui frappe du navire le premier chant ». Ulysse cherchait à s'emparer du secret des Eaux, et il est emporté par elles. La mer de l'indifférencié sait anéantir — comme le « néant éternel » sur lequel Leopardi fit naufrage.

Héraclès triomphe et Ulysse succombe. Ce qui est gloire pour l'un est damnation pour l'autre. Tous deux s'approchèrent du « *sacrum* » ; désigné par les dieux, Héraclès y parvient rituellement et devient lui-même un dieu, alors qu'Ulysse le « Haï », petit-fils d'Autolycos, maître des voleurs et fils naturel de Sisyphe [13], l'astucieux gredin mal vu des dieux [14], y trouve sa fin : le « *sacrum* » s'avère « *nefas* » pour les profanes [15].

Toute entreprise similaire a la valeur d'un acte de restauration suprême si elle est conforme à un ordre supérieur — et de sacrilège infâme si elle obéit à une instance uniquement humaine.

L'entreprise d'Ulysse s'inscrit ainsi dans le cadre de la tentative d'usurpation perpétrée jadis par Adam, par les Titans et par Prométhée — antiques symboles d'une velléité toujours renaissante, la même qui s'incarne aujourd'hui dans la science moderne ; c'est la matière qui prétend faire de l'esprit son vassal, la machine sans vie qui ambitionne de profaner les racines mêmes de la vie, « jusqu'à tant que la mer se soit au-dessus de nous refermée ».

---

13. Sophocle, *Ajax*, 189 ; *Philoctète*, 417 ; Euripide, *Le Cyclope*, 104.
14. Se reporter à C. Kerényi, *Gli Dei et gli Eroi...*, *cit.*, II, 82.
15. Cf. M. Eliade, *op. cit.*, p. 26 *sq.* à propos de l'ambivalence du « sacré ».

CHAPITRE IV

L'HISTOIRE AU FEMININ

Réalité comme symbole et symbole comme réalité

Depuis la définition de l'histoire énoncée par Thucydide jusqu'à nos jours, il n'est pas d'époque qui n'ait suivi son exemple, accumulant ainsi les définitions et multipliant les « perspectives », les « paramètres », les « optiques » selon lesquels il conviendrait d'appréhender le phénomène historique. Quoi qu'il en soit, l'attention est toujours fixée sur la « réalité historique », et non pas sur son caractère de « phénomène » (de *fainòmenon*, « ce qui *apparaît*, ce qui *se manifeste* »). Alors que c'est au contraire sur ce dernier que se penche la pensée traditionnelle, laquelle considère l'histoire comme la manifestation (extérieure), actualisée sur le plan humain, d'une réalité transcendante. Même si les faits s'insèrent dans la trame des rapports visibles selon une apparente relation de cause à effet, ils sont en fait les symptômes d'états ontologiques profonds et impénétrables : ils sont la transposition phénoménale d'une réalité métaphysique.

La phrase de Goethe, « Tout ce qui existe est une similitude », peut aussi s'appliquer à l'histoire, si on la complète par l'intuition nietzchéenne [1], « Tout ce qui a été n'est qu'un

1. F. Nietzsche, *La naissance de la tragédie*, coll. « Idées », Gallimard, Paris, 1970.

symbole » — similitude et symbole tangibles, pris au piège du temps, d'une réalité supratemporelle. On peut toutefois se demander quelle différence existe, du point de vue traditionnel, entre le mythe et l'histoire. Aucune : « L'histoire est une *mitopoiesi* active »[2]. Plus encore, « Alors que du point de vue de la 'science', on accorde de la valeur au mythe pour ce qu'il peut offrir à l'histoire, selon notre point de vue, au contraire, il faut accorder de la valeur à l'histoire en fonction de son contenu mythique »[3]. L'histoire humaine est donc la représentation visible et sécularisée d'un événement achronique, d'un destin inscrit déjà dans la création : c'est la « chute » progressive de l'Esprit dans la matière — ou, pour conserver le langage des analogies symboliques, du viril au féminin.

Qu'il s'agisse des individus ou des collectivités, les générations humaines interprètent inconsciemment le drame éternel de la chute des Dieux de l'Age d'Or aux Mères de l'Age d'Argent, puis à la graduelle matérialisation au fil des « Ages » ultérieurs, caractérisés par la prééminence toujours plus définitive du « féminin » sous les aspects dont nous avons établi qu'ils lui appartenaient en propre.

La dialectique des deux pôles : ouranique-solaire-masculin et tellurique-lunaire-féminin, se retrouve dans les civilisations et dans leur histoire. A travers l'étude des religions, Eliade parvient aux mêmes conclusions et en arrive à affirmer : « (...) On n'est pas sans distinguer une certaine concordance entre la suprématie des hiérophanies solaires et les destinées 'historiques'. On dirait que le soleil prédomine là où, grâce aux rois, aux héros, aux empires, 'l'histoire se trouve en marche' »[4]. Inversement, on peut affirmer que les époques de décadence correspondent à des périodes de suprématie des « hiérophanies lunaires », c'est-à-dire du pôle féminin : ce que soutient, précisément, la pensée traditionnelle.

---

2. E. Bertram, *Nietzsche, Versuch einer Mythologie*, Berlin, 1922, p. 1.
3. J. Evola, *Révolte contre le monde moderne*, *cit.*, p. 16.
4. M. Eliade, *op. cit.*, p. 115.

Pour s'assurer que la formule traditionnelle est véritablement une clef qui permet d'interpréter à la fois le passé et le présent — et, notamment, les symptômes qui annoncent le futur —, une vérification s'avère toutefois nécessaire. En ce cas, nous devrions affirmer qu'au-delà et qu'au-dessus des interprétations particulières de l'histoire qui ont pu ici et là s'imposer (épique, pragmatique, idéaliste, matérialiste, économique, etc.), les faits, les pensées et les événements concernant les hommes ou le cosmos sont réellement des correspondances d'ordre phénoménal d'une situation suprahistorique. Et, en se référant plus particulièrement à la finalité poursuivie dans le présent ouvrage, nous pourrions en arriver à la conclusion que l'histoire de la civilisation contemporaine est celle de l'apparition, de l'affirmation et, enfin, de la prévalence définitive du « pôle féminin ». Dans une telle perspective, le mouvement de « libération de la femme », surgi en pleine phase finale de ce processus, se présentera alors à nous comme la correspondance matérielle et visible, manifestée sur le plan historique, d'un événement qui transcende l'histoire — événement qui, sous certains aspects, revêt les traits de l'Apocalypse.

Les civilisations de la Mère

Les Terres du Taureau et du Serpent

Le berceau de la religion de la Mère est la Méditerranée pré-indo-européenne où se manifestent toutes les expressions du féminin, qu'elles soient démétriennes, amazoniennes ou aphrodisiennes. Bachofen [1] relève que « la gynécocratie appartient à l'héritage de ces races que Strabon (VII 321, XII 572) nous présente comme des barbares, comme les premiers habitants préhelléniques de la Grèce et de l'Asie Mineure » ; et Freud, assignant à l'indifférencié pré-œdipien des traits féminins, l'assimile par analogie à la civilisation égéo-minoenne. Or,

1. J. J. Bachofen, *Das Mutterrecht*, Bâle, 1897, 43.

chacun sait que tout, dans la civilisation crétoise, parlait de la femme ; la présence du taureau (symbole, comme nous l'avons déjà relevé, d'une vitalité purement phallique), le naturalisme exubérant des fresques, les palais à labyrinthe — transcription architecturale du goût pour le sans forme — et, surtout, les prêtresses aux serpents ainsi que les figures féminines au sein nu, images de la fécondité. Leur explicite contrepartie est le féminin « Prince aux Lys », pour ne citer qu'un exemple.

L'histoire de l'Egypte nous montre le passage du culte solaire d'Osiris à celui, chtonien-lunaire, d'Isis, dans lequel le dieu coupé en morceaux par Seth, incarnation du principe chtonien, subit la mort (comme jadis Dionysos-Zagreus) et renaît grâce à la Déesse. Conséquence de cette nouvelle orientation religieuse, le pouvoir passe aux mains des prêtres dès la fin du XIII[e] siècle avant J.-C. et le Roi-Dieu (le Pharaon étant l'incarnation d'Horus) « meurt » : le principe royal cède sa puissance aux prêtres. Et l'on peut observer que c'est à cette époque qu'a commencé la décadence égyptienne. En Chaldée, au culte de la Déesse Mère hérité des Sumériens fait pendant une science astrologique fondée sur le mouvement de la Lune et caractérisée, pour cette raison, par un déterminisme très net. Sur le plan épique, Gilgamesh, qui s'oppose à la Déesse et cherche à conquérir l'Arbre de Vie, échoue dans son entreprise — il n'existe pas de « cycles héroïques » en Chaldée, où la puissance de la Mère est invincible. Successeurs des Chaldéens, les Assyriens présentent tous les traits des civilisations titaniques et gynécocratiques de type aphrodisien. A cette race appartient Nemrod, fondateur légendaire de Ninive et de l'empire assyrien, dont l'assimilation aux Nephelim n'est pas due au hasard — et c'est à cette civilisation qu'appartient « Sémiramis la luxurieuse, qui rendit licite le plaisir par ses lois » et qui, en fait, gouverna à la place de Ninos.

Nous nous limiterons ici à ce survol rapide et quasiment fortuit, car ces correspondances sont suffisamment évidentes pour qu'on ne s'y attarde pas davantage. De même, le caractère chtonien de la civilisation étrusque est tellement patent qu'elle

peut être définie comme proprement matriarcale. Ici, comme en Crète, au lieu de l'incinération, c'est l'inhumation qui était pratiquée — caractéristique des peuples de religion tellurico-féminine, comme nous l'avons déjà relevé — et les noms gravés sur les pierres tombales se contentaient de mentionner l'ascendance maternelle. Comme chacun sait, les deux époques de la peinture tombale étrusque représentaient le double visage d'une foi unique, celle de la Terre : sous l'aspect enjoué de Proserpine printanière, et sous celui du masque infernal d'Hécate. Au début, jusqu'au IVe siècle av. J.-C., prévaut la croyance en la continuation de la vie du défunt dans sa maison souterraine, *in gremio matris terrae*, qui inspire de joyeuses scènes polychromes et naturalistes à base de réjouissances, de banquets et de danses : le sens de la palingénésie au sein de la terre est encore vif. A partir du IVe siècle av. J.-C., le goût de la représentation des aspects infernaux et démoniaques, relevant toujours de la même religion tellurique, finit par prévaloir. C'est à ces traits que se réfère de façon explicite le mythe de Tagès, né de la *motte* sillonnée par la charrue pour révéler aux hommes la *hiéromancie*. La morphologie du mythe nous ramène immédiatement aux valeurs du pôle féminin : qu'il s'agisse de ses modalités (la sortie du giron de la Terre et, plus précisément, du *sillon labouré* [2]), ou de l'objet même de la révélation : la hiéromancie, science fataliste, liée à des pratiques magiques d'ordre inférieur — au point que les livres relatifs à cette discipline remplissaient de peur et d'horreur quiconque y avait accès [3].

La culture étrusque conserve les traces du passage de la spiritualité maternelle à la décadence gynécocratique sous ses formes inférieures magico-fatalistes. A l'arrivée des Romains, c'était un énorme organisme aux fondements déjà minés. Son cycle était désormais clos : Zeus n'accorda pas aux Tyrrhéniens une race de Héros restaurateurs.

---

2. Pour la correspondance Femme-Terre labourée, cf. M. Eliade, *op. cit.*, p. 223 *sq.*
3. Cicéron, *Divina*, III, 23 ; Ovide, *Métam.*, XV, 553.

Les cultures indo-européennes qui se superposèrent à celles crétoise et étrusque, cherchèrent à se soustraire à l'influence de ce substrat qui, à la fin, parvint à entamer la spiritualité des conquérants et réussit, sinon à déterminer, du moins à accélérer leur chute.

C'est ainsi que la Grèce connaîtra le *pathos* de Dionysos-Zagreus et la pandémie des orgies bacchiques ; la réincarnation des âmes soumises à la loi chtonienne du pythagorisme ; le mysticisme orphique ; le démétrisme d'Eleusis — en dépit de tous les efforts accomplis pour étouffer la réapparition du substrat féminin pélasgique.

La tragédie des *Bacchantes* d'Euripide est l'expression la plus évidente de la lutte menée par l'esprit olympien contre l'*àpeiron*, le Chaos de l'indifférencié et du féminin, ressuscité victorieusement sous les traits de Dionysos.

Nous examinerons rapidement le contenu de cette tragédie car il semble que seule une interprétation de type traditionnel puisse jeter quelque lumière sur cette œuvre qui, à l'étalon de la seule raison, se présente comme une énigme. La signification de cette pièce est, depuis plus d'un siècle, « l'un des problèmes les plus débattus de la littérature grecque », affirme Cantarella [4] ; au point qu'il semblerait « vain » de se demander « ce que le poète a bien voulu dire » — alors que cette question est au contraire essentielle. Inutile d'affirmer que... « c'est la poésie qui est la véritable réalité de ces Bacchantes », si l'on ne prend pas la peine d'expliquer ce que signifie cette poésie. Dionysos a tourné la tête de toutes les femmes de Thèbes et Penthée, le Roi, décide de s'opposer à la folie collective inspirée par le dieu, dans laquelle il voit l'irruption des plus bas instincts et le principe même de l'anarchie. Ne pouvant s'emparer de lui, il cherche à capturer les Bacchantes et c'est précisément Dionysos, gogue-

4. Cantarella, *Storia della Letteratura Greca*, p. 385, Ed. Nuova Accademia, Milan, 1962.

nard, qui lui propose de l'accompagner sur le Cithéron où se trouvent ses adeptes ; mais il lui prescrit de *s'habiller en femme*, sous prétexte qu'autrement il pourrait éveiller les soupçons des Ménades. Mais à peine Penthée a-t-il endossé des vêtements féminins qu'il devient la proie de la folie. Arrivés sur le Cithéron, Dionysos fait monter Penthée sur un pin et appelle les Bacchantes en les excitant contre lui. Celles-ci arrivent, entourent et font tomber l'arbre, guidées par Agavé elle-même, mère de Penthée, qui, en proie à la fureur bacchique, incite ses compagnes à déchirer le corps de son fils qu'elle ne reconnaît plus désormais, le prenant pour un lion. C'est Agavé qui lui tranche la tête pour la ficher sur le thyrse bacchique. Avec Penthée s'éteint la lignée des Cadméens, fondateurs de la race solaire de Thèbes, dont l'ancêtre Cadmos avait tué le *dragon*. Et la tragédie s'achève par la théophanie de Dionysos sous les espèces d'un dragon.

Ce que le poète a voulu raconter, c'est la tragédie de la chute de la civilisation ouranico-solaire au niveau d'une civilisation tellurico-féminine. Penthée *s'habille en femme*, comme les prêtres de Cybèle, et c'est *la Mère* qui le tue — la Grande Mère, qui voit en lui le *Lion*, symbole solaire ; et solaire était aussi la lignée de Penthée, laquelle avait réussi à vaincre le *dragon-serpent*, kratophanie du féminin. Rien d'étonnant non plus à ce que Dionysos triomphe précisément sous forme d'un dragon-serpent, assimilable sans ambiguité, maintenant, au pôle féminin.

L'ultime épisode de la longue lutte au cours de laquelle le culte ouranien avait tenté d'étouffer la résurgence de formes de culte appartenant au substrat pélasgique, est celui de Penthée. En témoignent les mythes de Thésée, d'Achille, d'Héraclès et de Bellérophon, vainqueurs des Amazones (dont on précisait qu'elles portaient un bouclier en forme de *demi-lune) ;* et, plus encore, la traduction, sous des formes répugnantes et tératologiques, des antiques symboles du féminin : les Danaïdes qui, pendant leur nuit de noces, avaient assassiné leurs époux (patente manifestation de leur refus de se soumettre au mâle,

ou de leur faculté d'anéantir sa virilité transcendante, cf. la IIe partie du présent ouvrage) et qui, selon le mythe grec, sont condamnées à remplir d'eau un tonneau sans fond (allusion explicite à l'inutilité de leurs organes reproducteurs) ; mais aussi la ravissante Méduse, qui avait voulu rivaliser en beauté avec Pallas Athéna et fut punie par la Déesse olympienne de la Sagesse qui transforma ses cheveux en *serpents* et rendit son regard pétrifiant ; et la relation avec la matérialisation et la « pétrification » des formes, inhérentes au pôle féminin, est patente. Horribles et portant des chevelures de serpents sont également les Erinnyes, les Moires, Némésis, probables équivalences antiques de Déméter ; et réduites à être des monstres de la Terre, telles Echidna, mi-femme mi-serpent : la Chimère, l'Hydre de Lerne, le Sphinx, Scylla. Mais en dépit de la répugnance des races helléniques, les cultes de type tellurico-féminin se répandent inexorablement.

Compte tenu de l'affluence d'éléments « méditerranéens », même la physionomie politique, à Athènes tout spécialement, subit une progressive transformation. La fondation mythique de la cité équivalait de façon patente à l'institution du concept olympiano-solaire. Lors de la compétition primordiale pour la possession de la cité, Poséidon, dieu des Eaux et des sombres profondeurs marines, est défait par Athéna, l'*« amétor »* (sans mère), jaillie tout armée de la tête de son père Zeus. Athéna est l'incarnation de l'idée olympienne, dont s'inspirent la civilisation athénienne des origines et le culte solaire de l'Apollon de Delphes : Athéna, aux yeux de chouette grand ouverts sur la nuit, est la Femme-Sagesse en tant que Lumière éternelle qu'invoquent les guerriers homériques : « Zeus père libère les fils des Achéens de ce brouillard et sois serein, accorde-nous de voir avec les yeux, et détruis-nous, cependant, mais dans la Lumière » [5]. Or, le monde homérique n'est déjà plus qu'un souvenir, au milieu du VIIIe siècle av. J.-C., lorsque Hésiode, dans sa *Théogonie*, décrit comme éléments primordiaux : le

5. Il. XVII 645-660.

Chaos, la Terre et Eros, hiérophanies du féminin, et dans son *Catalogue des Femmes*, procède à une généalogie *ex matre*, attestant ainsi la présence du droit matrilinéaire. Plus tard, un Anacréon stigmatisera en ces termes la position du mari à son époque : « Voici le lit nuptial, dans lequel il n'épousa pas, mais fut épousé », et Pindare considérera la condition humaine selon le *pathos* de son devenir : « Ephémères, que sommes-nous et que ne sommes-nous pas ? L'homme est le rêve d'une ombre » (*Pit.* VIII). L'âge lumineux appartient déjà au lointain passé. L'homme n'est plus un être mais une existence, tronçon d'une réalité en laquelle il ne peut plus se réintégrer. Il n'en faut pas beaucoup pour l'en convaincre : les Sophistes y parviendront aisément.

Le passage progressif à des formes plus démocratiques (le principe féminin étant égalitaire), s'accompagne d'une prééminence concrète de la femme, y compris dans la vie politique : le destin d'Athènes est décrété par Aspasie qui règne sur Périclès (lequel se laisse en outre « conditionner » par les grâces d'Elpinice, sœur de Cimon). Et Aristophane, un siècle plus tard, évoquant la guerre du Péloponnèse, écrit *Lysistrata* où, même si c'est sur le mode comique, il atteste l'importance accordée à la femme, notamment au sens aphrodisien, dans la société de son temps.

La guerre du Péloponnèse elle-même revêt une signification symbolique pour qui la considère du point de vue de la métaphysique de l'histoire. Sparte, ville dorienne, représente l'idéal viril et hiérarchique, inaccessible aux suggestions tellurico-maternelles du substrat pré-hellénique. Tout ce qui, aux yeux des historiens antitraditionnels, apparaît comme « intelligence obtuse », « immobilisme », « esprit arriéré », doit, en réalité, être ramené à la volonté tenace de ne pas déchoir de l'éthique virile, de l'immortalité et de la stabilité des valeurs traditionnelles. La définition de Bruce Marshall vaut pour Sparte : « Les soi-disant sociétés 'arriérées' sont celles qui ont eu le bon sens de s'arrêter une fois leur destination atteinte — tandis que les sociétés 'progressistes' sont celles qui, tellement

aveuglées par le désir de la dépasser, continuent à courir à l'infini » — et à laquelle fait écho l'anathème de Bernanos : *« Où fuyez-vous en avant, imbéciles ? »* *

Il parlait d'or, cet illustre voyageur qui, venu de Sparte à Athènes, déclara : « Je viens de la cité des hommes à celle des femmes ». Au reste, les Grecs avaient conscience que si jamais il y avait eu un peuple fidèle à l'esprit de l'antique tradition indo-européenne, les Spartiates étaient bien celui-là : «"**πάντες μὲν οἱ Ἕλληνες ἐπιστανται τἀγαθά, χρῶνται δὲ αὐτοῖς μόνον Λακεδαιμόνιοι**"» (« tous les Grecs savent ce qu'est le bien, mais seuls les Spartiates le mettent en pratique »).

C'est la raison pour laquelle Athènes, dès qu'elle céda à la suggestion démocratique, devint l'ennemie de Sparte. La lutte ne fut pas seulement celle de deux conceptions politiques différentes, qui pouvaient tout simplement coexister en s'ignorant, comme elles l'avaient toujours fait : aux Athéniens la mer, aux Spartiates la terre. Il ne s'agissait pas non plus d'une rivalité entre deux formes historiques, mais de l'insoluble opposition de deux pôles métahistoriques qui s'incarnaient en eux. Et si, apparemment, la guerre du Péloponnèse fut un massacre inutile parce que la mise matérielle en jeu ne méritait pas autant de sang versé, elle eut en réalité — du moins du côté spartiate — la signification d'une lutte du cycle héroïque contre la gynécocratie. Ce n'est qu'après que Sparte, elle aussi, se fut épuisée, que le syncrétisme désagrégateur de l'Hellénisme eut la voie libre en Grèce.

De la pureté linéaire de l'Art dorien, on passera à l'emphase fantasque de la colonne corinthienne. Contre l'Apollon de Delphes se dressera le *Kairòs*, le hasard aveugle et inconnaissable qui gouverne le devenir. Et Déméter Poliorcète réduira le Parthénon à un lupanar, en y faisant la noce avec ses hétaïres [6]. Athéna Olympienne, la Sagesse solaire, cède définitivement la place à Aphrodite Porné — et la Grèce s'apprête à devenir une obscure colonie du vaste Empire romain.

---

* En français dans le texte (N.D.T.).

6. Philippide, fr. 25.

La Vierge et la Louve

A Rome, le féminin eut le double visage des Etrusques (et, de façon générale, du substrat pré-indo-européen) et de la plèbe qui finira par avoir raison, au bout du compte, du principe viril et hiérarchique. La légende fait remonter cette opposition à une époque mythique et la représente sous les traits de deux Rois, frères mais ennemis. L'un, Amulius, avait destitué l'autre, Numitor, symbole de la sacralité royale, et avait contraint la fille de ce dernier, Rhéa Silvia, à se faire vestale. Mais un dieu, Mars vraisemblablement, féconde la jeune vierge qui met au monde les deux jumeaux fatals. Réapparaît ici le symbole de la déesse Vierge et Mère, avatar du culte féminin ; mais Rhéa paie cette maternité de sa mort et ceci ramène au matricide rituel, prémice de toute restauration. Elevés par la Louve, symbole hyperboréen, les deux jumeaux reposent à nouveau l'alternative : Romulus apparaît comme le continuateur de Numitor et des rois d'Albe (et *alba,* c'est-à-dire « la blanche », est toujours, dans la Tradition, le siège légendaire et primordial de la royauté [1]), lignée d'origine indubitablement *dorienne* [2], et s'y installe sur le Palatin, mont sur lequel *Héraclès* avait rencontré Evandre et sur lequel le même Evandre avait plus tard fondé un temple dédié à la Victoire (équivalent de la *Venus Victrix*). Tandis que Rémus, continuateur de la révolte d'Amulius, choisit l'Aventin, *le mont de la Déesse,* celui sur lequel plus tard Servius Tullius (le Roi plébéien, même de nom, né d'une esclave, conçu lors d'une fête

1. Cf. L'île Blanche, Avallon, etc. Autres références chez J. Evola, *Le mystère du Graal, cit., passim.* Voir également l'intéressante et probable hypothèse de R. del Ponte, « Dell' origine dei Liguri », essai d'enquête selon la démarche traditionnelle *in Arthos* n° 10, sept.-déc. 1975, p. 298 *sq.,* où l'origine d'Albe est liée à la racine ligure alb/alp, et désigne les capitales cynestésiques des populations ligures. A la même racine peuvent être ramenées *Albis* (l'Elbe), *Albion* et *Avallon, conformément à l'hypothèse selon laquelle les Ligures peuplaient l'Europe avant l'arrivée des Indo-Européens.*

2. Cf. V. Pisani, *Roma e Sparta,* dont le rapprochement est fondé sur des données linguistiques, et A. Piganiol, *Essai sur les origines de Rome,* Paris, 1917.

orgiaque de type dionysiaque, et par conséquent incarnation du principe féminin qui usurpe la royauté) fondera le temple de Diane-Lune, haut-lieu des sécessions de la plèbe et des fêtes serviles célébrées en l'honneur de Servius Tullius, siège des cultes féminins et notamment du culte priapique de Faunus.

Romulus trace sacralement les limites de la ville selon l'ancien rite des races ouraniennes, dessinant le signe qui, en tant que *mandala,* se retrouve dans l'antiquité indienne : la quadrature du cercle, signe d'ordre, de loi et de limite par opposition à l'*àpeiron.* Mais Rémus franchit le cercle de la justice et Romulus punit de mort son geste sacrilège [3]. Ici, le fratricide a une signification rituelle : Romulus restaure le principe royal et supprime symboliquement l'apparition du chaos.

Il est cependant contraint, par la suite, d'accepter un compromis : les *Sabines* entrent à Rome parce que *le peuple avait besoin de femmes et de mères.* Elles apportent avec elles la religion de la Déesse Fortuna, qui devient à Rome *Bona Dea,* divinité tellurique adorée au cours de rituels nocturnes et secrets dont les officiants étaient exclusivement des femmes. Un Sabin, Titus Tatius, devient le second de Romulus et avec lui s'infiltrent des cultes chtoniens, tandis que l'introduction de la triade Cérès-Liber-Libera [4] s'effectue par le biais des Livres Sibyllins (étrusques, mais originaires d'Asie Mineure), avec la diffusion de la hiéromancie, tant vilipendée par Cicéron.

Le patriciat romain acceptait la magie comme faculté de commander aux forces invisibles et de plier la volonté du *numen* en vertu d'un rituel bien précis [5] ; mais il voyait très justement dans la magie étrusque quelque chose de diamétralement opposé au tempérament magique positif. Les pratiques étrusques n'exaltaient pas la liberté de commander au *numen* mais,

---

3. C. G. Jung, C. Kerényi, *Introduction..., cit., passim.*

4. Cérès et Liber correspondent à Sémélè et Dionysos. Cf. également V. Pisani, *Ueber eine paelignische Inschrift* in *Saggi di linguistica storica,* p. 143.

5. « *La puissance attribuée au rite était immense ; durant la seconde guerre punique, le consul Fabius Maximus affirma en plein Sénat que Flaminius, le consul tué dans la terrible bataille du lac Trasimène, avait été battu non pas à cause d'erreurs tactiques, mais parce qu'il n'avait pas accompli le rite envers les dieux de façon correcte.* » Cf. Tite-Live (XVIII, 9).

bien au contraire, étant divinatoires et non pas « impératives », elles enfermaient l'homme dans un destin pré-ordonné, quand elles ne se transformaient pas en évocation des puissances inférieures, ou se cantonnaient à la prophétie. C'est en vain que Rome opposa le symbole hyperboréen de la hache et celui, solaire, de l'aigle, à l'apparition du *pathos* dévotionnel et mystique de la religiosité maternelle. Les Rois étrusques avaient amené avec eux la Femme, et l'expulsion de Rome du dernier Tarquin ne servit à rien : dépositaire de la religion féminine et tellurique, la plèbe acquiert un pouvoir toujours plus étendu.

On arrive ainsi aux guerres puniques, auxquelles doit être reconnue la même signification que celle de la guerre du Péloponnèse : ce n'est pas seulement la nécessité d'ouvrir une voie au commerce ni le désir d'hégémonie sur la Méditerranée qui rendirent si implacable la détermination d'en découdre. Le « *Carthago delenda est* » de Caton n'est pas le fruit de l'obstination maniaque d'un nationalisme étroit et fanatique, mais correspond à une espèce d'*amor fati.* Car le destin de Rome — depuis que le sang de Rémus, mis à mort rituellement, en avait consacré les frontières — consistait à détruire toute manifestation du principe féminin.

La destruction de Carthage revêt, du point de vue de la métaphysique de l'histoire, une signification symbolique.

Phénicienne, Carthage est la ville de la déesse Astarté et, surtout, de la légendaire Didon, incarnation de la femme aphrodisienne qui tente d'enchaîner le héros afin de l'empêcher de restaurer les valeurs olympiennes. Enée, avec l'aide d'Aphrodite Uranie et de Zeus l'Olympien lui-même, vainc l'Aphrodite chtonienne (Didon) et en provoque la mort, mais traîne derrière lui sa malédiction — dont Carthage est le monument vivant. C'est la raison pour laquelle elle fut implacablement rasée.

La Reine des serpents

La lutte contre les cultes méridionaux et asiatiques aboutit à une persécution ouverte ; même les Bacchanales, fêtes orgia-

ques et dionysiaques, sont proscrites en 186 av. J.-C. *(Senatus consultus de Bacchanalibus)*. Mais la persécution violente est toujours une explicite déclaration d'impuissance. C'est en fait l'époque où la *nobilitas*, antique dépositaire du principe viril, est désormais vidée de sa sacralité originelle en raison de son brassage avec des éléments plébéiens : au sens du *sacrum* se substitue l'*« auri sacra fames »*[6]. Le Sénat n'est plus qu'un organisme sécularisé qui appuie son autorité non plus sur un principe supérieur, mais sur les capricieuses humeurs du peuple, et il est contraint de la maintenir par l'adulation, la force ou la répression brutale. L'esprit se soumet à la matière, selon un éternel retour historique : c'est une nouvelle fois l'époque des Titans, incarnés par Marius, Sylla, Pompée, qui se déchirent pour le prestige et le pouvoir personnel au nom de la loi du plus fort, en un monde qui a oublié la transcendance.

C'est pourquoi il est indifférent que l'un ait pris le parti de la plèbe et l'autre celui de la noblesse : organismes désacralisés, plèbe et noblesse ne représentent que des idéaux simplement politiques, ce sont des factions comparables, engluées dans la matérialité et que seuls des intérêts matériels séparent. L'esprit s'est occulté.

Jules César est le Héros qui vainc les Titans : il ne pactise ni avec le Sénat ni avec la plèbe et se présente comme le descendant de *Venus Victrix* (la *Virgo Potens*, Femme Divine et Sapience de la Tradition), promettant la restauration de la Royauté divine. César n'était pas et ne voulait pas être un tyran. Le prouve le simple fait que Brutus, après l'avoir assassiné, ne se proclama ni « tyrannicide » ni « sauveur de la Patrie », mais *embrassa la Terre Mère* pour indiquer qu'il avait agi au nom du principe opposé à celui qui animait César ; une fois de plus, c'est la loi de la Mère qui abat l'idéal viril et solaire de l'Empire. Mais il est clair que le sacrifice de César en permit la restauration, laquelle fut le véritable héritage laissé à Octave Auguste.

Comme dans la légende antique, le futur empereur défait la

6. Nous renvoyons à ce que nous avons dit plus haut quant à l'ambivalence du sacré.

Femme, Cléopâtre-Aphrodite, la reine du pays d'Isis, la nouvelle Didon — cette Cléopâtre que César avait su prendre et abandonner, sans se soumettre à ses chaînes, répétant ainsi le geste d'Enée ; cette Cléopâtre qu'Antoine aima au contraire jusqu'à l'autodestruction et qui, au moment suprême de sa défaite, se transforma en l'archétype qu'elle avait toujours incarné : *l'antique Déesse des Serpents* — recourant, comme on le sait, à un serpent caché en son sein pour retourner à la Terre. Ici, la réalité est symbole et le symbole, réalité.

L'idéal viril et ouranien apparaît sous les traits d'Auguste, qui bannit tous les cultes de type féminin et maternel, restaure la religion des ancêtres et appelle sur lui le pouvoir religieux, assumant la dignité de *Pontifex Maximus.* Il n'est pas inutile de rappeler qu'à l'origine, l'appellation de *Pontifex* (qui signifie littéralement « celui qui établit le pont ») était la prérogative exclusive de la royauté, dans la mesure où le Roi constituait le *pont* entre le divin et l'humain. « Les Rois », indiquait Aristote, « possèdent cette dignité en vertu du fait qu'ils sont les prêtres du culte collectif » [7]. En la personne d'Auguste, les deux pouvoirs (royal et sacerdotal, ascétique et mystique) se trouvent à nouveau unis : c'est le retour de l'Androgyne et, avec lui, du bienheureux Age d'Or.

Ses contemporains en étaient également conscients, et reconnurent dans la *pax augusta,* fondée sur l'empire universel qui concilie les contraires et absorbe en lui tous les particularismes, la réalisation du symbolique état primordial : « *Tu regere imperio populos Romane memento ; hae tibi erunt artes pacisque imponere nomen, parcere subjectis et debellare superbos* » — en vertu d'une autorité qui n'avait nul besoin des armes, mais descendait directement, quasiment *divinitus,* de la personne de l'empereur.

7. *Pol.,* VI, 5, II ; III, 9. En particulier, pour une étude plus approfondie sur la fonction et la signification du « *pontifex* », cf. R. del Ponte, « La funzione 'polare' del Pontificato Massimo ed il mistero del Trapasso della Sacralità Romana », *in Arthos,* a. VI-VII, n° 16, novembre 1977-mars 1978.

Mais le principe impérial, fugitif éclair de l'idéal héroïque et royal, est destiné à se scléroser. Les causes contingentes sont nombreuses et chacun les connaît. Du point de vue de la métaphysique de l'histoire, il n'y a qu'une seule et unique cause, qui présente deux visages diamétralement opposés : la Femme et les Titans. A l'infiltration progressive des religions orientales maternelles et aphrodisiennes que favorise l'universalité même de l'Empire, fait exactement pendant la conversion « titanique » de l'empereur : le despotisme remplace l'autorité sacrale, et la force des armes, le droit souverain. A la *Thémis,* la justice innée, la loi venue d'en haut dont l'empereur est l'incarnation, se substitue le *nòmos,* la loi sans cesse changeante de la communauté.

Tant que l'empire fut héréditaire, l'empereur apparut comme une théophanie, symbole vivant d'un principe divin, dont il recevait la sanction d'une *auctoritas* irrévocable [8]. Mais lorsque les empereurs furent nommés par l'armée ou la furie populaire, ceux-ci devinrent les délégués provisoires d'un pouvoir révocable, privé de toute sanction sacrale puisque venu d'en bas.

Le Christianisme (ou, plus exactement, les aspects de celui-ci que l'on divulgua) porta le coup fatal à l'idéal impérial. Contre la hiérarchie, la tradition héroïque et initiatique, la royauté et *la gnose,* entrèrent en lice l'idéal égalitaire, le *pathos* du péché et de l'expiation, l'extase mystique et *la foi.* A cet égard, on peut observer avec Kerényi [9] que, selon la conception traditionnelle, « la foi présuppose le doute et l'ignorance, lesquels se dépassent précisément en croyant ».

Au commandement se substitue la prière ; à la conquête, la

8. *Auctoritas* a la même racine que *augur,* de *aug*-eo (cf., en grec, αὐξάνω « croître, s'élever ») et signifie par conséquent « celui qui s'élève » et, partant, interprète la volonté divine. L'*auctoritas* est donc le pouvoir de l'interprétation de la volonté divine.

9. *La religione antica nelle sue linee fondamentali (Les orientations fondamentales de la religion antique*), cité par J. Evola, *L'Arc et la Massue,* Guy Trédaniel, Paris-Puiseaux, 1984, p. 98.

grâce ; à la claire et lucide conscience de sa propre dignité, la prostration, l'humiliation et la mortification. Le rapport impersonnel avec le divin conçu comme force nue cède la place au rapport personnel et sentimental avec un dieu fait homme. La divine « apathie » se sclérose en *pathos* d'un dieu qui, comme Osiris et Dionysos, subit l'écartèlement, la mort et la résurrection.

Il existe, dans la vie de Jésus, des détails qui sembleraient à première vue anecdotiques et insignifiants — au point que l'importance qu'on leur accorde paraît exagérée au profane tandis que les chrétiens, y reconnaissant la signification globale du paradigme moral exaltant l'humilité et le sacrifice, ne cherchent pas, habituellement, à les interpréter de façon plus spécifique.

Les analogies avec Dionysos, en dehors de celle, déjà citée par ailleurs, du démembrement et de la résurrection, reviennent souvent, et elles sont toujours étroitement liées aux hiérophanies du féminin. Comme Dionysos, Jésus marche sur les Eaux, transforme l'eau en *vin,* chevauche un âne. A Dionysos qui transforme les hommes en dauphins correspond Jésus qui transforme le pain en poissons. Et, surtout, l'un et l'autre naissent d'une femme — une femme terrestre.

Les correspondances avec le féminin reviennent continuellement dans les divers épisodes de la vie de Jésus. Sa naissance n'est pas annoncée à l'avance par la révélation de Dieu, mais par celles des *prophètes,* et les premiers à le révérer sont les mages *chaldéens ;* il voit le jour à Bethléem, où se trouvait jadis le bois de Tammuz-Adonis [10], chéri de Vénus. Mais il y a plus : la présence de l'âne, animal chtonien, se retrouve à toutes les étapes importantes de sa vie : c'est sur un âne que Marie arrive à Bethléem où elle accouche ; un âne réchauffe le nouveau-né ; un âne le sauve de la persécution d'Hérode en le transportant en Egypte ; c'est encore un âne qui le conduit à Jérusalem le Dimanche des Rameaux. Et, fait plus symptomatique encore, les

10. Saint Jérôme, *Epist. ad Paulin.*, 49.

chrétiens étaient accusés à Rome d'« adorer un dieu à tête d'âne » [11]. Assertion mensongère, mais éloquente. On peut bien sûr faire observer qu'à l'époque, l'âne était un moyen de locomotion très répandu. Mais s'il en était ainsi, pourquoi sa présence serait-elle toujours mentionnée ?

Auprès de Jésus se tient la Vierge Mère, en laquelle il n'est pas difficile de reconnaître l'ombre des Grandes Mères orientales, et le reflet de la parthénogenèse de Gaia. Marie est Mère de Dieu — comme Sémélè l'était de Dionysos — et elle est la Vierge divine — comme l'Artémis chtonienne. C'est la *mater inviolata,* et pourtant *amabilis,* du Créateur ; la Reine des *Prophètes* et des Martyrs, l'Etoile de la *Mer*. Investie des valences originelles de l'archétype féminin, Marie devient également *Virgo potens* comme Durgâ, et *Sedes Sapientiae* comme Pallas Athéna et la Vierge Sophia.

Les correspondances entre la Marie chrétienne et les Grandes Mères asiatiques sont si évidentes qu'elles ne réclament pas qu'on s'y attarde. Et même si la prédication évangélique des origines ne laissait pas supposer une divinisation de la Mère de Jésus, même si l'Eglise s'est toujours refusée à la sanctifier, tous les éléments sur lesquels se fondait le Christianisme (égalitarisme, sentimentalisme, piété, espérance, impuissance, mortification, pardon, humilité, extase mystique — formes caractéristiques du culte féminin) n'en ont pas moins justifié par analogie son culte autonome, étranger jusque là au contexte général chrétien.

Faut-il le dire, notre intention n'est nullement, ici, d'appauvrir le message spirituel de cette religion : notre objectif consiste à en examiner les répercussions sociales et à le reconduire à une matrice suprahistorique. C'est en ce sens que la nouvelle religion fut le coup de grâce porté à un empire déjà vacillant.

---

11. Concernant l'« asinolâtrie » dont on accusait les chrétiens, nous avons le témoignage de Tertullien, *Apologétique,* XVI, et *Aux Nations,* XIV ; sur les causes et l'origine de telles accusations, on peut consulter un auteur chrétien, L. Charbonneau-Lassay, *Le Bestiaire du Christ,* Archè, Milan, 1974, p. 224-227, et un auteur qui ne l'est pas, G. Kremmerz, *La scienza dei Magi,* vol. I, Rome, 1974, p. 244-247.

Elle eut, c'est vrai, le mérite de ramener à la spiritualité démétrienne un cycle qui, nous l'avons vu, était en train de dégénérer dans les formes les plus matérialistes du féminin. Mais elle provoqua la fracture des deux pouvoirs, royal et sacerdotal, qu'auparavant l'Empereur-*Pontifex* unissait en sa personne. Le « Rendez à César ce qui est à César et à Dieu ce qui est à Dieu » marque le début de la dissolution, car il signifie que le chef de l'Etat n'a plus aucune sanction divine : avec lui disparaît la *fides*, loyauté sacrée envers l'empereur, laquelle avait jusqu'ici réussi à fédérer l'ensemble hétéroclite que formait l'empire.

De la fusion entre Christianisme et Romanité naît une religion spécifique : le « catholicisme romain ». De façon paradoxale, le Catholicisme fait sien le sens de la hiérarchie romaine et l'applique aux structures de l'Eglise [12], au point qu'un Boniface VIII montera sur le trône de Constantin avec l'épée, la couronne et le sceptre, déclarant que c'était lui le César et l'empereur : d'Auguste à Boniface, c'est à un renversement complet que l'on assiste. Le cycle commencé avec l'empereur qui fusionne en sa personne la royauté et le sacerdoce se clôt sur le prêtre qui assume de sa propre initiative le pouvoir royal. Tout aussi paradoxal est le fait que l'Eglise fait sienne la défiance de la race solaire vis-à-vis du féminin en la limitant toutefois à son aspect le plus contingent et le plus superficiel : c'est la sexophobie catholique qui voit dans la femme le visage du Diable [13] et dans la nature le règne satanique de Pan. Le principe profond qui anime l'une et l'autre et, selon des modalités de plus en plus spiritualisées, débouche sur la Vierge Sapience, est désormais perdu de vue. C'est pourquoi Marie, la dernière des Grandes Mères, voit sa crédibilité reposer uniquement sur le dogme : comme un tronçon arraché à son archétype.

---

12. Nous disons « paradoxalement », car le caractère « féminin » de la religion chrétienne est, par essence, étranger à la hiérarchie, tendant, en fait, à l'égalitarisme.

13. Alors que le Christ, au contraire, non seulement n'a jamais prêché la chasteté, mais a absous l'adultère et la prostituée : c'est devant celle-ci qu'il meurt et c'est à la première qu'il apparaît ressuscité.

Le mystère de l'Immaculée Conception doit être accepté par un acte de foi, parce que la voie qui mène à l'éternelle potentialité des Eaux, Vierges et Mères de Vie, est barrée ; parce que la voie qui mène au principe premier transcendant est barrée. Rien d'étonnant à cela : l'époque à laquelle la « Bonne Nouvelle » fut répandue conduisait déjà inévitablement au matérialisme, à telle enseigne que l'on peut reconnaître dans l'idée impériale et dans le message chrétien les derniers feux des deux pôles transcendants — l'ultime Soleil d'or royal et l'ultime étincelle de la spiritualité d'argent — avant la longue nuit de l'Age de Fer, de la matière inerte.

Les initiés de la Vierge

L'idée impériale passe alors aux Germains, ultime rameau indo-européen resté fidèle au principe ouranico-solaire. Le Moyen Age est parcouru d'un frémissement de restauration du principe viril : le rêve impérial dont Dante fut le héraut suffirait à l'attester, ainsi que la querelle entre le pouvoir royal et le pouvoir sacerdotal qui s'ouvrit ultérieurement.

C'est l'époque où l'Eglise s'imposa comme objectif, avec plus de ténacité que jamais, de fusionner en la personne du pape les deux pouvoirs, car elle sentit que certains ferments étaient en train de miner son hégémonie. Le geste de Boniface VIII se proclamant empereur fut la traduction concrète du principe qui proclamait « Soleil » la papauté et « Lune » l'Empire. Au travers d'images différentes, c'est la répétition de l'« étreinte inversée » de Nout et Geb.

Tout ceci correspond à une tentative de consolider la « spiritualité démétrienne » sacerdotale à laquelle s'oppose le nouveau visage du cycle héroïque : l'éthique ascético-guerrière qui anime la chevalerie médiévale ; la rigide ordonnance hiérarchique de la féodalité ; la centralité du principe souverain ; la redécouverte d'antiques légendes se rapportant aux origines ouraniennes (le Graal, les *Nibelungen)* sont autant de

symptômes exprimant clairement la nouvelle vitalité du principe héroïco-viril. La constitution de sectes initiatiques comme celles des Templiers ou des *Fedeli d'Amore* [1] en est une confirmation.

C'est à cette époque, empreinte d'une tension vers un principe spirituel, que se développe précisément, vis-à-vis du principe féminin, une sensibilité qui vise à en combattre les aspects inférieurs — répétant ainsi les entreprises du cycle Héroïque des origines — et à le sublimer en son aspect sapientiel.

Les deux visages ésotériques de l'éternel féminin apparaissent, alors, dans l'éloquente nudité de l'archétype : Voie de la Vie et de l'illumination pour qui sait le dominer, Voie de la Mort et des ténèbres pour qui s'y soumet : Savoir des *Superi,* Savoir des inférieurs.

L'Eglise donne le visage de Marie à la Femme Divine et Sapientielle qui, dans les sectes ésotériques, apparaît comme Dame Intelligence ou Dame de Salut : celle qui, sous les traits de la Béatrice de Dante, montre la voie qui mène au dépassement de la condition humaine ; celle pour laquelle Jacques de Baisieux pouvait forger l'étymologie phonétique *amor* de *a-mors,* « sans mort », car quiconque aime la Dame de Salut se sublime en l'Androgyne et conquiert l'immortalité.

C'est précisément à cette époque que la Vierge Marie, après avoir été reconnue comme *Theotòkos,* « mère de Dieu », au concile d'Ephèse en 431, devient *Regina Coeli,* et c'est à elle qu'est assimilée la Femme de sapience des *Fedeli d'Amore,* laquelle, comme la Vierge Marie chrétienne, incarne la sublimation du principe féminin. Il semble opportun de rapporter ici une interprétation moderne, parmi tant d'autres, de l'Amour pour la Dame — pathétique document de vaniteuse incompréhension.

---

1. Cf. M. Alessandrini, *Dante, fedele d'Amore,* Rome, 1961. A. Ricolfi, *Studi sui Fedeli d'Amore,* Milan, 1933. L. Valli, *Il linguaggio segreto di Dante e dei Fedeli d'Amore,* Rome, 1928.

« L'adultère entre gens de haut lignage était un sport de société. Un chevalier doit toujours avoir une dame à adorer, à laquelle il se voue, et cette dame doit si possible appartenir à un rang supérieur au sien *car, dans l'érotisme chevaleresque, tout est braqué vers le haut (sic !)*. Les rapports adultères étaient permis par l'Eglise et par les autorités temporelles : en fait, les chevaliers pouvaient sans problème se permettre de faire entrer la religion dans leurs histoires de cœur. Il était bien vu de se choisir une sainte protectrice et beaucoup avaient l'impudence d'invoquer la Vierge Marie afin qu'elle protège leur amour et rende le cœur de leur 'dame' docile à leurs désirs... Mais personne ne blasphémait au point de faire de la Vierge Marie la protectrice de l'adultère organisé — car, une fois dépouillée de sa pompe romantique, la 'servitude d'amour' du chevalier n'était rien d'autre qu'une forme ou une tentative d'adultère » [2]. Notre propos n'est pas de souligner les grossières boutades ainsi que la désinvolte mais astucieuse insouciance d'un auteur pour qui l'alcôve est la toile de fond de l'histoire — ceci correspondant sans doute à son équation personnelle. Il est toutefois symptomatique (et ô combien grotesque !) de voir que l'on travestit dans un sens classiste cette « tension vers le haut » qui caractérisa le Moyen Age. Par contre, il n'est pas inutile de relever combien il est difficile pour l'homme moderne, désormais incapable de toute idée transcendante, d'interpréter l'esprit de l'Amour pour la Dame — lequel, quand bien même il ne serait pas relégué sans plus ample examen dans le domaine du culte dévotionnel et religieux, apparaît comme une « charité intéressée » (pour ne pas parler de l'intervention de la psychanalyse, laquelle y reconnaît les effets d'un complexe de l'adolescence). Dame Intelligence reste donc pour la plupart des gens le produit anodin d'une mentalité heureusement « dépassée » depuis longtemps. On ne soupçonne pas le moins du monde sa relation avec la Sorcière, qui a pourtant connu de nos jours les honneurs d'un *revival* *. Le Moyen Age sut au

2. R. Lewinsohn, *Histoire de la vie sexuelle*, Payot, 1957.
* En anglais dans le texte (N.D.T.).

contraire reconnaître dans la Sorcière le visage inférieur de la Dame : on la considérait comme la Sapience des enfers, la Vierge Noire, comme Hécate-Lune-Royaume des Morts. C'est la raison pour laquelle l'Eglise persécuta, comme la *Maléfique* ou Femme du Diable, l'incarnation du même principe que le légendaire de la chevalerie identifiait, de façon plus aristocratique, à la Femme-Sexe. Nous nous contenterons, pour l'instant, de ce rapide survol puisque ce problème sera développé plus amplement dans le prochain chapitre.

Humain, trop humain

Ventre et sexe

Depuis le Moyen Age jusqu'à nos jours, on assiste à la progressive affirmation du matérialisme : de l'âge des dieux, on descend vertigineusement à l'âge de l'homme, solidement enchaîné à sa réalité terrestre. La « période centrifuge » de l'Histoire, dont parlait Schelling, a débuté : l'humanité a perdu son « centre » spirituel.

Les limites imposées au présent ouvrage ne nous permettent pas d'examiner en détail ce problème, aussi nous bornerons-nous à citer rapidement des noms et des faits, à titre purement indicatif.

Tandis que les sciences progressent et qu'avec Galilée, on en arrive à affirmer la nature mathématique (et donc purement rationnelle) du divin, les créations poétiques — de l'Arioste au Tasse et à Marino, pour ne citer que des auteurs italiens — se peuplent de présences féminines, de façon continue et obsessionnelle, sous les espèces de magiciennes telles qu'Angelica ou Armida. Le mythe de la castration se répète : les femmes épiques, aux traits typiquement aphrodisiens, interdisent aux guerriers l'accès à la transcendance — de l'un elles troublent le jugement, à l'autre elles font oublier le caractère sacré de ses devoirs religieux et patriotiques. Les arts et les sciences

interprètent le présent et annoncent un avenir caractérisé par une descente toujours plus inexorable vers la matérialité, le phénoménal et le devenir à l'enseigne de la femme. L'unité et la centralité d'un empire désormais privé de toute motivation sacrale se sclérosent dans la multiplicité des Etats nationaux car, comme quelqu'un l'a fait très justement remarquer, « au moment où un empire cesse d'être *sacré*, il commence à ne plus être un *Empire* »[1]. A l'antique hiérarchie féodale se substitue inévitablement l'absolutisme des souverains ou le particularisme des Communes. « Lorsque, d'une part, déchoit la *dignitas* qui permet de trôner au-dessus du multiple, du temporel et du contingent ; lorsque diminue, d'autre part, la capacité d'une *fides*, d'une allégeance plus que simplement matérielle, de la part de chaque élément subordonné, alors surgit la tendance centralisatrice, l'absolutisme politique qui cherche à maintenir la cohésion de l'ensemble au moyen d'une unité violente, politique et étatique, et non plus essentiellement suprapolitique et spirituelle. Ou bien ce sont les processus du pur particularisme et de la dissociation qui prennent le dessus »[2]. Le fameux Prince de Machiavel — négation de la sacralité, de la noblesse, de l'héroïsme, de la dignité et de la loyauté, champion de l'astuce et du mensonge au service de la satisfaction de fins individuelles — est la vivante incarnation de cette nouvelle orientation à laquelle l'époque moderne se conformera sur le plan de l'éthique tant individuelle que collective.

La philosophie des Lumières brisera définitivement toute tentative transcendante et ouvrira la voie à la raison, une fois opérée la triomphale abolition de la métaphysique perpétrée par Kant. « Dieu est mort », dira Nietzsche, « Dieu s'est retiré », lui fera écho Bernanos : à travers le libéralisme et l'historicisme, le matérialisme marxiste et ses héritiers débouchent sur l'« homme ». Pas celui de la Tradition, bien entendu, mais son contraire : l'homme qui, la voie spirituelle étant barrée, descend

1. J. Evola, *Révolte contre le monde moderne, cit.*, p. 419.
2. *Ibid.*, p. 420.

toujours plus bas, jusqu'à ne faire qu'un avec l'animalité matérielle. C'est l'homme « trop humain » de Nietzsche.

Selon une antique allégorie, les « quatre Ages » coïncideraient avec les quatre « centres » fondamentaux de l'homme : à l'Age d'Or correspondait l'homme dans sa totalité ; à l'Age d'Argent, la spiritualité ; à l'Age du Bronze, le cœur (le *courage* du cycle héroïque), tandis qu'au dernier, celui de Fer, correspondraient le ventre et le sexe au sens le plus matériel et le plus immédiat. Or, ces deux mythes sont en effet propres à l'âge qui s'ouvre avec la philosophie des Lumières. La Révolution française naît sous le signe de l'égalitarisme économique (même si elle ne fit que rendre plus grasse encore la bourgeoisie) et notre époque est même parvenue à « enrichir » d'un érotisme diffus les revendications sociales. Bourgeoisie et prolétariat poursuivent comme unique objectif le bien-être matériel et se trouvent, par conséquent, du point de vue de la Tradition, exactement sur le même plan — et ils sont aussi sur le même plan en ce qui concerne le sexe, toutes les classes sociales communiant dans le même goût pour la pornographie. La satisfaction matérielle et collective des besoins du ventre et du sexe : telle est aujourd'hui la théophanie du pôle féminin. Rien de plus vrai que la phrase du plus prophétique interprète de la société contemporaine, Karl Marx : « Le mouvement entier de l'histoire est donc (...) l'acte de procréation *réel* de ce communisme » [3].

Du Christ, on passe à Marx : c'était inévitable. Pour qui partage la conception traditionnelle, cette succession — qui pourrait sembler paradoxale à d'autres — paraît évidente. C'est le passage obligatoire de la spiritualité de type démétrien à sa progressive cristallisation en des formes titaniques, amazoniennes et aphrodisiennes avant tout égalitaires au sens matérialiste : dans l'une et l'autre doctrine, on reconnaît sans la moindre équivoque la même matrice féminine. On peut même

3. K. Marx, *Manuscrits de 1844 (Economie politique et philosophie)*, Ed. Sociales, Paris, 1972, p. 87.

affirmer que, dans notre monde, toute spiritualité étant désormais bannie, ce qui est destiné à demeurer du Christianisme sera le Marxisme — le Christianisme sans le Christ.

Les portes qui mènent à l'indifférenciation de la matière et du Chaos sont grandes ouvertes. Tout y tend maintenant de façon inéluctable : les destins que les hommes s'imaginent s'être tracés par leur libre volonté sont, en réalité, déterminés par un mécanisme occulte et irrésistible qui fait converger toute action vers l'indéfini. C'est le but inavoué de l'humanité de l'An 2000.

Le Chaos au miroir

Même la psychanalyse — sainte maïeutique des temps modernes — confirme l'actuelle orientation de l'humanité, laquelle est en train de traverser une époque dominée par le féminin à l'apogée de sa dégénérescence, à la limite de l'indifférencié.

La grande découverte de Freud est la nécessité de posséder la mère et, par conséquent, la dépendance vis-à-vis d'elle. Pour la mère — en laquelle convergent les aspects à la fois démétriens et aphrodisiens —, le fils « tue », ou voudrait tuer, le père, et accepte finalement une castration symbolique, se réservant de posséder plus tard la mère en la personne d'une autre femme ; la fille, par contre, dans sa renonciation inexorable et définitive à la même possession, voit sa condamnation et sa castration devenir permanentes.

Tous les complexes tirent leur origine de la satisfaction manquée, d'ordre purement phallique, de posséder la mère. Tous les hommes seraient donc des « castrés de Cybèle » — et l'Age d'Or perdu s'identifie avec la phase de l'indifférencié pré-œdipien, *c'est-à-dire celle du chaos primordial*. Le mariage n'est plus ressenti comme une rédemption du chaos, une individuation des « deux natures » et leur fusion sur un plan supérieur — il devient au contraire l'abject et incestueux accouplement d'Ouranos, fils de Gaia, retournant à sa mère pour la féconder et être castré par elle. Le mariage est la trouble recherche de la

Mère, des retrouvailles avec l'indifférencié et de la perte de sa propre individualité. Au matricide rituel — symbole du détachement définitif qui permet d'éviter le péril de retomber dans l'indifférencié — se substitue le parricide, en tant qu'expression sans équivoque de la nécessité de retourner à l'indifférencié. A la primordialité métaphysique du sexe, à laquelle il faudrait se hisser, se substitue une primordialité subpersonnelle (et, précisément, inconsciente) à laquelle on veut régresser.

L'amalgame inerte et chaotique de l'indifférenciation des origines en laquelle dorment les « esprits » troubles et écrasants de la matière : c'est à cela que tend irrésistiblement le XX[e] siècle [1].

Sur le plan humain, ceci se manifeste par le développement d'un « troisième sexe », traduction biologique de la régression vers l'indifférencié : exactement comme si les cellules de l'embryon et les chromosomes eux aussi se refusaient à suivre la direction de la différenciation. L'orientation « informelle » de l'Art se retrouve également dans le nivellement économique et social — du reste prévisible, car lorsque l'esprit, unique étalon de toute différenciation, a disparu, quelle signification aurait une hiérarchie à l'enseigne de la matière ? — ; elle se reconnaît dans la mode et la progressive confusion des langues et des mœurs ; dans le syncrétisme religieux comme dans l'architecture cellulaire et collectiviste ; la politique, où les extrêmes coïncident, ressemble à une pierre dévalant un précipice et sur laquelle des fourmis, qu'elles aillent à droite ou à gauche, se rencontrent dans une même débâcle. Et s'il est vrai que l'homme est le miroir du cosmos et le cosmos, celui de l'homme, tous deux images réfléchies d'une vibration unique, en ce cas les frémissements de la croûte terrestre qui se convulse comme pour de nouveaux enfantements, les saisons bouleversées et les icebergs au large de l'Arabie Saoudite n'apparaissent plus, alors,

1. Rapidement esquissé ci-dessous, ce problème sera développé ultérieurement (cf. II[e] partie).

comme de simples coïncidences. Tout se précipite vers l'indifférencié et les événements, par un mouvement en apparence fortuit, courent au même gouffre : le monde ténébreux et vide des Mères décrit par Goethe. Evidemment, on peut toujours expliquer les tremblements de terre par les explosions nucléaires souterraines et le bouleversement des saisons par la radioactivité que nous avons nous-mêmes déchaînée ; de même, le transport d'icebergs, voulu et opéré par les hommes, peut-il n'avoir d'autres motifs que ceux que nous offre la raison (qu'elle soit touristique, commerciale ou d'Etat) : ceci nous permet ainsi d'avoir l'illusion d'être les arbitres de notre destin et de la terre — alors que nous ne sommes rien d'autre que les exécutants mécaniques d'une loi désormais oubliée. Dans notre présomption bouffie d'orgueil, nous faisons passer tout cela pour l'affirmation de notre liberté et l'acquisition d'une « dimension humaine ».

CHAPITRE V

LES SORCIÈRES

LES VISAGES DE LA SORCIÈRE

Eros, société et névroses

A titre de conclusion à la première partie de cet ouvrage, il nous est apparu opportun d'examiner de près une incarnation du féminin qui réapparaît sous diverses modalités tout au long des siècles — au point que même récemment, à l'ère sans âme des machines, certains y ont vu l'essence la plus profonde de la femme : ce qui, sous certaines réserves, n'est peut-être pas faux. Il s'agit de la sorcière.

D'innombrables définitions de la sorcellerie ont été énoncées, ce qui tendrait à prouver que, loin d'avoir saisi le sens profond d'un tel phénomène, on s'est surtout borné à en observer les aspects extérieurs (variables d'une époque à l'autre et d'une région à l'autre) pour ensuite, sur ces bases fragiles, se mettre à porter des jugements subjectifs, influencés par une quantité de mythes et de phobies séculaires.

Il en existe une interprétation psychologique, qui réduit ce phénomène à une explosion collective d'hystérie circonscrite à l'époque de l'Inquisition : trop répressive, la foi religieuse aurait créé des tabous sexuels qui provoquèrent finalement des accès de crise névrotique. En témoigneraient les épisodes hallucinants dont des couvents entiers de religieuses cloîtrées furent les protagonistes et où le démon qui tourmentait ces malheureuses

présentait des traits indubitablement érotiques. L'interprétation est certes simpliste, mais on ne peut nier l'évidence : cela aussi fut un aspect de la sorcellerie.

L'interprétation « sociale » ne manque pas à l'appel et elle prétend fondre la précédente dans un ensemble beaucoup plus vaste : ce n'est pas seulement l'Eglise, mais l'ensemble de la société médiévale — avec la misère, l'exploitation et l'avilissement, notamment de la femme — qui furent responsables de cette épidémie de névroses et la cause de la révolte contre la gestion « machiste » de la société et donc de l'ordre établi. C'est la thèse de Michelet [1], né à l'époque de la Révolution française et qui vécut à l'apogée du positivisme. La sorcière de Michelet est rousseauiste, jacobine et progressiste, son créateur y vit même l'ancêtre des savants modernes : celle qui sut pour la première fois observer la nature et y découvrir les herbes médicinales. « Avec elle a démarré l'industrie, et particulièrement l'industrie souveraine (*i.e.* la médecine), celle qui guérit et rénove l'homme », affirme Michelet, restreignant à ceci la signification de la sorcière, bien que dans l'introduction, citant Sprenger [2] et d'autres auteurs, il ait quasiment visé juste.

On y lit en effet : « On doit dire l'*hérésie des sorcières,* et non pas des sorciers ; ceux-ci n'ont aucune importance (...) ; pour un sorcier, dix mille sorcières (...) ; la *Nature* les a faites sorcières (...) C'est le génie propre à la femme et à son tempérament (...), plus que Circé et Médée, elle possède le sceptre du miracle naturel, et elle a comme soutien et comme sœur la nature ».

Ces intuitions sont restées sans suite : l'auteur limite de façon drastique ce phénomène à une pure dialectique religioso-sociale et la circonscrit au Moyen Age : « La Messe Noire du XIVe siècle

1. J. Michelet, *La sorcière,* Paris, Lacroix, 1863 ; dernière éd., Garnier-Flammarion, Paris, 1966.

2. Sprenger est l'auteur, avec H. Institutoris, du fameux *Malleus Maleficarum,* « Le marteau des sorcières », de 1489, après que le pape Innocent VIII, par la bulle *Summis desiderantes affectibus* (1484) leur ait conféré des pouvoirs extraordinaires afin de combattre la sorcellerie. Cet ouvrage exposait de façon organique tout ce que l'on savait sur les sorcières : démonstration de leur existence, illustration de leurs procédés et de leurs réunions, méthodes permettant de les reconnaître et de les supprimer.

fut le grand et solennel défi lancé à Jésus (...) ; ces créations terribles ne sont pas venues par le long filon de la tradition. Elles jaillirent de l'horreur du temps. Quand la sorcière est-elle née ? Aux temps fermés à l'espérance ». C'est ainsi que revient à la sorcière médiévale de porter tout le poids, et l'honneur, de l'entière corporation. Cela n'empêche pas le portrait brossé par Michelet d'être pertinent, mais ce n'en est qu'un parmi tant d'autres.

« Tremblez, tremblez, revoici les sorcières »

Et puis sont arrivées les féministes qui, sans s'embarrasser de complications médiévales, virent dans les sorcières une préfiguration d'elles-mêmes, puisque (au nom de la science, des dieux païens, de la psychanalyse ou du brave Belzébuth, comme on voudra) les ancêtres médiévales créèrent pour leur propre compte, finalement, le premier mouvement de libération de la femme en osant s'opposer à l'androcratie. S'il est tout à fait exact qu'elles s'opposèrent au mâle, elles n'en furent pas pour autant les premières féministes.

Elles ne le furent pas, même si le slogan féministe d'aujourd'hui (« Tremblez, tremblez, revoici les sorcières — Gare à vous, gare à vous, les sorcières ce sont nous ») prétend évoquer une sinistre atmosphère d'horreurs sataniques destinée à épouvanter les mâles, à l'instar de la tête coupée de la vieille Méduse.

Mais si l'on considère les effets de la campagne de propagande féministe, il paraît évident que l'esprit hautain de la sorcière de jadis n'aurait pas accepté l'offre d'une réincarnation à l'époque qui est la nôtre et serait restée là, courroucée, à compter ses herbes au clair de lune. Comment se fait-il que la transmigration des âmes n'ait pas eu lieu ? Quoi qu'il en soit, les temps sont, aujourd'hui encore, « répressifs » pour la femme : les tabous (et les névroses qui s'y rattachent) existent toujours et l'on cherche à revenir à la médecine naturelle et à l'herboristerie. Quant à l'esprit progressiste, il suinte de toutes parts. Nous

disposons de tous les ingrédients qui, selon les spécialistes, devraient faire exploser le phénomène « sorcière » — y compris les anathèmes cléricaux qui favorisent les « hérésies ». En ce domaine, à dire vrai, on peut remarquer ici et là quelques velléités « hérétiques » : sans doute à l'imitation de l'antique rébellion satanique, les féministes ont pris d'assaut un jour la cathédrale de Milan « en signe de protestation », ont lancé au vent leurs tracts et se sont bornées à de sarcastiques commentaires sur la désormais bimillénaire sexophobie catholique. Mais elles n'ont rien obtenu en échange.

Même pas l'honneur d'une nouvelle Inquisition, bien qu'elles se proclament « sorcières » à tue-tête. Le pouvoir établi les a placidement dispersées, a fait nettoyer par les employés municipaux les immondices qu'elles avaient éparpillées au cours de leur promenade et fait grimper les plus irréductibles dans des paniers à salade — à la grande joie des mâles présents qui se tenaient les côtes.

Les sorcières du temps jadis pouvaient au moins compter sur l'assistance d'un exorciste qui prenait soin de leurs âmes, et leur exécution mobilisait des provinces entières ; on les accompagnait au bûcher en battant le tambour tandis que les cloches sonnaient à la volée. Et elles, du haut de leur charrette, grinçaient des dents, semant la terreur parmi les hommes, les femmes et les enfants. Quant à leurs mixtures, mis à part le fait qu'elles n'avaient pas l'habitude de les éparpiller à travers les rues, personne, et les balayeurs moins que quiconque, n'aurait osé les toucher : on avait coutume de les brûler, comme on le fait avec les saintes reliques : le *sacrum* contamine ! Pourquoi donc cette différence de traitement, pourquoi cette « injustice sociale » et cette chute de niveau ? A l'évidence, parce que les sorcières faisaient peur — ce qui n'est pas le cas des féministes.

Leurs revendications peuvent bien être « sacro-saintes » (et qui le nie ?), elles ne font pas peur. Elles relèvent de l'évolution normale des temps, de la dialectique — qui se déroule au grand jour — entre le pouvoir et le monde du travail. Si l'on considère les choses du point de vue des mâles les plus rétrogrades, qui

sont la grande majorité, quel peut bien être leur crédit politique, qu'est-ce que demandent finalement les féministes, par-delà les slogans sur la « dignité de la femme », la « réalisation des femmes au foyer » et l'« égalité sociale » ? Avec cynisme, les hommes n'y ont vu que la réclamation de... quelques dollars de plus. Et eux, habitués qu'ils sont depuis des millénaires à payer pour se procurer une femme — quel que soit le titre sous lequel ils se l'approprient : prostitution, concubinage ou mariage — ont bien commencé par rouspéter un peu mais, à la fin, se sont laissés convaincre. Toutefois, cela ne leur fait pas peur. Que voulaient-elles encore ? L'égalité dans le travail ? Mais puisque les hommes ont déjà l'habitude, avec leurs mères et leurs femmes, d'être bien cois à la maison, l'idée de subir le même sort au bureau n'avait rien d'épouvantable, après tout. Au reste, les femmes sont souvent plus intelligentes, pratiques, précises et capables que les hommes, si bien que leur céder les postes de responsabilité devient presque un soulagement.

Ceci non plus ne fait pas peur. Les féministes veulent aussi l'« autogestion des corps » et la « libération des tabous », mais cela ne fait pas davantage peur aux hommes, et aux « phallocrates » moins que quiconque ; il semblerait même qu'ils soient parfaitement d'accord là-dessus ! C'est depuis des siècles qu'ils prient pour que leur soit accordée une telle faveur — ce qu'ils traduisent de façon expéditive par : « des femmes libres et disponibles ». Quant à l'avortement, il n'est pas d'homme qui ne soit disposé à souscrire avec soulagement à sa législation. C'est autant de responsabilité de moins, autant de « mariages de réparation » évités ! D'autant plus, penseront les plus cyniques, que ce sont une fois de plus les femmes qui subiront l'intervention.

Force est donc de constater que, lorsque les hommes affirment que les féministes « font peur », ils ne font nullement allusion à la mystérieuse crainte du sacré, au tremblement qui vous saisit devant la puissance du mystère, à la suprême terreur qui fit dire au poète : « Quelle est celle qui vient et que tous les

hommes regardent — et qui fait trembler l'air de son éclat ? ». Ils expriment simplement leur bestialité, déformant avec un cynisme voulu leur programme : éviter d'être « un objet de désir sexuel ».

Et même si l'on met de côté les réactions plus ou moins ironiques des gens qui ne veulent et ne savent comment interpréter ce phénomène, si nous nous référons au jugement de quelqu'un qui considère les revendications des féministes en pleine connaissance de cause, force est de constater qu'il n'y trouve aucun motif de « peur » [3]. Compte tenu des réalités de l'époque qui est la nôtre, les revendications des féministes sont bien timides et honnêtes, nonobstant le tumulte, les convulsions et les caprices qui ont jusqu'ici jalonné leur route. Dans tout ceci, le visage énigmatique et terrible de la sorcière n'apparaît guère, même de loin. Tout au plus peut-on y voir la trogne essoufflée et violacée de la brave ménagère qui, un beau jour, n'en peut plus et hurle « Assez ! » au milieu de piles d'assiettes sales, de couches-culottes et de détergents — et, suivant l'habitude désormais bien entrée dans les mœurs, descend elle aussi dans la rue pour... y laver son linge sale. Et toute métaphore mise à part, elle en a le droit plus que quiconque.

Quelle différence y a-t-il entre tout ceci et puis les herbes cueillies dans les cimetières au clair de lune, les chats noirs, les osselets de nouveau-nés et la légendaire mandragore, qu'il convient de mélanger dans de ténébreux philtres d'amour ou de mort ?

Ici on ne peut appliquer la formule *« mutatis mutandis »*, car ce n'est pas une simple question de forme : pommes sautées contre mandragore, bœuf en daube contre potions, couches-culottes contre pattes de crapaud. La différence est ailleurs : la féministe implore la société androcratique de lui concéder un peu d'importance en échange de son travail, et si elle ne l'obtient

---

3. « Je donnerais non seulement une main, mais les deux, à une féministe — alors que je ne donnerais même pas le doigt à une sorcière. Pourquoi ? Mais parce qu'elle me fait carrément peur : pas seulement sur le plan physique, mais aussi sur le plan intellectuel », a, par exemple, déclaré l'écrivain Roberto Gervaso lors d'une récente interview dans *Oggi*, XXXIII, n. 32, 6/8/77.

pas, elle fait exploser « sa colère ». Mais la sorcière n'implore personne, car le pouvoir, elle le possède déjà. Voilà pourquoi les hommes rient des féministes mais craignent les sorcières. On le savait déjà à l'époque de Shakespeare : sa « mégère » est bien vite apprivoisée par le premier « phallocrate » qui l'emporte chez lui — mais personne ne peut apprivoiser les sorcières de la lande désolée qui, au milieu des vapeurs s'échappant des profondeurs de la terre, poussent Macbeth au massacre et le poursuivent ensuite jusqu'à la mort.

Entre la « commère » et la sorcière, de même qu'entre les féministes et la femme, il y a une différence de pouvoir : un pouvoir que l'on ne peut pas recevoir des autres, que l'on ne peut pas plus implorer qu'usurper.

Il existe un art qui apprend à le susciter et à le canaliser en fonction des buts que l'on s'est fixés : les sorcières connaissaient cet art — alors que les féministes n'en soupçonnent même pas l'existence.

Ceci posé, c'est un non-sens que de vouloir faire de la sorcière l'incarnation universelle de l'éternel adversaire de toutes les phallocraties plus ou moins institutionnalisées en un pouvoir politique. Un fait, entre autres, le montre clairement : s'il est vrai que notre siècle est celui des phallocrates, il est non moins vrai qu'en ce siècle, personne n'a jamais vu de ses yeux la moindre sorcière.

Le dieu cornu

La définition qu'en donne l'Eglise nous paraît la plus digne de foi, elle qui, après tant d'exécutions sommaires, devrait avoir acquis une compétence souveraine en la matière — qu'il s'agisse du *status* de la sorcière ou des méthodes les plus éprouvées pour la reconnaître et, par conséquent, l'éliminer.

Or, l'Eglise l'accusait d'hérésie. Les *maleficae foeminae* alimentaient les résurgences du substrat religieux pré-chrétien : leurs rites se déroulaient à proximité des lieux jadis consacrés aux cultes païens, druidiques notamment, et le sabbat présentait

souvent les traits de l'orgie de type démétrien ou dionysiaque. On parlait également d'une divinité cornue (et la *corne*, nous l'avons vu, est un symbole lunaire) du nom de Cernunnos (« le Cornu », de la même forme tirée du latin *cornus*, en grec *keras*, « la corne »), objet d'un culte souterrain depuis le fond des âges, comme toutes les divinités lunaires et chtoniennes [4], et qui était tout particulièrement chère aux sorcières. Et puisque, comme chacun sait, l'être cornu et infernal est le démon, on en a déduit que les sorcières adoraient le démon — ce qui, les réserves qui s'imposent une fois faites, avait néanmoins un fond de vérité. En fait, sous le prétexte affiché de faire la chasse aux sorcières se cachait la volonté d'extirper tout résidu des antiques religions païennes — qui avaient pris racine tout spécialement parmi le petit peuple — dans le but de consolider et de promouvoir la foi chrétienne. Et le meilleur moyen était encore d'isoler les adeptes des anciens rites et de les discréditer aux yeux du peuple en attribuant à leurs cérémonies (qu'il s'agisse des tristement célèbres sabbats ou des orgies agraires pour obtenir la fertilité) de sinistres et ténébreux pouvoirs maléfiques, en identifiant leurs dieux au démon et en taxant d'immoralité leurs assemblées.

Mais la sanguinaire croisade contre les sorcières ne fut pas seulement le fait de l'exclusivisme intolérant de la religion chrétienne. L'extinction des rites païens était également un prétexte pour une chasse plus impitoyable et, en un certain sens, plus nécessaire. Car dans certains des rites antiques était enfermée une force, antérieure aux religions comme aux hommes, que *seules les femmes* (les sorcières, précisément) savaient invoquer et diriger sur les individus et, parfois, sur des communautés entières. Dire qu'il s'agissait de la « force du démon » ne voulait rien dire. C'était un pouvoir aux mille visages, insaisissable et indéfinissable — comme la nuit, comme

4. Un de ses autels a été précisément trouvé sous les fondations de la Cathédrale de Notre-Dame de Paris. Cf. également M. Murray, *The God of the witches*, Sampon Low, 1933 ; trad. fr., *Le Dieu des sorcières*, Denoël, coll. « La Tour Saint-Jacques », Paris, 1958, et E. Minguzzi, *Alchimia, cit.*

l'abîme, comme la lumière illusoire de la Lune. Le combattre et, surtout, neutraliser le principe qui l'inspirait, telle était l'obsession de l'Eglise : le détruire pour n'être pas détruite par lui. Or, il n'est pas difficile de lui donner un nom : c'est l'éternel pouvoir du féminin. C'est pourquoi « on doit dire l'hérésie des sorcières, et non pas des sorciers », comme le faisait très justement remarquer Michelet. La sorcière assume les valences inférieures du féminin, ce qui amenait notre auteur à conclure : « C'est le génie propre à la femme et à son tempérament. La nature les a faites sorcières ».

Et, si l'on se fonde sur ce que nous avons exposé jusqu'ici, il semble difficile de lui donner tort.

Le pacte avec le diable

Il est donc opportun d'examiner de plus près ce pouvoir, ou « génie », propre à la femme.

La sorcière est le « condensateur » des énergies cosmiques inhérentes au pôle féminin. En acceptant sans réserve sa propre féminité, en la développant et en l'activant ésotériquement à travers sa fusion avec tous les autres aspects cosmiques exprimant le *sacrum* féminin, un mystérieux courant traverse le circuit qui relie la Femme, la Terre, les Eaux et la Lune. Tel est le pouvoir de la sorcière. Aujourd'hui, c'est avec une ironie condescendante que l'on considère la thèse des Scolastiques qui, au Moyen Age, élaborèrent et systématisèrent la théorie du « pacte avec le diable » auquel les sorcières devaient leurs pouvoirs surnaturels. Mais rien ne justifie une telle ironie : le Diable, le Grand Pan, Dionysos sont des synonymes qui désignent une même réalité — la force-vie de la Terre à laquelle seule la femme peut totalement parvenir. Sous un tel éclairage, les interprétations plus ou moins historicistes examinées plus haut apparaissent à la fois partiales et fragmentaires. Il est exact qu'il s'agissait de névroses provoquées par la répression sexuelle, mais il conviendrait surtout de préciser qu'une telle

répression ne fit que développer le sens du *sacrum* sexuel ainsi que la conscience profonde et mystérieuse de la polarité. Reich [5] relève à juste titre qu'Eros n'est pas une simple « pulsion », comme le croyait Freud, mais une *énergie :* une énergie qui, lorsqu'elle ne trouve pas d'issue, finit par exploser. Dans certaines religions orientales (et sans doute, à l'origine, dans la religion catholique), la continence avait pour but d'accumuler une telle énergie pour ensuite la canaliser dans un sens transcendant ; et le « serpent Kundalini », situé derrière les organes sexuels, est probablement la transcription symbolique de cette énergie qui, réveillée, devait passer par les sept centres vitaux pour arriver au « troisième œil », c'est-à-dire à la vision supérieure. L'« hystérie » des sorcières, et notamment celle des moniales du Moyen Age, pouvait réellement être l'expression d'une explosion de cette énergie qui n'avait pas été préalablement canalisée à des fins transcendantes.

De même peut-on contester la réduction de ce phénomène à une simple révolte féminine contre une situation économico-sociale difficile, comme le fait Michelet : des situations similaires se sont souvent présentées au cours de l'histoire sans que, pour autant, l'on enregistre tout d'un coup une prolifération pandémique de sorcières. La motivation « sociale » joua certainement un rôle, tout comme l'orientation androcratique de la culture. L'une et l'autre allaient dans le sens d'une mortification matérielle et morale, incitant la femme à chercher sa propre voie de réalisation. Mais le phénomène de la sorcière, loin de se réduire à une lutte sur le plan matériel de l'histoire, *se développa dans le sens de la transcendance.* Ce fut la lutte entre deux types d'ascèse : l'ascèse virile, qui renouvelait le cycle héroïque avec la Chevalerie et cherchait ainsi sa propre restauration, et l'ascèse féminine qui, si elle ne parvenait pas à se sublimer en une forme divine, retrouvait alors la voie de la nature et de la possession dionysiaque.

5. On trouvera dans la seconde partie de cet ouvrage un plus ample examen de ses thèses.

C'est pourquoi l'on peut, dans certaines limites, affirmer qu'il n'existe pas de sorcières en dehors du Moyen Age car, parmi les époques sur lesquelles nous possédons une documentation suffisante, le Moyen Age fut celle qui, plus que toute autre, vit confluer et se réaliser les conditions nécessaires à un dépassement : les deux pouvoirs, royal et sacerdotal, hiérophanies de la polarité primordiale, se combattant au grand jour ; l'atmosphère millénariste, qui ne pouvait qu'inciter à des pensées transcendantes ; la constitution, par suite, de sectes initiatiques ; l'effervescence des esprits, destinée à déboucher sur de puissantes réalisations ascétiques individuelles (c'est le cas de Dante) ou sur des crises mystico-sensuelles (c'est le cas d'un Jacopone de Todi, entre autres, et, dans un cadre plus vaste, celui des sorcières).

La drogue sacrée

Vu le caractère extrêmement particulier de la sapience des sorcières, il est bien évident que leurs médecines magiques n'avaient rien à voir avec notre moderne pharmacopée. S'il est exact que pour « se rendre au sabbat » elles utilisaient des aphrodisiaques et des hallucinogènes — tels que la belladone, la jusquiame, l'opium, l'aconit, le pavot et le chanvre —, il s'agissait toutefois de plantes universellement connues dès l'époque d'Hipparque : ce n'est pas aux sorcières que l'on doit le mérite, ou la honte, de leur découverte, encore moins des applications pharmaceutiques qui se sont développées jusqu'à nos jours. En outre, il est bon de souligner au passage que l'usage de tels stupéfiants, connu dans toute l'Antiquité, était cependant strictement limité aux pratiques rituelles : il servait aux prêtres et aux initiés des sectes ésotériques — préalablement préparés à en maîtriser et à en diriger les effets — pour favoriser le dépassement de l'état normal de conscience et l'accès à un plus haut degré de celle-ci. Seul le monde moderne pouvait dénaturer le sens et le but de ces pratiques cultuelles au point d'en inverser les effets et de les réduire à un instrument

d'autodestruction insensé. Mais ce ne sont pas les sorcières qui en portent la responsabilité ! Les *« maleficae foeminae »* se servaient de ces plantes uniquement à des fins admises par la Tradition elle-même : pour favoriser l'éclosion d'un certain état psychophysique qui mène à l'extinction du Moi et au passage à une autre dimension en laquelle le cosmos se révèle dans sa totalité [6]. Ce n'est qu'à travers l'accès à un tel niveau de conscience que les sorcières « apprenaient » le secret des philtres. Les potions magiques n'étaient rien d'autre que le réceptacle d'une force préexistante, le prétexte matériel qui servait de support à la manifestation de celle-ci : la preuve en est que les recettes magiques dont la connaissance s'est transmise jusqu'à nous n'ont rien révélé qui puisse prouver leur efficacité — du moins, matériellement [7].

L'attitude de la sorcière vis-à-vis de la nature était diamétralement opposée à celle du savant : intuition contre rationalité, rituel magique contre expérimentation en laboratoire ; choix de remèdes au nom de principes considérés aujourd'hui comme « absurdes », tels que la loi des analogies ; et, surtout, conviction que ce n'était pas le remède lui-même, mais le pouvoir de celui qui le préparait (un pouvoir obtenu aux racines de la vie) qui garantissait la guérison ou la mort. La sorcière descendait au cœur de la nature et se fondait avec elle, en s'anéantissant ; alors que le médecin vigilant et attentif demeure à l'extérieur, se bornant à observer, à disséquer et à cataloguer. A la sorcière, la nature révélait sa vie profonde : mais que peut-elle révéler à

6. C'est ainsi que les Thraces et les Phrygiens, adorateurs de Dionysos, utilisaient des excitants de toutes sortes (boissons enivrantes, danses, orgies sexuelles) pour favoriser l'éclosion d'une disposition spirituelle qui permettait de « voir » le dieu dans sa totalité. Cf. E. Rohde, *Psyché*.

7. Dans le manuscrit n° 2, 327 de la B.N., folio 256 ; cité par M. Berthelot, *Les origines de l'Alchimie*, Paris, 1885 (Otto Zeller, Osnabrück, 1968), p. 10 , n. 4, on lit une déclaration d'Isis à son fils Horus, où la déesse affirme avoir appris d'Amnaël, le premier des Anges et des Prophètes, comme récompense de s'être donnée à lui, la révélation du secret du cosmos, que Tertullien (*De cultu foem.*, 1, 2 b) décrit comme les secrets des métaux, l'art des poisons et les enchantements magiques. Le Coran (II, 96) parle des deux anges, Harût et Marût, qui, pris de désir pour les femmes, descendirent sur la terre et leur apprirent la magie — celle, précisément, que les Titans voulaient leur extorquer.

l'ingénieur chimiste ou au médecin qui en font l'autopsie ? Rien — ne serait-ce que pour le simple fait que l'autopsie se pratique sur des cadavres.

Seule, peut-être, l'Eglise eut l'intuition de la véritable essence de la Sorcière et du type de rapports qu'elle entretenait avec la nature : c'est pourquoi sa condamnation fut d'autant plus sévère qu'elle était plus cohérente — nonobstant toutes les horreurs des chambres de tortures et des exterminations en masse [8].

Les Chrétiens virent dans la sorcellerie un retour des mystères d'Eleusis et du dionysisme car les ménades s'en remettaient précisément au substrat tellurique pour atteindre à la puissance du féminin : à une nature animée, mystérieuse et non rachetée qui, en tant que telle, revêtait très exactement les traits du « démon ». La religion, qui avait sublimé sa Grande Mère en une Vierge Sapientielle, la purifiant des scories du vieux culte tellurico-maternel, ne recula pas devant une nouvelle croisade (aussi sanguinaire, odieuse et inhumaine fût-elle) pour chasser à nouveau aux Enfers les modernes incarnations d'Aphrodite Chtonienne, d'Isis la Noire et de Durgâ-Kâli.

---

8. Au début, l'Eglise se borna à sanctionner par des peines spirituelles ceux qui pratiquaient la sorcellerie (Concile d'Elvire de 306, d'Ancira en 314, de Trullo en 692). Par la suite, la bulle papale *Vox in Roma* de Grégoire IX marqua le début de la véritable persécution : la première sorcière fut brûlée à Toulouse en 1275 par l'Inquisiteur Hugues de Banyuls. C'est sur les instances des papes Jean XXII et Benoît XII que les persécutions les plus rigoureuses eurent lieu. Il n'est pas possible d'établir avec exactitude le nombre des victimes, mais on sait que le seul juge Benoît Carpzov se vanta d'en avoir condamné 20 000 et que Rémy, juge de Lorraine, soutenait en avoir brûlé 800. Un tiers environ du nombre total des victimes (probablement plus d'un million de personnes entre le XIV[e] siècle et le XVIII[e] siècle) fut condamné dans les pays protestants. Le summum fut atteint en France (il paraît qu'en 1585, dans l'évêché de Troyes, *une seule femme* échappa au bûcher après que l'Inquisition ait fait passer en jugement deux villages entiers !), en Angleterre et en Amérique, à Salem notamment.

La parapsychologie, Inquisition profane

Nous avons vu en quoi consistait le pouvoir de la sorcière : atteindre aux lois cachées qui régissent le cosmos, capter les énergies invisibles qui, comme une trame occulte, se tiennent derrière les phénomènes réels, afin de les activer et de les diriger de façon consciente.

La possibilité d'entrevoir dans le résultat de telles pratiques, spécialement lorsqu'elles sont couronnées de succès, une « revendication sociale », un apostolat médical ou encore un délire névropathique, peut, à vrai dire, être écartée. Par contre, il nous est donné de constater avec certitude le développement de facultés que, aujourd'hui, voulant faire feu de tout bois (comme, ailleurs, Hegel avait observé que « la nuit, toutes les vaches sont noires »), l'on a l'habitude de qualifier de « paranormales ».

Les temps changent — les distances et les canons de la popularité aussi. A la sorcière également, on faisait faire le tour du village au milieu d'un public en délire — mais il s'agissait d'un chœur d'insultes et d'injures, et la promenade se terminait par un ignoble feu de joie. Aujourd'hui, bien au contraire, les heureux qui possèdent des « dons extra-sensoriels » font le tour du monde parmi l'admiration générale et, accueillis par une bien différente... chaleur, ils offrent sans se faire prier (et lucrativement) leurs exhibitions au regard aiguisé de la science la plus clairvoyante — c'est-à-dire la « para-science » —, laquelle a au moins en commun avec sa plus myope et plus noble sœur la même obsession maniaque : se limiter scrupuleusement à l'expérimentation, disséquer le phénomène à la lumière de la raison et, chaque fois que c'est possible (ou par excès d'acrimonie), confier les données à des cerveaux électroniques pour, ensuite, étiqueter doctement et avec diligence ses différentes manifestations sous le nom de psychokinésie, télékinésie, psychométrie, *Poltergeist,* etc. — comme si le jargon

érudit, qu'il soit grec ou allemand, simplifiait les choses, alors qu'il ne fait que les compliquer un peu plus. La conséquence, c'est que sous le phare brutal de tant de « lumières », l'essence subtile, impalpable et évanescente de la sorcière est définitivement partie en fumée avant d'avoir révélé son secret. Décidément, l'Occident n'a jamais suffisamment appris la leçon de Socrate qui recommandait de ne pas se limiter à l'aspect extérieur, mais de chercher le *tì éstin*, l'essence des choses, par-delà les apparences quantitatives et qualitatives.

Le fantôme de la sorcière, qui avait pourtant réussi à échapper aux bûchers du Moyen Age et aux anathèmes de la Sainte Inquisition, n'a survécu jusqu'à nos jours que pour se faire incinérer de façon aseptisée dans les fours crématoires du rationalisme moderne et de sa profane Inquisition. Et ceux-là ne pardonnent pas !

La médiumnité

La sorcière utilise dans des buts très différents le pouvoir qui lui vient de son contact magique avec la nature.

Le niveau le plus bas de ses facultés est constitué par la médiumnité, du latin *medium*, « moyen, intermédiaire ». La femme se dépersonnalise et se transforme en simple instrument, laissant le champ libre aux forces inférieures. Dans le cas de la médium, il y a certes un auto-dépassement, puisqu'elle va au-delà des simples capacités humaines, mais dans une direction descendante : ceci revient à se jeter dans le monde des forces obscures et chaotiques du préformel. C'est avec raison qu'Helena Blavatsky, fondatrice du mouvement Théosophique, fit observer : « La médiumnité est le contraire de l'adeptat : l'une est dominée, alors que l'autre domine ».

La médiumnité est un état qui, plus qu'un autre, fait appel aux caractéristiques féminines : la réceptivité, la passivité et le don de soi absolu, jusqu'à l'auto-anéantissement. Et, effectivement, la prééminence, numérique et qualitative, des femmes parmi ceux qui se livrent à ces pratiques — toujours opérées

La parapsychologie, Inquisition profane

Nous avons vu en quoi consistait le pouvoir de la sorcière : atteindre aux lois cachées qui régissent le cosmos, capter les énergies invisibles qui, comme une trame occulte, se tiennent derrière les phénomènes réels, afin de les activer et de les diriger de façon consciente.

La possibilité d'entrevoir dans le résultat de telles pratiques, spécialement lorsqu'elles sont couronnées de succès, une « revendication sociale », un apostolat médical ou encore un délire névropathique, peut, à vrai dire, être écartée. Par contre, il nous est donné de constater avec certitude le développement de facultés que, aujourd'hui, voulant faire feu de tout bois (comme, ailleurs, Hegel avait observé que « la nuit, toutes les vaches sont noires »), l'on a l'habitude de qualifier de « paranormales ».

Les temps changent — les distances et les canons de la popularité aussi. A la sorcière également, on faisait faire le tour du village au milieu d'un public en délire — mais il s'agissait d'un chœur d'insultes et d'injures, et la promenade se terminait par un ignoble feu de joie. Aujourd'hui, bien au contraire, les heureux qui possèdent des « dons extra-sensoriels » font le tour du monde parmi l'admiration générale et, accueillis par une bien différente... chaleur, ils offrent sans se faire prier (et lucrativement) leurs exhibitions au regard aiguisé de la science la plus clairvoyante — c'est-à-dire la « para-science » —, laquelle a au moins en commun avec sa plus myope et plus noble sœur la même obsession maniaque : se limiter scrupuleusement à l'expérimentation, disséquer le phénomène à la lumière de la raison et, chaque fois que c'est possible (ou par excès d'acrimonie), confier les données à des cerveaux électroniques pour, ensuite, étiqueter doctement et avec diligence ses différentes manifestations sous le nom de psychokinésie, télékinésie, psychométrie, *Poltergeist*, etc. — comme si le jargon

érudit, qu'il soit grec ou allemand, simplifiait les choses, alors qu'il ne fait que les compliquer un peu plus. La conséquence, c'est que sous le phare brutal de tant de « lumières », l'essence subtile, impalpable et évanescente de la sorcière est définitivement partie en fumée avant d'avoir révélé son secret. Décidément, l'Occident n'a jamais suffisamment appris la leçon de Socrate qui recommandait de ne pas se limiter à l'aspect extérieur, mais de chercher le *tì éstin*, l'essence des choses, par-delà les apparences quantitatives et qualitatives.

Le fantôme de la sorcière, qui avait pourtant réussi à échapper aux bûchers du Moyen Age et aux anathèmes de la Sainte Inquisition, n'a survécu jusqu'à nos jours que pour se faire incinérer de façon aseptisée dans les fours crématoires du rationalisme moderne et de sa profane Inquisition. Et ceux-là ne pardonnent pas !

La médiumnité

La sorcière utilise dans des buts très différents le pouvoir qui lui vient de son contact magique avec la nature.

Le niveau le plus bas de ses facultés est constitué par la médiumnité, du latin *medium*, « moyen, intermédiaire ». La femme se dépersonnalise et se transforme en simple instrument, laissant le champ libre aux forces inférieures. Dans le cas de la médium, il y a certes un auto-dépassement, puisqu'elle va au-delà des simples capacités humaines, mais dans une direction descendante : ceci revient à se jeter dans le monde des forces obscures et chaotiques du préformel. C'est avec raison qu'Helena Blavatsky, fondatrice du mouvement Théosophique, fit observer : « La médiumnité est le contraire de l'adeptat : l'une est dominée, alors que l'autre domine ».

La médiumnité est un état qui, plus qu'un autre, fait appel aux caractéristiques féminines : la réceptivité, la passivité et le don de soi absolu, jusqu'à l'auto-anéantissement. Et, effectivement, la prééminence, numérique et qualitative, des femmes parmi ceux qui se livrent à ces pratiques — toujours opérées

dans un état de conscience amoindrie : la prétendue « transe » —, cette prééminence ne peut, aujourd'hui encore, être niée. A ce stade, correspondant à l'annulation du moi, à la fusion avec le tout en dehors de l'espace et du temps, on peut constater des phénomènes tels que la clairvoyance, la télékinésie, la psychométrie ou la nécromancie (pour reprendre le langage « technique » désormais passé dans les mœurs).

L'évocation des « esprits des défunts », notamment, en dit long sur l'état médiumnique.

Par « esprits » nous entendons, comme le faisaient les Anciens, les énergies vitales au sens aussi bien mental (souvenirs, idées) que dynamique (impulsions, habitudes), énergies que l'âme, si elle survit à la mort, laisse derrière elle comme elle a abandonné son cadavre physique. Ces forces, rendues à la liberté parce que dissociées du noyau central de l'individualité qui en assurait l'unité, errent dans l'infrahumain, s'incarnant dans la médium qui véritablement «parcourt la voie de l'Hadès » et « suit le chemin des morts » — se trouvant elle-même, lors de la « transe », dans la même situation de dissociation d'avec son unité spirituelle que celui qui meurt vraiment [1].

La légende, ou la terreur ancestrale, veut que ces énergies libérées s'accrochent aux corps des vivants et sucent leur sang (*i.e.* leur énergie vitale) afin de conserver une apparence de vie ; la fable des vampires en est née mais on la trouvait déjà en germe dans la descente aux Enfers de Virgile : Enée doit verser le sang chaud d'une victime pour étancher la soif des larves qui sortent des replis brumeux de l'Hadès. Légende ou réalité, la croyance populaire a auréolé les sorcières de ce pouvoir sinistre : les larves venues des enfers qu'elles traînent derrière elles, sucent l'énergie de leurs infortunés voisins, jusqu'à ce que mort s'ensuive. C'est là une explication un peu trop simpliste d'un pouvoir beaucoup plus profond et subtil.

---

1. Sur le danger des pratiques médiumniques, responsables de l'invasion du monde des vivants par les forces inférieures, cf. J. Evola, *Masques et visages du spiritualisme contemporain*, Ed. de l'Homme, Montréal-Bruxelles, 1972.

L'obscure intuition d'un pouvoir vampirique chez la sorcière a pris corps dans la légende d'une présence venue d'en bas qui « suce le sang », l'énergie et la vie.

Mais ce n'est pas au plan matériel qu'il convient de rapporter cette faculté « magique ». La sorcière, personnification de l'archétype féminin et, par conséquent, Femme Absolue, applique ses arts à la capture du principe de la virilité transcendante : tel est, métaphoriquement, le « sang » qui est sucé. Nous avons évoqué plus haut le pouvoir castrant de la femme. De nombreux autres mythes y font allusion : Circé, l'enchanteresse, attire vers sa nature matérielle les hommes qu'elle transforme en porcs ; la Sirène, synthèse de la Terre et des Eaux, virginité abyssale et indifférenciée, entraîne vers des récifs mortels les marins. Et Ulysse, qui a pourtant la force d'abandonner volontairement à la fois Pénélope (la femme-mère), Circé et la vierge Nausicaa, sait qu'il lui est impossible de ne pas céder à l'appel des Sirènes, manifestations primordiales du féminin, et se fait enchaîner au mât de son navire pour empêcher lui-même et les siens d'être victimes de leur chant magique. Un auteur comme Weininger affirme que, lors de l'étreinte, ce caractère vampirique se manifeste chez toutes les femmes : la femme est « la matière qui vient d'être formée et ne veut pas abandonner la forme (*i.e.* le mâle), mais la garder à elle éternellement » [2].

Mais, sans recourir aux mythes, il suffit d'observer certaines coutumes sexuelles, retenues bien à tort comme « anormales », chez les insectes. La mante religieuse tue le mâle après la fécondation, comme les abeilles exterminent les faux-bourdons après qu'ils aient rempli leur fonction. La même chose se passe au niveau cellulaire : le spermatozoïde qui parvient jusqu'à l'ovule, par qui il est attiré comme par un aimant, y ouvre une

2. *Geschlecht und Charakter*, Vienne, 1918, p. 402.

brèche qui se referme ensuite sur lui et l'emprisonne définitivement dans l'indifférenciation de la nouvelle vie.

Depuis toujours, la femme tue le mâle : soit en l'entraînant à « s'assimiler à sa nature propre » à travers l'érotisme comme but à soi-même, soit à travers la maternité, emprisonnant dans le devenir sa semence qu'elle incarne en un aveugle processus de reproduction. C'est la raison pour laquelle nous avons déjà eu l'occasion d'observer que certaines religions imposaient à leurs prêtres la chasteté, le fait « d'être pur de la femme » [3].

« Sorcière » est la femme qui, laissant derrière elle les superstructures de la culture (qu'elle soit phallocratique, gynécocratique ou bien d'un autre type encore), est remontée à la matrice de son être profond et en suit les lois. Elle a le visage de Déméter et celui d'Aphrodite : mère et amante, car c'est sur ces deux fonctions que la nature a fondé sa domination du mâle. Ce n'est certainement pas à la sorcière que peuvent se référer les féministes d'aujourd'hui, elles qui, à la nature aphrodisienne, opposent le saphisme, et à la nature maternelle, la stérilité. Il n'y a peut-être qu'un aspect qui puisse leur donner quelque chose de commun avec elle, du moins extérieurement : une pratique parmi les plus sinistres de celles attribuées aux sorcières.

Il existe tout un ensemble de mythes que le passé nous a transmis avec horreur, mythes bien éloignés de la clarté apollinienne de l'Hellade — au point que même la voie cathartique de la tragédie classique n'a pas voulu s'en saisir pour les recomposer selon une dimension humaine. Seules la tradition populaire la plus ténébreuse, et la veine morbide et inquiète d'un Euripide, nous ont transmis ces légendes pour les livrer aux hallucinations de la terreur superstitieuse — ou au

---

3. Inversement, certaines sectes initiatiques ont pratiqué une utilisation magique de la sexualité destinée à prendre *à la femme* son pouvoir. L'ésotérisme hébraïque évoque cela, mais surtout les Tantras, auxquels nous renvoyons le lecteur. Pour revenir à l'Europe, un personnage très controversé comme Aleister Crowley (qui avait coutume de se faire appeler « la Grande Bête 666 », faisant sienne l'appellation attribuée par saint Jean, dans l'Apocalypse, à l'Antéchrist), nous a laissé des documents attestant l'usage de pratiques sexuelles de type tantrique avec ses « Femmes Ecarlates ».

divan des psychanalystes. Il s'agit des mythes relatifs à l'infanticide.

Un même filon unit la sorcière Mégère, la magicienne Médée et Agavé la bacchante.

Mégère, maîtresse de Zeus, voit les fils qu'elle eut de lui massacrés par Héra et, par vengeance, enlève les enfants à leur mère pour en sucer le sang [4]. Médée, trahie par son mari Jason, se venge en tuant ses propres enfants. Agavé, enfin, pour venger Dionysos outragé par Penthée, son fils, n'hésite pas à lui trancher la tête. Il s'agit ici de trois incarnations d'une même réalité : le principe féminin qui, en tant que Déméter et Aphrodite, a déjà fermé à l'homme la voie de la transcendance, lui dénie également la possibilité d'une continuité dans le devenir en lui tuant ses enfants s'il s'aperçoit qu'il cherche à échapper à l'esclavage sexuel grâce auquel il le tient en son pouvoir : Mégère se venge de l'infidélité de Zeus, et Médée, de l'adultère de Jason. Quant à Agavé, elle sanctionne le principe selon lequel il n'est pas permis à l'homme de se rebeller contre sa fonction purement phallique, personnifiée par Dionysos, et que lui a imposée la femme. C'est le retour des Amazones qui suppriment les enfants mâles après en avoir tué les pères : l'amour est mort [5].

La légende de Médée et de Mégère, élaguée des ténèbres de l'horreur, nettoyée de ses résidus « superstitieux », « démystifiée », psychanalysée, passée au crible lumineux de la Science et tombée ensuite dans le domaine social, se présente aujourd'hui sous de nouveaux atours : elle s'appelle le *« droit à l'avortement »*. La science a démontré que le fœtus et une tumeur maligne sont une seule et même chose (et, de son point de vue, elle n'a pas tort : si l'esprit n'existe pas, il s'agit de deux choses parfaitement identiques, de « néoplasies », c'est-à-dire de « formations neu-

---

4. Concernant son identité avec Hécate et son aspect de prostituée, cf. C. Kerényi, *Gli dèi e gli Eroi della Grecia, cit.*, p. 43.

5. Nous attirons ici brièvement l'attention du lecteur sur la double signification attribuée par la Tradition à l'amour : *a-mors*, « sans mort », s'il s'adresse à la femme sublimée ; *mort*, s'il équivaut à la conversion en la nature féminine, déjà évoquée par nous (cf. ch. II et IV).

ves »). La sociologie, quant à elle, a démontré que la condition de mère dans notre société était frustrante, et cela aussi est un fait établi ; la démographie, de son côté, insinue de façon voilée que le génocide lui-même serait providentiel si l'on veut éviter que le monde explose pour cause de surpopulation. Au reste, si l'Amérique, l'Allemagne et la Russie (et pas seulement elles) l'ont pratiqué impunément, au nom de la guerre ou de la révolution, avec les chambres à gaz, les bombes et autres moyens moins pittoresques mais tout aussi efficaces, ne pourrions-nous pas nous-mêmes le pratiquer, avec plus de dignité et de profit, au nom du bien-être et avec des moyens plus discrets ?

Et voici comment Médée et Mégère, bannies hier encore du genre humain, ont retrouvé dans la « société du progrès » une place de choix, de pair avec un visage bénin et démocratique : elles ont été, comme on dit, « récupérées ».

Mais la puissance sinistre attribuée à la sorcière pour son infanticide rituel et la conscience de sa signification — qui donnaient au rire dément de Médée une sublimité diabolique, qui auréolaient d'une funèbre sacralité la perversité de Mégère —, cette puissance sinistre ne trouve guère son pendant dans la sereine et philanthropique condescendance du médecin qui pratique l'avortement dans le confort aseptisé d'une clinique bien équipée — ou dans les tables rondes et les congrès où l'on disserte courtoisement, lors d'aimables controverses entre beaux esprits, sur son opportunité — ou, enfin, dans les manifestations de rue où tout se résume à un problème d'utérus.

Ceci montre bien que ce qui différencie l'infanticide de la sorcière de l'avortement n'est pas seulement nominal, même si un filon souterrain relie l'un à l'autre et si la signification profonde de ces deux phénomènes est tout aussi effrayante.

L'infanticide magique était l'affirmation, poussée au-delà des limites humaines, de l'adhésion totale de la femme à sa nature propre. Inversement, l'avortement est l'extrême capitulation, car elle traduit la renonciation de la femme à incarner la Force-Vie, source de son pouvoir. Et il était inévitable, puisque

les liens subtils qui unissaient la femme au plan le plus profond et le plus archétypal de son être se sont désormais définitivement rompus. En fait, ce qui a disparu, ce sont les prémisses mêmes et les finalités (qui, pour la pensée traditionnelle, sont implicites au fait même d'exister) qui permettraient d'orienter sa vie conformément à sa propre essence transcendante. L'esprit perdu est irrécupérable et rien ne sert de récriminer : tout ce que le monde de la matière peut offrir, c'est un vague humanitarisme capable de distribuer, quand c'est possible, des biens de consommation et de la « Justice Sociale ».

A dire vrai, que pourrait-il bien distribuer d'autre ? L'existence humaine, privée de signification supérieure, ne réclame rien de plus, désormais, qu'être vécue — bien entendu de la meilleure façon possible : tel est le dogme de la Religion du Bien-être et de la Justice Sociale, le nouveau credo en lequel un Christianisme sans âme, et la majeure partie des religions dans le monde, se sont transformés. Les autres, en voie d'extinction, ont encore quelques adeptes dans les pays sous-développés — lesquels, toutefois, comme on l'assure de toutes parts, sont, eux aussi, « en voie de développement », « développement » ayant bien entendu le sens de communier dans ladite religion du Bien-être. Or, de ce point de vue, qui est aujourd'hui *le seul possible,* qui peut, et au nom de quels principes, s'arroger le droit d'imposer à une femme de poursuivre une grossesse qu'elle ne désire pas ? Alors que désormais la logique du bien-être et de la justice sociale oblige à justifier, sinon à louer, le vandalisme dans les rues, le crime « politique », la liberté provisoire ou définitive des malfaiteurs et des psychopathes (et nous nous excusons de devoir utiliser une terminologie qui semble indiquer un jugement négatif, mais l'évolution linguistique n'a pas réussi à marcher du même pas que... l'évolution des mœurs et, pour l'instant, nous ne saurions exprimer autrement ces aspects de notre réalité quotidienne), les « autorestitutions » (le chapardage dans les magasins a trouvé son néologisme adéquat), la débandade de la famille et des institutions. Quand tout cela finit par être accepté comme normal, l'interdiction de l'avortement

apparaît alors comme l'ultime et pharisien acquiescement à la « démocratie des morts ». Et, sans la moindre ironie, les femmes ont toutes les raisons de se plaindre d'avoir été oubliées par l'iconoclasme collectif.

« Tremblez, tremblez... ». Il y a lieu de le faire — mais certainement pas pour les sorcières : elles sont hors de cause depuis longtemps !

Le pouvoir magique des règles

L'un des problèmes qui, paraît-il, obsèdent aujourd'hui les féministes, est celui de la menstruation : contrairement à la « pulsion » sexuelle et à la maternité (auxquelles, si on le veut, on peut se soustraire), la menstruation fait tellement partie de la nature féminine qu'il semble s'agir de quelque chose d'inaliénable et d'incontournable. C'est la marque même d'Eve, qu'il est impossible d'imputer ni à la culture androcratique ni à l'injustice sociale. La menstruation faisant partie d'un destin inéluctable, on tend à en prêcher, sinon véritablement l'ostentation, du moins une espèce d'acceptation résignée fondée sur la connaissance scientifique de ce phénomène et le substitut thaumaturgique de l'antique triade Asclépios-Hygie-Panacée qui guérit tous les maux. Et, à dire vrai, elle en a guéri au moins un : la honte, associée à un sentiment d'infériorité physique et psychologique, que suscitaient hier encore les règles. Honte et infériorité que les femmes ont toujours éprouvées par la faute de la société phallocratique, comme le relèvent fort justement les féministes ; en témoignent l'anthropologie, l'ethnologie et l'histoire des religions qui ont accumulé une quantité irréfutable de chefs d'accusation : la femme qui avait ses règles, chez les Anciens et chez les « primitifs » [6], devait être isolée comme les déchets radioactifs, avoir le visage couvert *afin qu'elle ne voie pas le Soleil* (elle l'aurait obscurci), être recluse dans une cabane loin

6. Voir, à cet égard, l'ouvrage déjà cité d'Eliade et celui de J. G. Frazer, *Le rameau d'or*, Robert Laffont/Jupiter, coll. « Bouquins », Paris, 1983, t. I, ch. XX et t. 2, ch. LX.

de toute habitation (elle *contaminait* ses voisins) ; ou bien, lorsqu'on lui permettait bénignement de circuler en liberté provisoire, elle ne pouvait sortir *que de nuit* et emprunter des chemins spéciaux réservés aux femmes indisposées. Lorsque plus tard, dans des civilisations particulièrement philanthropiques et tolérantes, il lui fut concédé de vivre sous le même toit que son époux, entrait alors en action un système compliqué de poulies grâce auxquelles l'infortunée était hissée au plafond et installée dans une petite cage afin d'éviter le simple *contact avec le sol.*

A toutes ces tortures s'en ajoutait souvent une pire encore : la soif, car, dans son état, la femme ne pouvait ni toucher ni, bien entendu, ingérer *l'eau* — risquant, sinon, de déchaîner orages et cataclysmes. Et s'il est vrai, comme on le raconte dans diverses traditions, que le déluge fut provoqué par l'imprudence d'une malheureuse qui but au puits alors qu'elle avait ses règles, on comprend pourquoi cette interdiction fut dès lors si rigoureusement observée. Au terme de cet affligeant séjour, les braves messieurs de l'ancien temps brûlaient diligemment les vêtements et les draps des délinquantes, et ce n'est qu'après moultes purifications qu'elles étaient enfin admises à rentrer dans la communauté civile. Par bonheur, cette explosion de sadisme n'avait pas lieu tous les mois, mais était la plupart du temps limitée à l'apparition des premières règles : ensuite, il suffisait de s'abstenir de tout contact contaminant avec la femme impure. Et il faut croire que cette norme était suivie scrupuleusement — que ce soit par crainte de la contamination ou à cause des lourdes peines qui étaient prévues pour les transgresseurs : qu'il suffise de rappeler que la Bible les condamnait à mort par lapidation [7].

Les femmes ne se sont pas demandé le pourquoi de tant de

7. On n'en est pas arrivé là aujourd'hui, mais il a toujours été reconnu tacitement un caractère « anormal » à la période menstruelle, comme le démontrent des « rituels » encore répandus : abstention de l'eau, abstinence sexuelle, interdiction de toucher des végétaux qui — les faits le prouvent — souvent se fanent ; de toucher certains produits alimentaires qui, manipulés par certaines femmes indisposées, se corrompent.

persécutions ou, si elles l'ont fait, ont retourné la question à la science, laquelle n'a pas su leur répondre. Et comme toujours dans de tels cas d'aporie, la chose a été versée au volumineux dossier de la répression masculine sous l'étiquette « barbaries et superstitions médiévales » ; mais ceci a du moins eu cet énorme avantage : la honte des règles a cessé de tourmenter les femmes.

Cependant, avec la honte, s'est également évanoui un pouvoir mystérieux — le dernier, peut-être, qui reliait encore la femme à la Femme Absolue. Un pouvoir clairement identifiable si l'on examine les éléments aptes à le dissimuler : nuit, Terre, eau — un pouvoir qui « obcurcissait le soleil ».

Les règles sont taboues. Or, le tabou, « c'est précisément cette condition des objets, des actions ou des personnes 'isolées' et 'interdites' à cause du danger que comporte leur contact. En général, est ou devient *tabou* tout objet, action ou personne qui porte, en vertu de son propre mode d'être, ou qui acquiert par une rupture de niveau ontologique, une *force* de nature plus ou moins incertaine. (...) Le terme correspondant à *tabou* en malgache est *fady, faly,* mot qui désigne ce qui est 'sacré, prohibé, interdit, incestueux, de mauvais augure' (...), c'est-à-dire, en dernière analyse, ce qui est *dangereux* (...) » [8].

Appliquées aux règles, de telles définitions expliquent aussi bien les rituels d'exorcisme et apotropaïques, inconsciemment pratiqués aujourd'hui encore par la culture androcratique, que l'usage magique des règles.

Elles n'expliquent pas pour autant la honte féminine qui, en réalité, n'est rien d'autre que le résidu (banalisé, désacralisé et vidé de toute signification) de la hiératique pudeur antique : celle d'une époque où le *sacrum* se conservait et s'alimentait en secret. Mais puisque, aujourd'hui, le *sacrum* a disparu et que la « prise de conscience » féministe s'est substituée à la conscience profonde du pôle féminin, la femme a perdu tout contact avec des racines comme avec sa force intime : s'il n'y a plus de *sacrum*,

8. M. Eliade, *op. cit.*, p. 26.

la pudeur ne sert à rien et la petite honte n'a plus de raison d'être.

Mais la sorcière, ultime prêtresse de la nuit, sait se réapproprier le *sacrum* contaminé par elle et en fait l'instrument de son pouvoir. C'est avec le sang menstruel qu'elle scelle son lien avec la terre : selon une tradition tzigane, tous les sept ans, les sorcières, au cours de la célébration du sabbat sur le mont de la Lune, répètent rituellement leur « pacte avec le diable », en utilisant le sang menstruel [9].

Or, le diable, nous l'avons vu, est le travestissement chrétien de l'antique Pan : l'énergie de la Terre, la Grande Mère ; c'est à elle que l'on consacrait justement le sang — ce dernier étant étroitement lié à la possibilité de procréer. Qu'ensuite les sorcières s'en soient servi pour préparer philtres et potions, c'est là un fait établi.

La superstition populaire a recueilli les antiques recettes et en perpétue la tradition, respectant scrupuleusement les dates fatidiques des fêtes du sabbat : la Chandeleur, le 1er mai (la « Nuit de Walpurgis » de Goethe), le 1er août (date de l'antique fête des récoltes), la Toussaint. Mais il s'agit de la répétition passive d'un rite désormais désacralisé : car ce n'est pas l'objet en soi, mais la force qui s'y transfère qui est le véritable agent de la magie — force que les sorcières, chargeant de significations symboliques le sang menstruel, réussissaient à diriger. L'amour et la mort, la stérilité et la fécondité, hauts et bas successifs de la vie humaine soumise au devenir : tel était leur champ d'action. Elles savaient désagréger, avec le sang menstruel, l'unité psychologique de l'individu en l'amenant au somnambulisme, à la folie ou à la possession : parce que dans la menstruation se retrouve le double pouvoir tellurico-féminin : la Force-Vie et la dissolution vers le bas.

---

9. Wlislocki (H. von), *Aus dem inneren Leben der Zigeuner*, Berlin, 1892.

« Messe noire » : ainsi l'Eglise appelait-elle les réunions nocturnes des sorcières. Car si par Messe on entend le rite grâce auquel on évoquait la présence réelle de la divinité, en ce cas celui des sorcières est également une Messe : de même que, sur les autels chrétiens, l'Hostie symbolique se transforme en Fils de Dieu, de même, sur les autels du Sabbat, la sorcière devenait l'incarnation vivante de la Déesse.

Le rituel religieux correspond au rituel magique : l'unique différence réside dans l'objet de l'évocation.

La Messe magique est Noire, car Noire est la Vierge de la Terre, l'infernale Hécate, mère de la dissolution et des ténèbres.

Sur l'autel nocturne, la sorcière attend qu'à travers le rite magique le principe divin s'incarne en elle. La plupart du temps, elle préférait officier nue, afin que son évocation gagne en puissance, héritière en cela d'une tradition millénaire dont on trouve encore aujourd'hui des survivances dans certaines coutumes agraires remontant vraisemblablement à la même antique sapience. En Estonie et en Finlande, « on ensemence parfoit tout nu, la nuit (...) (Le sorcier est nu, lui aussi, lorsqu'il chasse les sortilèges ou les autres fléaux des champs). En Estonie, les fermiers s'assurent une bonne récolte en labourant et en hersant nus (...). Pendant la sécheresse, les femmes hindoues traînent, toutes nues, une charrue dans les champs (...) » [1]. Eliade n'en explique pas les raisons, mais il n'est pas difficile de les découvrir : la nudité féminine évoque magiquement, par analogie, la nudité abyssale du féminin.

Quand le rite était accompli, on participait à la communion, au *mysterium conjunctionis*. L'Hostie, corps du Dieu fait Homme, se reçoit ; la Sorcière, corps de la Déesse, se possède : la communion sabbatique se traduisait par une orgie sexuelle collective qui avait pour but de faire participer l'assistance à la présence du *sacrum*.

1. M. Eliade, *op. cit.*, p. 283.

Il est bien évident que ce n'était pas l'orgie en elle-même qui intéressait l'Inquisition : la fornication, qu'elle soit publique ou privée, n'a jamais été poursuivie comme délit par aucun tribunal ecclésiastique et pas davantage l'orgie agraire qui, dans certaines régions, avait lieu carrément sous le patronage de l'Eglise : qu'il suffise de rappeler l'usage — qui a survécu longtemps, même à l'époque chrétienne — selon lequel, en Ukraine et dans l'Est européen, « à la Saint-Georges, après que le prêtre avait béni la récolte, de jeunes couples se roulaient sur les sillons. En Russie, c'était le prêtre lui-même qui était roulé sur le sillon par des femmes (...) » [2]

Ce n'était donc pas l'orgie, mais l'orgie sabbatique et ce qui se communiquait à travers elle qui était l'objet de persécutions — c'est-à-dire le pouvoir mystérieux du féminin. Du reste, les rites agraires sont la simple survivance, désormais réduite en termes de pure superstition, des antiques orgies de la Grande Mère. Et même les dates classiques des nuits de sabbat citées plus haut se référaient spécifiquement au culte tellurique : la Chandeleur (2 février), ancienne fête païenne conservée dans le culte chrétien en tant que bénédiction des chandelles et *Purification de la Vierge*, correspond aux *Lenea* grecques, fêtes *en l'honneur de Dionysos* ; le 1er mai, fête de la nature en fleurs et des bourgeons, à l'origine celle de Maia, qui donna son nom au mois. Or Maia était en Grèce la mère d'Hermès-Mercure, l'Androgyne et, à Rome, elle personnifiait le réveil de la Terre au printemps. Lors des réjouissances du 1er mai, on célébrait la Nuit de Walpurgis dont Goethe a laissé une vigoureuse description ; le 1er août, c'est l'antique *Lamas*, fête des récoltes, et le 31 octobre, la veille des fêtes chrétiennes des Saints *et des Morts*. Vie, Mort et Renaissance à l'enseigne de la Vierge et de la Mère : la substance des Sabbats était véritablement l'évocation rituelle de l'éternel devenir chtonien. Mais le mode de participation au *sacrum*, c'est-à-dire la « communion sexuelle », se référait également à la plus originelle tradition du culte féminin, que

2. *Ibid.*, p. 300.

« Messe noire » : ainsi l'Eglise appelait-elle les réunions nocturnes des sorcières. Car si par Messe on entend le rite grâce auquel on évoquait la présence réelle de la divinité, en ce cas celui des sorcières est également une Messe : de même que, sur les autels chrétiens, l'Hostie symbolique se transforme en Fils de Dieu, de même, sur les autels du Sabbat, la sorcière devenait l'incarnation vivante de la Déesse.

Le rituel religieux correspond au rituel magique : l'unique différence réside dans l'objet de l'évocation.

La Messe magique est Noire, car Noire est la Vierge de la Terre, l'infernale Hécate, mère de la dissolution et des ténèbres.

Sur l'autel nocturne, la sorcière attend qu'à travers le rite magique le principe divin s'incarne en elle. La plupart du temps, elle préférait officier nue, afin que son évocation gagne en puissance, héritière en cela d'une tradition millénaire dont on trouve encore aujourd'hui des survivances dans certaines coutumes agraires remontant vraisemblablement à la même antique sapience. En Estonie et en Finlande, « on ensemence parfoit tout nu, la nuit (...) (Le sorcier est nu, lui aussi, lorsqu'il chasse les sortilèges ou les autres fléaux des champs). En Estonie, les fermiers s'assurent une bonne récolte en labourant et en hersant nus (...). Pendant la sécheresse, les femmes hindoues traînent, toutes nues, une charrue dans les champs (...) » [1]. Eliade n'en explique pas les raisons, mais il n'est pas difficile de les découvrir : la nudité féminine évoque magiquement, par analogie, la nudité abyssale du féminin.

Quand le rite était accompli, on participait à la communion, au *mysterium conjunctionis*. L'Hostie, corps du Dieu fait Homme, se reçoit ; la Sorcière, corps de la Déesse, se possède : la communion sabbatique se traduisait par une orgie sexuelle collective qui avait pour but de faire participer l'assistance à la présence du *sacrum*.

1. M. Eliade, *op. cit.*, p. 283.

Il est bien évident que ce n'était pas l'orgie en elle-même qui intéressait l'Inquisition : la fornication, qu'elle soit publique ou privée, n'a jamais été poursuivie comme délit par aucun tribunal ecclésiastique et pas davantage l'orgie agraire qui, dans certaines régions, avait lieu carrément sous le patronage de l'Eglise : qu'il suffise de rappeler l'usage — qui a survécu longtemps, même à l'époque chrétienne — selon lequel, en Ukraine et dans l'Est européen, « à la Saint-Georges, après que le prêtre avait béni la récolte, de jeunes couples se roulaient sur les sillons. En Russie, c'était le prêtre lui-même qui était roulé sur le sillon par des femmes (...) » [2]

Ce n'était donc pas l'orgie, mais l'orgie sabbatique et ce qui se communiquait à travers elle qui était l'objet de persécutions — c'est-à-dire le pouvoir mystérieux du féminin. Du reste, les rites agraires sont la simple survivance, désormais réduite en termes de pure superstition, des antiques orgies de la Grande Mère. Et même les dates classiques des nuits de sabbat citées plus haut se référaient spécifiquement au culte tellurique : la Chandeleur (2 février), ancienne fête païenne conservée dans le culte chrétien en tant que bénédiction des chandelles et *Purification de la Vierge*, correspond aux *Lenea* grecques, fêtes *en l'honneur de Dionysos* ; le 1er mai, fête de la nature en fleurs et des bourgeons, à l'origine celle de Maia, qui donna son nom au mois. Or Maia était en Grèce la mère d'Hermès-Mercure, l'Androgyne et, à Rome, elle personnifiait le réveil de la Terre au printemps. Lors des réjouissances du 1er mai, on célébrait la Nuit de Walpurgis dont Goethe a laissé une vigoureuse description ; le 1er août, c'est l'antique *Lamas*, fête des récoltes, et le 31 octobre, la veille des fêtes chrétiennes des Saints *et des Morts*. Vie, Mort et Renaissance à l'enseigne de la Vierge et de la Mère : la substance des Sabbats était véritablement l'évocation rituelle de l'éternel devenir chtonien. Mais le mode de participation au *sacrum*, c'est-à-dire la « communion sexuelle », se référait également à la plus originelle tradition du culte féminin, que

2. *Ibid.*, p. 300.

l'Antiquité connaissait sous la forme de la prostitution sacrée et de la hiérogamie.

Les prêtresses de la déesse, qu'elle ait pour nom Ishtar, Mylitta, Athagatia, Anaïtis ou Aphrodite, avaient pour fonction de se prostituer selon un rite magique, faisant de celui qui s'unissait à elles le co-participant du pouvoir de la déesse. Ceci était toutefois une forme déjà institutionnalisée, au service de la société patriarcale (qu'on qualifierait aujourd'hui d'androcratie), dans le sens où ce pouvoir était rituellement offert au mâle : on reproduisait les conditions du retour à l'androgyne à travers le *« hieròs Gámos »*, les noces sacrées [3].

Mais, dans les sociétés démétrico-aphrodisiennes, la prostitution sacrée avait un but bien différent : utiliser le pouvoir divin pour s'approprier la virilité transcendante de l'homme. La preuve en est qu'à l'âge historique, les hiérodules (les « esclaves sacrées », c'est-à-dire les prêtresses qui pratiquaient la prostitution rituelle) étaient appelées « vierges » et « pures ». Mais, à Babylone, il en existait une autre catégorie, les *« harimâte »*, qui étaient très craintes : au point que l'on avait coutume de dire : « L'homme qui tombe entre leurs mains est perdu » [4]. C'est à elles que les sorcières correspondent. Ce n'est pas un hasard si l'on disait que leur principale et plus dangereuse vertu consistait à provoquer l'impuissance virile.

Peut-être est-ce là l'unique pouvoir qui, par des voies et pour des motifs tout à fait différents, soit resté aux féministes — lesquelles, à en croire Musatti *, sont véritablement des « femmes castrantes ».

---

3. P.B. Randolph, *Magia sexualis*, Guy Le Prat, Paris, 1969.

4. L. Delaporte, *La Mésopotamie, Les civilisations babylonienne et assyrienne*, Paris, 1925, p. 95.

* Cesare Musatti : universitaire, père de la psychanalyse freudienne en Italie (N.D.T.).

IIe PARTIE

FÉMINITÉ ET FÉMINISME MODERNE

CHAPITRE I

LORSQUE MEURT LE MYTHE

Nous avons jusqu'ici examiné les grands principes de la cosmologie traditionnelle selon laquelle — de l'infiniment petit à l'infiniment grand, dans la multiplicité de ses manifestations — la marche de l'univers doit ramener à l'Un, équilibre parfait entre deux pôles opposés, harmonie des contraires dans leur complémentarité : équilibre de l'Homme et de la Femme dans l'Androgyne — comparable à l'équilibre des protons et des électrons au sein de l'atome —, du moi et du subconscient chez l'être humain.

D'autre part, nous avons observé que l'acceptation de la cosmologie traditionnelle impliquait également celle d'une certaine éthique : si tout ce qui existe participe soit de l'un, soit de l'autre pôle, tout doit tendre à en incarner l'essence de la façon la plus pure et qui corresponde le mieux à sa forme idéale.

Sur cette base, nous avons examiné les manifestations du pôle féminin dans les hiérophanies et les théophanies hypostasiées que le passé nous a léguées, mettant en évidence le substrat éternel auquel se relient ses diverses (et, dans certains cas, apparemment contradictoires) représentations [1].

1. La méthode que nous avons suivie est, avec les adaptations qui s'imposent, celle de la néo-linguistique : confrontation des isoglosses (éléments linguistiques communs) et des isoïdes (aspects culturels communs). Cf. E. Minguzzi, « Le leghe linguistiche », in *Lingue e didattica*, n° 17, octobre 1974.

Ensuite, nous avons analysé les rapports réciproques existant entre les manifestations du féminin (Déméter, les Amazones, Aphrodite, la Femme Divine) et, pour finir, projeté cette dialectique dans la réalité historique en traçant les grandes lignes, à la lumière de la cosmologie traditionnelle, d'une interprétation du monde antique et de certains aspects de la réalité contemporaine.

Nous en sommes ainsi arrivée à examiner les manifestations archétypales du féminin chez la femme, identifiant, d'une part, dans la « Vierge Sophia » et, d'autre part, dans la « Sorcière », les deux aspects les plus cohérents et les plus complets de la féminité, lesquels expriment tous deux une autotranscendance : ascendante chez la Femme Divine, descendante chez la Femme Diabolique.

En d'autres termes, nous avons traité jusqu'ici des modalités de manifestation du féminin — soit dans un sens absolu (achronique et archétypal), soit en relation avec le devenir historique —, arrivant à la conclusion que le passage de l'« âge d'or » au « quatrième âge » signifiait une décadence du monde de la transcendance à celui de la matérialité — ou, pour conserver la métaphore des deux pôles, de la spiritualité ouranienne et solaire du principe viril au naturalisme tellurico-lunaire du principe féminin. Ce qui, en dernière analyse, est précisément la caractéristique de notre époque, comme l'affirme Marx lui-même (orfèvre en matière de matérialisme) : « (...) Le rapport de l'homme à la nature est immédiatement son rapport à l'homme (...) Dans ce rapport *apparaît* donc de façon *sensible*, réduite à un *fait* concret la mesure dans laquelle, pour l'homme, l'essence humaine est devenue la nature, ou celle dans laquelle la nature est devenue l'essence humaine de l'homme » [2].

C'est pourquoi, de nos jours, la véritable essence humaine (celle qui est primordiale, authentique, originelle), on la cherche chez le singe. On en étudie avec anxiété les faits et gestes,

2. K. Marx, *Manuscrits de 1844*, Ed. Sociales, Paris, 1972, p. 86.

convaincu qu'y est cachée la forme archétypale de la nature d'Adam. « (...) On peut se plaire à reconnaître, dans certaines attitudes singulières (des singes), l'esquisse de formes désintéressées d'activité ou de contemplation. Fait remarquable : ce sont surtout les sentiments que nous associons volontiers à la partie la plus noble de notre nature, dont l'expression semble pouvoir être identifiée le plus aisément chez les anthropoïdes : ainsi la terreur religieuse et l'ambiguïté du sacré »[3]. Quelle consolation, en effet ! — même si elle est un peu gâtée par la constatation ultérieure que ces phénomènes sont seulement des manifestations rudimentaires : il semble radicalement impossible de « pousser ces ébauches au-delà de leur expression la plus primitive ».

Mais, soutenus par l'opinion publique, les savants ne se découragent pas : et, en effet, quoi de plus digne d'éloges aujourd'hui que de réduire le supérieur à l'inférieur ?

Le caractère dominant de notre époque avait déjà été prévu et décrit par les auteurs de la Tradition comme une phase irréversible et fatale du déclin et de la désintégration de l'esprit consécutifs à l'abandon définitif de la voie vers la transcendance — selon une assimilation progressive du pôle viril au matérialisme, au mécanisme et aux lois aveugles du devenir, inhérents au pôle féminin.

On peut ne pas partager le jugement sévère porté par la Tradition sur notre époque, laquelle apparaît globalement comme l'ultime étape de la décadence. Mais si l'on fait abstraction d'un tel jugement, il faut bien reconnaître que les aspects caractéristiques de notre époque correspondent à ceux que l'Antiquité avait avec clairvoyance prédits. En effet, notre monde est la manifestation de ce que la pensée traditionnelle avait, ainsi que nous l'avons vu, défini comme dominé par le féminin qui ne fait désormais pratiquement plus qu'un avec l'indifférencié : matérialisme, scientisme, phénoménisme, égalitarisme (en tant qu'abolition de la différence, qu'elle soit

3. C. Lévi-Strauss, *Les structures élémentaires de la parenté*, Mouton, 1967, p. 7.

aristocratique, méritocratique, ploutocratique, sexuelle, intellectuelle ou caractérielle) et prééminence du féminin sous toutes ses manifestations.

Nous sommes confrontés à une réalité objective : si l'on croit à un principe métaphysique comme clé interprétative de ce qui existe, celle-ci est porteuse d'une signification, elle assume donc une valeur particulière et une fonction déterminée (imposant, par conséquent, une finalité bien précise) ; mais si l'on ne croit pas à un tel principe, alors la signification, la valeur, la fonction et la finalité disparaissent (conclusion à laquelle l'existentialisme parvient selon d'autres voies) ou bien se prêtent aux interprétations les plus divergentes (débouchant sur le conservatisme mesquin et les conventions purement extérieures de la « morale bourgeoise ») ou, enfin, prennent une direction diamétralement opposée — exactement comme le monde de la matière s'oppose à celui de l'esprit. Celui qui est totalement immergé dans une *Weltanschauung* matérialiste et y participe sans réserves est contraint d'en suivre la logique dont il est partie prenante, si bien que chaque développement lui apparaît comme un progrès, que chaque étape du processus de matérialisation lui apparaît comme une libération par rapport à des schémas qui, s'ils étaient excellents dans le cadre d'une éthique tournée vers le dépassement de l'humain, se révèlent aujourd'hui dénués de tout fondement.

Saint Anselme s'était évertué à prouver l'existence de Dieu avec son fameux raisonnement ontologique : le divin existe parce que nous en possédons le concept — si bien que même l'athée niant Dieu, par le simple fait qu'il le nie, démontre qu'il en possède le concept et en affirme par là même l'existence. Autour des années Mille, ce raisonnement parut sacro-saint, et lorsque le moine Gaunilon se leva pour protester que, pourtant, l'athée du psaume biblique niait aussi qu'il possédait le concept de Dieu, les « souriantes et concises phrases » du *Liber Apologeticus* suffirent à le faire taire — tant il était évident au Moyen Age que chacun portait en soi une étincelle de transcendance. Le *Liber pro insipiente* de Gaunilon eut à l'époque

le seul mérite de permettre à saint Anselme une démonstration encore plus triomphale et plus écrasante, *a priori* et *a posteriori, urbi et orbi,* de sa pensée. Le sort de Gaunilon fut comparable à celui de l'*Ilio* d'Ugo Foscolo : « ressuscitée, mais pour rendre plus belle encore l'ultime victoire des Pélides fatals ». Et, à vrai dire, celui d'Anselme fut effectivement en ce domaine l'un des derniers triomphes. Or, aujourd'hui, si la culture de masse accordait encore une place au Moyen Age, le *Liber pro insipiente* jouirait d'une popularité bien méritée tant il semble avoir été fait exprès pour la mentalité moderne. Car, s'il est vrai que l'existence de Dieu se déduit du concept du divin inscrit en l'homme, de nos jours une telle existence pourrait difficilement se déduire puisque son concept même a disparu. C'est la revanche de Gaunilon et — *absit injuria verbo* — de l'insipient.

Ce qui, à l'origine, était supraordonné et suprarationnel (et qui, comme tel, se posait comme l'unique clé herméneutique de la réalité) devient irrationnel et a, par conséquent, lui-même besoin de rationalisations et d'interprétations. Les directives cosmologiques et éthiques auxquelles jadis se conformait la psyché se réduisent maintenant à une petite morale soit sociale, soit faite d'habitudes, à un insignifiant Super-Moi conventionnel qui, au lieu de mener à la conscience de soi, en interdit l'accès et, plutôt que de conduire à l'harmonie parfaite entre l'homme et le cosmos, interdit tout développement normal du caractère. Les archétypes n'existent plus en tant que déterminations primordiales du pur esprit — ils deviennent des « complexes innés » [4] et, au lieu de modeler la psyché individuelle comme le voulait Platon, la désintègrent. « (...) La possession du Moi par un archétype transforme un être et l'oblige à n'être qu'une figure collective, une sorte de masque, derrière lequel l'humain ne peut plus se développer mais s'atrophie » [5].

4. C.G. Jung, *L'homme à la découverte de son âme*, Payot, coll. « P.B.P. », Paris [10], 1977, p. 311.

5. C.G. Jung, *Die Beziehungen zwischen dem Ich und dem Unbewussten*, Zürich, 1963, p. 130 (trad. fr., *Dialectique du Moi et de l'Inconscient*, Gallimard, coll. « Idées », Paris [3], 1973).

Le remède cathartique est devenu poison.

Avec de telles prémisses, il est bien évident que l'éthique et la métaphysique traditionnelles que nous relate l'histoire deviennent de simples conventions sociales : dépouillées de leur fonction de guide suprahistorique et intemporel, elles subissent la loi du devenir et sont mises sur le compte de la culture et des intérêts sociaux des classes dominantes successives [6].

La polarité Etre-devenir se transpose en dichotomie culture-nature — la seconde réduite à son expression purement biologique, la première vidée à tel point de sa substance qu'elle ne représente plus qu'un code conventionnel de la vie en société, lequel se modifie perpétuellement en fonction des exigences contingentes de la société dont il est le produit. La culture ne forme pas : elle est formée. Si bien qu'on peut toujours la remettre en question — ce qui, pour la pensée moderne, n'est pas l'indice même d'une question mal posée : c'est au contraire la plus sublime prérogative de la démocratie. On peut carrément dire que cette disponibilité de la culture à être « en voie de formation » est justement ce qui assure sa prééminence sur la « nature », laquelle évolue plus lentement en atrophiant ou en hypertrophiant les organes que le principe de fonctionnalité et d'utilité sociale sélectionne successivement.

Ceci dit, en ce qui concerne la thèse qui est la nôtre, la différenciation des rôles sexuels est aujourd'hui essentiellement, et de façon définitive, considérée comme un fait culturel. « (...) Il est grand temps d'en finir aussi bien avec le biologisme en général, qu'avec l'aspect particulier qu'il prend ici, c'est-à-dire avec ce qu'on a appelé le dualisme biologique qui distingue les sexes l'un de l'autre et qui se reflète dans la vie mentale », soutient, par exemple, J. Mitchell, disciple de Freud.

Le dualisme étant un fait de culture, on peut donc le remettre

6. Par « culture », nous entendons la dimension en laquelle la société institue un mode de vie indépendant des instincts les plus immédiats que nous inspire la nature, afin de se réaliser dans le cadre de la cité.

7. J. Mitchell, *Psychanalyse et féminisme*, tome 2, tr. fr., Editions des Femmes, Paris, 1978, p. 550.

en question — et éventuellement l'abolir, s'il ne revêt plus aucune signification pour la société.

Le matérialisme a fini par absorber la dyade métaphysique et il l'a redissoute dans l'indifférencié. Arrivée à ce point, la Tradition est muette : c'est la « longue nuit » de l'âge du Loup au sortir de laquelle surgiront peut-être les « hommes de l'aurore » pour ouvrir un nouveau cycle, une fois que le baptême d'un autre déluge aura régénéré le cosmos.

La seule qui puisse parler, maintenant, c'est la science — elle qui du grand organisme de l'univers ne voit que le tissu épithélial — et encore, pas complètement ; penchée sur son microscope, elle observe les « virus » qui lui sautent aux yeux et se creuse la cervelle pour savoir d'où ils peuvent bien provenir, ce qu'ils feront et où ils finiront par aller.

Devant l'inconnu, toute explication est plausible, toute conjecture est envisageable : c'est pourquoi la science est si tolérante vis-à-vis des interprètes du réel — pourvu, bien entendu, qu'ils se fondent sur des bases rigoureusement « scientifiques » !

CHAPITRE II

LE MARCHÉ AUX FEMMES

Freud, l'inventeur des Amazones

A l'interprétation métaphysique de la réalité et de l'histoire proposée par la Tradition, la pensée moderne offre, entre autres, l'exégèse psychanalytique qui, sous de nombreux aspects, se situe aux antipodes de la première.

C'est Freud lui-même qui définit la civilisation égéo-minoenne comme « féminine », précisant qu'il s'agit d'une féminité active (correspondant, par conséquent, aux aspects « démétriens » de la Tradition), et la civilisation grecque comme « virile » — ou, pour nous exprimer dans son langage, celle dans laquelle le patriarcat détermine chez la femme des caractéristiques passives. Mais la Tradition définirait bien autrement cette baisse de niveau en la rapportant à la phase titanique de la décadence : celle où l'homme, après avoir perdu sa propre spiritualité, régresse à des formes bestiales et priapiques, entraînant la femme dans sa propre déchéance.

Si le fait d'assumer un rôle réceptif-passif (qui, dans le cadre de la cosmologie antique, équivalait à un retour à l'ordre sacré de l'univers) devient ici une répression imputable à la société patriarcale, on en déduit que la prééminence active du féminin au cours de la phase pré-œdipienne (anomalie aux yeux de la Tradition) devient ici la norme — c'est ainsi qu'il a été interprété

par les féministes, du moins par celles qui souhaitent revenir à une telle phase.

En substance, Freud reconnaît comme nécessaires à la femme ces connotations passives et réceptives. Mais les Anciens les lui attribuaient en tant que manifestations de son essence, comme des modalités inhérentes au fait même d'être femme, comme des prérogatives naturelles du rôle qui était le sien — alors que Freud les impute abusivement à l'éthique patriarcale. Au reste, dans le monde de la matière, que signifie « actif » et « passif » ? De purs, très purs accidents. « Pendant la plus grande partie de sa vie de psychanalyste, Freud pensa que les adjectifs actif/passif étaient inadéquats, et que la distinction entre l'homme et la femme était purement conventionnelle », soutient J. Mitchell, laquelle, en guise de démonstration, cite les paroles même du Maître : « Nous avons pris l'habitude d'utiliser les termes de masculin et féminin y compris comme des qualités psychiques, tout comme nous avons transposé le point de vue de la bisexualité sur le plan psychique.

« Nous disons donc qu'une personne, qu'elle soit de sexe masculin ou féminin, se comporte à telle occasion de façon masculine, à telle autre de façon féminine. Mais vous verrez bien vite qu'il s'agit là d'une pure concession à l'anatomie et aux conventions. On ne peut donner *aucun* contenu aux concepts de masculin et de féminin. Cette distinction n'est pas une distinction psychologique. En règle générale, quand on dit masculin, on entend 'actif', et quand on dit féminin, 'passif'. Ceci posé, il est parfaitement exact qu'une telle distinction subsiste : la cellule sexuelle masculine est activement mobile, elle cherche la cellule féminine ; tandis que l'ovule est au contraire immobile, attendant passivement. Cette conduite propre aux organismes sexuels élémentaires sert de modèle à la conduite de l'individu lors du rapport sexuel : l'homme poursuit la femme, il l'assaille et pénètre en elle. Mais en posant cela, on ne fait que réduire, en matière de psychologie, le caractère 'mâle' à un facteur d'agression. Et il n'est pas du tout sûr qu'avec cela vous ayez relevé quelque chose d'essentiel dans

la mesure où force est de constater que, chez certaines espèces animales, ce sont les femelles qui sont les sujets les plus forts et les plus agressifs alors que les mâles se bornent à être actifs lors de l'accouplement (...) ; plus vous vous éloignez du domaine restreint de la sexualité, et plus l'erreur d'interprétation saute aux yeux. Il existe des femmes qui peuvent exercer la plus grande activité dans des domaines variés — et des hommes qui ne peuvent vivre en société qu'en faisant preuve de prodiges de souplesse » [1].

Tout ceci est parfaitement exact, surtout de nos jours. En fait, s'il n'existe plus ni principe masculin ni principe féminin (et sur ce point, Freud est catégorique : « on ne peut donner *aucun* contenu aux concepts de masculin et de féminin »), fait alors défaut le modèle auquel se conformer pour perfectionner sa nature propre : étant purement conventionnels, les rôles peuvent se confondre et l'anomalie peut devenir la norme. Effectivement, « gardons-nous cependant de sous-estimer l'influence de l'organisation sociale qui, elle aussi, tend à placer la femme dans des situations passives » [2].

C'est ainsi, et également avec d'autres arguments, que J. Mitchell développe son apologie de Freud, accusé de misogynie, en démontrant que, bien au contraire, lui aussi avait emprunté la voie royale qui devait déboucher sur le féminisme — montrant ainsi qu'il était bien dans le sens de l'histoire. Et il n'y a aucune raison d'en douter. Même si ce fut involontairement, on peut en effet affirmer que c'est proprement lui qui a ouvert et défriché cette voie — si tant est que l'on puisse considérer cela comme tout à son honneur.

Car, si on l'examine de près, la psychanalyse dans son ensemble repose sur la célébration de la femme : c'est autour d'elle et pour l'amour d'elle (Déméter, Aphrodite et Amazone

---

1. J. Mitchell, *op. cit.*, p. 163-165 ; et note 1) tiré de S. Freud, *Nouvelles conférences sur la psychanalyse*, « La féminité », coll. « Idées », Gallimard, Paris, 1936, p. 150-152.

2. *Ibidem*.

tout à la fois) que se déroule, clef de voûte de l'existence, toute cette sombre histoire de castration. La société démétrienne se contentait d'émasculer les hommes — et ce n'était déjà pas si mal ; celle de Freud, s'inspirant du souvenir de la justice de Salomon, castre tout le monde impartialement, hommes et femmes, et donne tout son sens à la phrase de Leopardi : « Le jour de sa naissance est funeste à qui naît ». Mais il s'agit, au bout du compte, d'une castration anodine qui, bien loin de toucher à la virilité transcendante (laquelle, nous l'avons vu, n'existe plus), se borne à « congeler » momentanément, pendant la petite enfance, l'activité phallique du garçon et à exagérer chez la fille l'envie de ce pénis qu'elle n'a pas. Une « envie » que Platon avait déjà relevée et expliquée par des motivations beaucoup plus profondes à travers le mythe bien connu de Poros et de Pénia (« richesse » et « pauvreté »). Poros, que l'on peut interpréter comme la plénitude de l'être, s'unit alors qu'il est « ivre » à Pénia (la pauvreté de l'être) : et de cette union naît Eros. La femme est toujours le non-être, la « privée », « celle qui n'a pas » — en aucun cas, bien sûr, « celle qui n'a pas de pénis », remarque par trop banale —, mais bien celle qui n'a pas en elle sa propre cause, l'être.

La femme freudienne, on l'a dit, est un concentré des aspects dégénérescents de la matérialisation (du moins du point de vue traditionnel) du pôle féminin.

En tant que mère-amazone, étant privée de pénis, elle veut que le fils (cette monstrueuse excroissance de son corps) soit son phallus : Freud transpose ici sur un plan purement matériel et biologique la tendance propre au féminin de s'approprier la virilité transcendante.

S'allume alors une rivalité priapique entre le père et le fils pour lesquels la mère revêt un aspect aphrodisien. Chacun connaît la suite de cette lamentable histoire : le fils voudrait devenir le phallus de sa mère mais le père, déjà détenteur de ce privilège, refuse de lui céder, si bien qu'idéalement, le fils le tue. Si le matricide rituel était, comme nous avons eu l'occasion de le voir, la première étape de la voie héroïco-virile, le parricide est,

subséquemment, la première étape de la voie opposée. On retourne au régime des Grandes Mères où, effectivement, l'acceptation de la castration fait suite au parricide symbolique (cf. I[re] partie, chap. 3, « Les castrats de Cybèle »), acceptation momentanée tacitement compensée par la certitude de pouvoir un jour posséder, sous une forme aphrodisienne, la mère — en la personne de la future épouse, ou de la « partenaire », avec laquelle on pourra perpétuer pendant des générations le cycle des castrations. On ne peut manquer d'observer que cette découverte « révolutionnaire » de Freud était déjà en germe dans le mythe d'Ouranos, fils de Gaia, lequel s'unit à la mère aphrodisienne et se retrouve castré. Cet avertissement devenait plus explicite encore si on y confrontait le mythe de Chronos et de Zeus, lequel marque justement *le passage de l'Age d'Or à l'Age d'Argent.* Chronos, le père primordial, afin d'échapper au parricide qu'il sentait pendre au-dessus de sa tête, dévorait tous les enfants que lui donnait Rhéa. Mais Zeus, sauvé par sa mère, réussit à lui échapper et à le neutraliser à tout jamais.

Si bien que, finalement, le fils arrive d'une façon ou d'une autre à satisfaire son désir. La plus embarrassée demeure sa sœur : dans le drame œdipien, la fille, privée de ce phallus qu'elle désire de façon amazonienne, se voit contrainte de revêtir un aspect aphrodisien afin de conquérir, au moins, le phallus du père — en attendant, elle aussi, de s'approprier celui de son futur « partenaire », ou de son fils. Mais l'affaire s'avère être plus compliquée qu'il n'y paraît !

Sa vie est condamnée à une longue série de tribulations qu'elle n'a nullement méritées. Se rendant compte qu'elle ne pourra jamais posséder la mère, elle se sent en état d'infériorité et doit donc reporter sa libido sur le père pour au moins s'emparer de son phallus et, dans ce but, elle est contrainte de forcer sa nature en devenant gracieuse, passive et servile pour séduire le père — d'Amazone, elle devient Aphrodite. Mais, dans cette opération de charme, elle se trouve être en rivalité avec la mère, qui était cependant son premier amour, et qu'elle déteste d'autant plus qu'elle ne lui a pas donné de phallus — ce

qui lui procure en supplément un complexe de culpabilité. C'est ainsi que la sexualité active (« sadisme ») devient sexualité passive (« masochisme »). Voilà comment, selon Freud, la société patriarcale modèle les femmes en les enfermant dans un cercle vicieux qui, du moins dans la civilisation qui est aujourd'hui la nôtre, n'offre aucune échappatoire. C'est une civilisation priapique et phallocratique ayant comme support logique une féminité amazonico-aphrodisienne (à laquelle va toute sa compréhension attristée) car, si l'existence humaine se réduit à une course au phallus, le seul instrument avec lequel on puisse posséder la mère, il est bien évident que la femme part désavantagée.

Il convient toutefois de s'interroger sur le pourquoi de la surprenante et calomnieuse réputation de misogynie attribuée à l'inventeur de ce système. Les motifs invoqués par ses détracteurs sont purement extérieurs. N'a-t-on pas dit qu'il était juif, et donc le descendant d'un peuple qui met uniquement au masculin le nom de Dieu, qui parvient à rabaisser la femme au niveau d'une côte — d'autant moins importante qu'elle provient du corps puissant d'un Adam à plusieurs côtes ? Mais cela ne lui suffit pas : il fait aussi retomber sur elle la culpabilité du vol fatal au jardin d'Eden et en fait une infâme pour les siècles à venir. Il est donc probable qu'un individu formé par une telle foi soit rien moins qu'indiqué pour s'occuper des problèmes des femmes — et s'il le fait, une légitime suspicion doit nécessairement s'imposer.

Or, si, partageant ce préjugé plein de méfiance, on jette un coup d'œil à sa scélérate petite famille œdipienne ainsi qu'au modèle phylogénique qu'elle est censée reproduire, on remarque qu'indubitablement la seule marchandise de prix à ses yeux, c'est le phallus (défini par Freud comme « le bien le plus précieux »), prérogative exclusive de l'homme, et que — ce qui est pire — il ne considère comme « civilisation » que le seul système patriarcal phallocratique, tout le reste n'étant que préhistoire.

Mais, à vrai dire, Freud n'imposait rien ; il se bornait à

analyser le système social de la partie du monde où il lui avait été donné de naître et affirmait que ce dernier obéissait nécessairement, à tort ou à raison, à la loi du père au sens priapique tel que nous l'avons précédemment définie. Au lieu de l'accuser de misogynie, les féministes devraient plutôt voir en lui le Mentor « qui, en fortifiant le sceptre des gouvernants — élague leurs lauriers et révèle à chacun — de l'un les larmes ruisselantes, de l'autre le sang ».

Si l'on veut pouvoir élaguer ultérieurement ces lauriers, le moment est venu d'examiner de plus près les origines de l'organisation phallocratique du point de vue de Freud.

Les cannibales de la préhistoire

On fait toujours remonter l'actuel destin de l'humanité aux infâmes exploits perpétrés par l'inconscience criminelle d'ancêtres mythologiques dont l'héritage laissé aux générations suivantes est une sorte d'obligation de commettre un crime — ver qui nous ronge en secret, obsession incessante : c'est pour y mettre fin que surgit, avec ses lois, la société civile, création nécessaire dont la fonction est de réprimer les scélérates impulsions ataviques en laissant à leur place un sentiment de culpabilité affligé. Jusqu'à une époque très récente, on déléguait à l'acribologie des religions le soin de déterminer les péchés individuels ; depuis Freud, c'est la psychanalyse qui s'en charge. L'ancêtre biblique s'était borné, poussé par la femme, à manger une pomme et, pour ce délit sans importance, continuait à expier pour l'éternité ; l'ancêtre freudien, lui, pervers et cannibale, avait tué et dévoré son propre père afin de s'emparer des femmes — et depuis lors, il portait sur lui, outre la marque d'infâmie, ce bon vieux complexe de culpabilité auquel s'applique si bien le mot de Blondel : « Freud sut voir dans l'homme le porc — et il en a fait un porc triste ». Si le mythe que Freud pose à l'origine de la société humaine est vrai, il faut reconnaître qu'elle est née sous de tristes auspices. Au

départ, il y avait un père insatiable et tyrannique qui gardait pour lui toutes les femmes de sorte que les fils, afin de rétablir une justice plus équitable, eurent l'idée de le liquider et de lui ravir les femmes. Le repas totémique encore en usage dans les sociétés dites primitives [1] serait donc la réévocation de cet antique règlement de comptes après lequel ces mêmes frères dévorèrent le père mort. « L'aïeul violent était certainement le modèle envié et redouté de chacun des membres de cette association fraternelle. Or, par l'acte de l'absorption ils (les frères) réalisaient leur identification avec lui, s'appropriaient chacun une partie de sa force. Le repas totémique, qui est peut-être la première fête de l'humanité, serait la reproduction et comme la fête commémorative de cet acte mémorable et criminel qui a servi de point de départ à tant de choses : organisations sociales, restrictions morales, religions » [2]. Rappel du péché originel, le repas totémique est en même temps la garantie qu'on ne le commettra jamais plus.

Les frères parricides se trouvent donc être les heureux propriétaires du harem paternel mais, de crainte de s'exterminer à tour de rôle pour se l'adjuger, ils décident de renoncer aux femmes. « Le besoin sexuel, loin d'unir les hommes, les divise. Si les frères étaient associés tant qu'il s'agissait de supprimer le père, ils devenaient rivaux dès qu'il s'agissait de s'emparer des femmes. Chacun aurait voulu, à l'exemple du père, les avoir toutes à lui, et la lutte générale qui en serait résultée aurait amené la ruine de la société. Il n'y avait plus d'homme qui, dépassant tous les autres par sa puissance, aurait pu assumer le rôle du père. Aussi les frères, s'ils voulaient vivre ensemble, n'avaient-ils qu'un seul parti à prendre après avoir, peut-être, surmonté de graves discordes, instituer l'interdiction de l'inceste, par laquelle ils renonçaient tous à la possession des femmes convoitées, alors que c'était principalement pour

1. Sans doute serait-il plus juste de les considérer comme des rameaux déviés et dégénérés d'anciennes races désormais en voie d'extinction.

2. S. Freud, *Totem et Tabou*, Payot, coll. « P.B.P. », p. 163 ; *apud* J. Mitchell, *op. cit.*, p. 458.

s'assurer cette possession qu'ils avaient tué le père. Ils sauvèrent ainsi l'organisation qui les avait rendus forts (...) »[3]. Et J. Mitchell ajoute : « Le fait même que le père symbolique du mythe soit en réalité un père *mort*, revêt également une autre signification. En raison du parricide originel, auquel Freud rattache la naissance du sentiment de culpabilité, l'homme contracte une dette qui le soumettra à la loi pour toute l'existence. Or, tout cet héritage mythologique investit le mythe mieux connu du complexe d'Oedipe et de la castration ; lorsque le petit homme désire sa mère et désire tuer son père qui en a la jouissance exclusive, il lui faut affronter les deux redoutables événements de la situation totémique : le parricide et l'inceste »[4].

Le mythe œdipien serait donc la mémoire ancestrale d'une action dont procède la loi qui régit la société, assignant à l'homme et à la femme les rôles qui y correspondent. Dans la situation œdipienne, le garçon apprend quelle place lui revient dans la société en tant qu'héritier de la loi du père — et la fille, celle que la même loi lui assigne. En fin de compte, le complexe d'Oedipe est la loi universelle qui enseigne à l'homme et à la femme quelle est leur place dans le monde au sein de cette société qui, pour Freud, est la seule envisageable : la société patriarcale.

Femmes-objets et femmes-signes

Il est nécessaire, pour préciser la fonction de la femme, de revenir aux frères parricides qui décidèrent d'échanger entre eux la marchandise tant convoitée. C'est de cet échange qu'est née la société. Depuis lors, les frères continuent à céder leurs sœurs aux autres, recevant en échange les sœurs d'autrui. « L'échange des femmes régi par la loi est le principal facteur qui distingue l'humanité de tous les autres primates sur le plan culturel », affirme J. Mitchell. « L'échange systématique des

3. S. Freud, *ibid.*, p. 165, *apud* J. Mitchell, *op. cit.*, p. 458.
4. J. Mitchell, *op. cit.*, p. 459.

femmes est un phénomène caractéristique de la société humaine. Ce choix de l'exogamie transforme les 'familles naturelles' en un système culturel de parenté » [1].

Au reste, il n'est pas nécessaire de faire appel au mythe totémique pour se rendre compte de tout ceci. A partir de prémisses très différentes, un Lévi-Strauss parvient aux mêmes conclusions, démontrant que « la finalité des structures selon lesquelles les 'primitifs' construisent leurs rapports de parenté consiste à empêcher que chaque clan familial particulier ne se referme sur lui-même. Elle revient à contraindre tous les clans à instituer des rapports matrimoniaux tels que chaque famille soit poussée à échanger ses propres femmes contre celles des autres familles en vertu de structures permettant de maintenir toujours vivante et évidente l'obligation réciproque de réaliser cet échange. Dans une économie de pénurie comme celle des 'primitifs', il est absolument indispensable que des règles très précises imposent aux différents clans des liens de parenté — et donc de non-belligérance, de solidarité et de collaboration.

« La transgression de ces règles, et donc la rupture de ces liens, isolerait les différents clans et en ferait rapidement (compte tenu de la pénurie chronique des moyens de subsistance) d'irréductibles adversaires, ce qui conduirait, comme il est déjà arrivé, à l'extinction progressive d'une tribu toute entière (...) C'est (entre autres) pour des raisons et des finalités de ce type — et certainement pas pour des motivations biologiques ou morales — que survit chez toutes les populations 'primitives' l'interdiction des rapports incestueux, lesquels sont évidemment la négation même de rapports 'ouverts' entre les membres de deux familles différentes. La nature artificielle et intentionnelle, même au niveau de l'inconscient, de cette interdiction conduit Lévi-Strauss à identifier justement l'inceste avec le début idéal de la dimension *culturelle*, par opposition à celle *naturelle* » [2].

---

1. J. Mitchell, *op. cit.*, p. 433.
2. S. Moravia, *Lévi-Strauss e l'antropogia strutturale*, Sansoni, Florence, 1974, p. 9-10.

Si la société œdipienne, et toute société connue, ont fait de l'interdiction de l'inceste une règle, pour un motif ou pour un autre, il en découle nécessairement que seules des relations sexuelles de type exogamique sont admises : l'endogamie, et par conséquent l'inceste, réduiraient à néant les postulats sur lesquels se règle la société contemporaine et en provoqueraient la destruction.

Or, en vertu des lois de l'exogamie, l'*objet* de l'échange, c'est la femme. Plus encore, la femme est un simple *signe* « dans ce système de communication entre hommes, en quoi consistent les règles du mariage et le vocabulaire de la parenté » [3]. Comme telle, elle n'a pas le droit d'avoir une autonomie sexuelle, laquelle compromettrait la légitimité de la descendance et rendrait l'inceste possible, même inconsciemment. En règle générale, elle n'a droit à aucune autonomie, son devoir étant de se conformer le plus possible à la nature inerte d'un pur objet d'échange. Quelle que soit la fonction assumée par la femme dans le domaine social, politique, économique ou scientifique, son infériorité objective est un état de fait — parce que, comme l'observe encore Lévi-Strauss, l'échange des femmes eut lieu *même dans les civilisations matrilinéaires*, alors que celui des hommes n'eut jamais lieu. Celui qui préside à ce marché, c'est l'homme depuis que la civilisation existe — ou plutôt depuis qu'existe *cette* civilisation-là. Une culture ou une intelligence supérieures, une plus grande indépendance économique des femmes, loin de leur conférer une autonomie plus vaste, en font tout simplement des objets plus prisés, quelle que soit la classe sociale à laquelle elles appartiennent.

Pour en rester à Freud, éliminer les différences de classe ne sert à rien : chaque forme associative, chaque culture est fondée sur le même système parental exogamique qui se manifeste sous la forme du modèle de la famille nucléaire (père-mère-enfant), laquelle est à son tour inexorablement régie par le complexe d'Œdipe.

---

3. C. Lévi-Strauss, *Anthropologie structurale*, Plon, 1974, p. 70.

Si l'on est d'accord avec la théorie freudienne de la genèse de la civilisation, la lutte féministe ne peut, par conséquent, être ni politique, ni sociale, ni économique, étant donné que toute modification, dans un sens ou dans l'autre, changerait peut-être quelque chose aux superstructures, mais sans toucher à la substance, laissant intact le cercle vicieux. S'il doit y avoir une lutte, ce sera une lutte contre la civilisation dans son ensemble, par une régression à un état pré-civil.

Une observation vient spontanément à l'esprit. La femme de la Tradition acceptait sa passivité, son don de soi et sa fidélité à l'homme au nom d'un idéal transcendant, conformément à un ordre supérieur. Sa fonction ne lui était pas imposée : sur un pied d'égalité absolue avec l'homme, elle choisissait le destin qu'elle ressentait comme sien, le modelant selon un paradigme cosmique : sa liberté, c'était son *amor fati,* et sa puissance, sa passivité.

La femme créée par le progrès, transformée par la société en un instrument aveugle, identifiée grossièrement à la fonction biologique de la reproduction, subit un destin qu'elle ne peut plus reconnaître comme sien car, au lieu de la conduire au dépassement de soi, il l'enchaîne au plan le plus matériel de l'existence.

CHAPITRE III

LES CHEMINS DE LA PERVERSION

Requiem pour le subconscient

Mais, qui nous assure que la Genèse, telle que la décrit Freud, soit exacte ? Engels, par exemple, avait affirmé que seul un certain type de société a commencé par le patriarcat : la société capitaliste. Avant elle, dans celle qui, pour Marx, est « l'âge de la chasse et de la pêche », était en place un régime communautaire à tendances carrément matriarcales où il revenait aux femmes de choisir les chefs et où, dans la promiscuité la plus totale, la polyandrie faisait pendant à la polygamie — et où tout appartenait à tous.

Mais ensuite, selon le schéma fameux décrit par Marx, voici qu'arrive l'agriculture et, avec elle, la propriété privée : d'où l'accumulation des biens et la nécessité de les transmettre à ses enfants ; c'est ainsi, en vertu du principe selon lequel *« mater certa est »*, qu'apparaissent la monogamie, le châtiment de l'adultère féminin et, d'une façon générale, la répression de la femme. En somme, la société « classiste » aurait précédé la société « sexiste » — et non l'inverse, comme le soutiendra Freud. Qu'importe, car les résultats sont identiques : que ce soit en vertu de la possession du pénis ou en vertu de la détention du capital, l'homme est destiné à commander. Ce qu'il faudrait éclaircir, c'est la raison pour laquelle le pénis lui confère une

telle suprématie et pour quel motif l'homme — et non la femme — fut le premier à s'assurer du capital. Mais c'est une question à laquelle, habituellement, on ne répond pas car, en ce cas, il faudrait se référer à la signification métaphysique de la virilité comme Etre et comme Forme — ce qui n'est pas « scientifique ». Il faut donc s'en tenir au réel. Or, comment notre société se présente-t-elle ? Tout à la fois sexiste et fondée sur la lutte des classes. La reconnaissance de la triade Patriarcat-Capitalisme-Infériorité féminine comme originelle conférerait ainsi à la lutte féministe un caractère politique. En détruisant le capitalisme, on élimine automatiquement les deux autres horreurs et l'on revient au stade idéal de la chasse-pêche, remis, bien entendu, au goût du jour : il suffit de créer une autre situation économique à laquelle correspondra forcément une métamorphose sociale : les lois de la vie en société changeront quand on substituera au capitalisme le collectivisme.

Mais les freudiens n'en démordent pas : si l'on renverse aussi le système politique sur lequel se règle le patriarcat, celui-ci perdurera éternellement car l'inconscient de tout homme conserve en lui de façon héréditaire les lois sociales de l'humanité tout entière. Et ces lois, quelle que soit leur origine, sont patriarcales : personne ne saurait le mettre en doute.

« Sans l'hypothèse d'une âme collective, d'une continuité de la vie psychique de l'homme, qui permet de ne pas tenir compte des interruptions des actes psychiques résultant de la disparition des existences individuelles, la psychologie collective, la psychologie des peuples ne saurait exister. Si les processus psychiques d'une génération ne se transmettaient pas à une autre, ne se continuaient pas dans une autre, chacune serait obligée de recommencer son apprentissage de la vie, ce qui exclurait tout progrès et tout développement » [1].

Il serait passionnant de savoir comment cette conscience atavique se transmet et si tout se réduit au domaine physique et à la matérialité : est-ce un fait chromosomique ? Appartient-elle

1. S. Freud, *Totem et Tabou*, Payot, coll. « P.B.P. », Paris, p. 181.

à l'instinct ? Au conditionnement ambiant ? Peut-être se terre-t-elle dans ces fameux neuf dixièmes du cerveau dont aujourd'hui encore on ignore la fonction ? En ce cas, on peut soumettre le problème aux parapsychologues, ces hommes de science experts en missions impossibles et mandatés, semble-t-il, pour résoudre toutes les questions que se pose notre siècle. A moins que n'y interviennent les archétypes de Jung — eux dont pourtant on ignore la provenance ?

Quel que soit le canal qui les transmet à la mémoire des générations successives, il paraît établi que l'infâme système phallocratique, à en croire les freudiens, soit destiné à revenir inéluctablement, à l'instar des Héraclides, s'imposant toujours à nouveau en affirmant catégoriquement, avec la ténacité du Dieu de Manzoni : « Et pourtant, je suis ».

Heureusement pour elles, les femmes sont douées de sens pratique et elles abandonnent à Galilée le soin de dialoguer sur les Systèmes Majeurs. Si l'inconscient nous contraint à la répétition, les féministes y coupent court en s'en débarrassant sous la houlette de W. Reich, dont nous verrons qu'il l'identifie à l'énergie sexuelle. Du reste, quel autre sens avait-il ?

La civilisation qui a perdu tout contact avec le plan métaphysique n'offre pas davantage de meilleures garanties quant aux valeurs en lesquelles elle croit comme aux rôles qu'elle impose ; tout ceci n'est que le résultat d'une routine politico-sociale. Le subconscient se réduit à une pure habitude, la plus dure à vaincre peut-être, mais destinée de toute manière à se modifier avec le temps jusqu'à ce que mort s'ensuive car, aujourd'hui, la culture ne se transmet pas : elle se fait. C'est ainsi que s'évanouit l'ultime et moribond reliquat du psychisme dans une réalité désormais matérialisée.

Si les disciples d'Averroès qualifiaient Pétrarque de « brave homme, et même de meilleur des hommes, quoique illettré et complètement idiot », les féministes renversent la formule pour l'appliquer à Freud en en faisant un « poète » astucieux et pervers — réduisant ainsi à néant toute prétention scientifique de la part de la psychanalyse : « Le génie de Freud était plus

poétique que scientifique ; et ses idées plus efficaces comme métaphores que comme vérités littérales » [2].

Muni de ce viatique, Freud devrait être plus ou moins mis au rancart : *Di te perduint, fugitive.*

Betty Friedan, Eva Figes, Shulamit Firestone, Kate Millett et Germaine Greer, ces porte-drapeaux du féminisme, en liquidant l'inconscient de pair avec Freud, affirment qu'au-delà des poétiques rêveries concernant les pères tués et dévorés, ce qui modèle l'individu et lui confère son rôle, c'est la société qui, à ce moment précis, l'environne : c'est pourquoi l'élément conditionnant n'est pas le subconscient mais la réalité sociale. Aucune femme n'aurait jamais imaginé qu'elle pourrait envier les organes génitaux tant vantés du sexe opposé : il s'agit là d'une prétention vaniteuse des phallocrates de l'ère victorienne dont Freud est le représentant le plus... exhibitionniste. Ce pour quoi elle éprouve de l'envie, c'est, de façon plus rationnelle, la situation privilégiée de l'homme dans la société. D'où il s'ensuit que ceux qui affirment que la lutte est politique ont raison.

Sexe et boîtes à rangement

Avant d'engager la lutte de libération sur le plan politique, il est nécessaire de réaliser celle-ci sur le plan psychologique en se libérant des tabous, le premier d'entre tous étant le tabou sexuel. Le prophète de cette mission fut W. Reich, qui posa avec désinvolture l'équation subconscient = sexualité : le sexe est la manifestation, sur le plan biologique, d'une énergie cosmique, comparable à l'électricité, qui explose lors de l'orgasme et que Reich appelle *l'orgone.*

Le subconscient n'est donc rien d'autre que le réceptacle d'une telle énergie et, se trouvant ainsi réduit au rôle de condensateur, est désormais mis hors d'état de nuire pour les siècles à venir.

---

2. S. Firestone, *La dialettica dei sessi*, trad. it. Guaraldi, Bologne, 1971, p. 59.

Les frustrations, les inhibitions, les névroses, les psychoses, l'hystérie, la schizophrénie et la totalité des complexes sont exclusivement dus à la répression sexuelle qui crée une « *cuirasse* », un barrage défensif du moi ; dans cette cuirasse, l'orgone est prise au piège, étouffée, et, dans la meilleure des hypothèses, donne naissance soit au sadisme, soit au masochisme — inhérents, l'un au caractère phallocratique et tortionnaire, l'autre à l'esprit de dévouement et de sacrifice. La regrettable dichotomie entre le pôle masculin et le pôle féminin provient bien de là : de ne pas avoir jeté bas les « cuirasses » en laissant libre cours aux décharges de l'orgasme. Mais ce n'est pas tout : les dégâts ne se limitent pas au seul plan social et psychologique, ils ont également une incidence sur la santé physique des individus. En effet, à force d'être réprimées, les énergies engorgées peuvent même provoquer la naissance de cancers, funestes produits de l'insatisfaisante ou de l'insuffisante activité sexuelle d'individus hypercuirassés. Animé d'un souci philanthropique en matière de justice sociale comme d'hygiène publique, Reich recommande, par conséquent, de jeter bas les « cuirasses » et de nous hâter, comme nous l'enseigne la nature, de militer activement en faveur de la révolution sexuelle et, simultanément, des luttes polico-sociales.

Incidemment, et à titre de confirmation de sa bonne foi, on peut rappeler que Reich paya de sa vie son infatigable activité au service du bien-être psychologique de l'humanité.

Convaincu, bien entendu, que les « énergies » peuvent être isolées et enfermées dans de petites boîtes où l'on peut les conserver à des fins thérapeutiques, il se consacra à les attraper (il en voyait même ici et là à l'œil nu, par exemple dans les particules de la lumière solaire [1]) et à les mettre en bouteilles et dans des récipients au profit des malades et de ceux qui souffrent. Aux Etats-Unis, où il s'était réfugié après avoir été expulsé de diverses parties du monde, son initiative ne fut pas comprise et le Prophète des Energies fut honteusement jeté en

---

1. J. Mitchell, *op. cit.*

prison, comme un vulgaire charlatan, où il mourut. Mais n'a-t-on pas coutume de considérer que les religions sont cimentées par le sang des martyrs ?

Celle de Reich eut de nombreux adeptes, à tel point que des centres thérapeutiques portant fièrement son nom ont surgi un peu partout. Mais l'épisode des petites boîtes — fruit, peut-être, d'une longue réflexion sur les fameuses baignoires mesmériennes suintantes de « magnétisme animal » — ne fut que l'épilogue d'un itinéraire spirituel long et douleureux sur lequel les limites imposées au présent ouvrage ne permettent pas de s'arrêter. En ce qui nous concerne, nous retiendrons qu'on doit en substance à Reich : l'affirmation que le dualisme entre masculinité et féminité est dû à des conditionnements sociaux (puisque l'énergie de l'orgasme, comme l'électricité, est *neutre* et, par conséquent, égale pour les deux sexes) ; et, d'autre part, l'augure qu'une bonne décharge de l'orgasme réduise à néant les « cuirasses », ramenant à l'unité au nom de l'énergie vitale.

Son idéal socio-sexuel est décrit textuellement comme suit : « Je songe aux filles sveltes et souples des mers du Sud dont un débauché de telle ou telle armée abuse [parce qu'il est « cuirassé », et ne sait pas apprécier l'amour sans inhibitions] ; filles qui ignorent que tu prends leur pur amour comme tu prendrais une putain dans un bordel.

Non, fillette, tu aspires à la vie qui n'a pas encore compris qu'elle est exploitée et méprisée. Mais ton heure approche ! (...) Dans 500 ou 1 000 ans, quand des filles et des garçons bien portants jouiront de l'amour et le protégeront, il ne restera de toi qu'un souvenir ridicule » [2].

N'était-ce pas ce que déjà disaient les Anciens : *« Mens sana in corpore sano »* ?

C'est ainsi que la femme, enfin libérée des tabous sexuels nocifs pour sa santé, peut se préparer à la lutte politique.

---

2. W. Reich, *Ecoute, petit homme !*, tr. fr., Payot, collection « P.B.P. », Paris, p. 117-118, p. 87-88, *apud* Mitchell, *op. cit.*

C'est donc de là que date le début de la libération sexuelle des femmes, qui s'empressent de se dépouiller des « cuirasses » parmi lesquelles la première à tomber fut la pudeur. Lorsque les minijupes firent irruption dans les années soixante, ce fut au milieu de la joie ébahie et salace des hommes encore « cuirassés » auxquels il semblait que se déchirait le voile de Maïa. Mais une fois passés les premiers instants de curiosité malsaine, les hommes s'habituèrent à cette nudité, la considérant au bout du compte avec indifférence. Les faits démontrèrent que la signification de la pudeur était bien celle que lui attribuait la Tradition : décupler la tension magnétique en couvrant et en masquant le mystérieux pouvoir inscrit dans le corps féminin. Mais les mêmes faits confirmèrent les thèses de Reich : en découvrant et en dévoilant, le magnétisme se libère, il se « désature ». C'était tout à fait ce que désiraient les féministes. C'est un fait établi que cette mise « hors tension » générale a provoqué un affadissement de l'instinct sexuel. Il est fort possible que cela soit allé au-delà des prévisions de Reich, mais c'est une réalité : le fait de savoir que l'orgone est égale pour tous a annulé, de pair avec la discrimination entre homme et femme, la polarité magnétique et a contribué à la prolifération du troisième sexe. Effectivement, s'il n'y a pas besoin d'une complémentarité pour que s'exprime et qu'explose l'énergie sexuelle, l'hétérosexualité n'est plus nécessaire. Les deux sexes peuvent s'ignorer et poursuivre, chacun de son côté, la recherche de décharges orgasmiques libératrices.

Quoi qu'il en soit, Reich n'est pas le seul défenseur de cette nouvelle éthique. L'homosexualité est le point focal autour duquel se cristallisent, de façon quasi fatale, les tendances les plus hétérogènes.

Si les « reichiennes » y parviennent inconsciemment, il ne manque pas de femmes pour la prêcher et, alternativement avec l'auto-érotisme, la pratiquer — parvenant ainsi à la totale indépendance du mâle, y compris dans l'obtention du plaisir

érotique : pour celles-ci, l'homosexualité est l'impératif catégorique de la nouvelle morale féminine. Pour les autres, reste la fuite devant ce qui, dans l'acte sexuel, leur apparaît comme la violence du mâle.

Mais on peut aussi déboucher sur le saphisme en exhumant le cadavre de Freud, revenu ainsi sur la scène par des voies inattendues. S'il est vrai que la femme souffre du désir insatisfait de posséder sa mère, son rapport avec les autres femmes peut prendre cette signification symbolique, la libérant en définitive du complexe, plus grave, d'infériorité. « Le fait que la sexualité féminine ait été canalisée, au cours des siècles, uniquement en direction de l'homme, dépend, selon nous, de l'interruption des rapports de la petite fille avec sa mère. Dans son rapport, même sexuel, avec les autres femmes, la femme retrouve finalement le rapport avec sa mère », déclare une des propagandistes de la nouvelle éthique homosexuelle [1].

Toujours dans la foulée de Freud, se meuvent les « castrées œdipiennes » qui, refusant d'accepter le rôle féminin, se sont virilisées en s'identifiant à l'homme — ce qui, pour K. Abraham [2], est une des solutions possibles du complexe de castration. C'est encore grâce à Freud que s'explique la démarche de celles qui, avec le saphisme, réalisent le retour à la phase pré-œdipienne — règne, ainsi que nous l'avons dit, du féminisme actif. Et pas seulement à travers le saphisme. La pratique de l'auto-érotisme est elle aussi considérée comme capitale dans le cadre de la libération du mâle comme du retour au « règne de la femme ». Le lien qui réunit ces deux « conquêtes » à l'enseigne de la masturbation (Freud en avait déjà eu l'intuition) tourne autour d'une vieille controverse, qui remonte aux années vingt, entre les mérites respectifs du vagin

1. Il s'agit de Léa Melandri, interviewée par G. Ballardin (in *Corriere della Sera*, 8-1-1977). Le mouvement féministe n'ayant pas encore subi un classement définitif et ses développements n'étant pas codifiés dans un « secteur littéraire », force est de recourir aux documents journalistiques.

2. K. Abraham, « Manifestations du complexe de castration chez la femme », in *Œuvres complètes*, tome II, Payot, 1966, *apud* J. Mitchell, *op. cit.*, p. 113-144.

et du clitoris. « Pour que la petite fille devienne une femme, il faut (...) qu'il y ait passage, durant la puberté et l'âge adulte, de la domination pré-œdipienne du clitoris actif à la domination du vagin auquel le clitoris transmet sa sensibilité retrouvée. (...) Il s'agit (...) d'une évolution psychologique vers le 'destin' de femme et de mère » [3]. En décrétant la suprématie du clitoris et de la masturbation clitoridienne, on évite le « glissement psychologique » et l'on échappe ainsi au destin d'épouse et de mère en fonction du mâle ; et, parallèlement, on interrompt le développement sexuel au gratifiant stade pré-œdipien. Et, faut-il le dire, on évite la pénétration phallique.

Les conclusions qu'en tire le psychanalyste Cesare Musatti sont plutôt alarmantes pour les hommes. En effet, il affirme qu'il s'agit de « femmes castrantes », spécifiant que « l'indifférenciation des sexes produira une diminution générale de l'attraction réciproque » [4] qui sera le point de départ d'une pure et simple mutation physique [5] : les organes génitaux s'atrophieront au point de ne plus pouvoir établir avec certitude le sexe d'un individu — quant à la continuité de l'espèce, il faudra créer artificiellement, grâce à l'injection de « sexine », des couples reproducteurs chez lesquels on prélèvera les embryons que l'on fera se développer dans des conteneurs spéciaux.

L'orientation lesbienne est l'*egemònikon* des nouvelles féministes : celles qui la pratiquent entraînent les autres (justifiant les paroles de Platon selon lequel celui qui ne possède pas en soi d'*egemònikon*, de souverain intérieur, il est bon qu'il le trouve en dehors de lui), réalisant ainsi une « socialisation de la perversion » telle que la définit F. Fornari, président de la Société Italienne de Psychanalyse [6] : il s'agirait d'un « cas de déviance qui tend à se poser comme règle », d'une « tentative de socialiser un conflit privé, de façon à y impliquer les autres aux fins de se rassurer soi-même ».

3. J. Mitchell, *op. cit.*, p. 154.
4. *Corriere della Sera*, 15-3-1977.
5. Cf. deuxième partie, chap. I, « Quand meurt le mythe ».
6. *Corriere della Sera*, 8-1-1977.

La libération sexuelle, qui devrait être la prémisse de la lutte politique, devient de soi-même un instrument de révolution culturelle qui se propose de renverser l'« *ancien régime* »*, même au prix d'une mutation génétique. En fait, il ne s'agit pas d'une libération « du » ou « par » le sexe, mais bien d'une *neutralisation du sexe,* prémice de l'indifférencié. Si les plus réactionnaires, les plus obtus et les plus intransigeants des hommes peuvent considérer tout cela comme une confirmation supplémentaire (si jamais ils en voulaient une !) du masochisme féminin, qui atteint ici les limites de la folie, par contre, tous les progressistes applaudissent et favorisent ce genre d'initiative — comme le montre le Sex Discrimination Act [7], où, entre autres, « est proscrite l'utilisation des mots 'homme' et 'femme' sur tout document officiel et dans tout rapport public, juridique ou administratif concernant le travail pour y substituer le mot 'personne', afin d'agir ou, du moins, de favoriser une réflexion anticonformiste sur la dichotomie, ancrée dans les mœurs, du travail en activités 'masculines' et 'féminines' ainsi que tous les conditionnements qui, dans n'importe quel type de relations interpersonnelles, dérivent du fait d'être homme ou femme » [8].

L'humanité d'aujourd'hui renonce à son propre être en préférant se définir comme une « personne ». Nous ne voyons pas très bien dans quelle mesure on peut y voir un progrès — tout spécialement quand on pense que, durant des siècles, *persona* a signifié « masque de théâtre » : qu'il fût comique ou tragique, son essence était cependant toujours et simplement celle que lui avait reconnue le fabuliste Phèdre : *cerebrum non habet,* « elle n'a pas de cervelle ». Ni de sensibilité.

En ce qui concerne cette dernière, il semblerait toutefois que, pour l'instant, elle ne soit pas encore morte. Elle est devenue plus élémentaire, il est vrai ; en abandonnant les sommets élitistes de l'art et de la poésie, elle s'est démocratisée et, par suite, s'est focalisée dans une direction unique : la rage

---

* En français dans le texte (N.D.T.).

7. Il s'agit d'une loi entrée en vigueur en Angleterre à la fin de 1975.

8. C. Ravaioli, s.v., *Femminismo,* Encyclopédie Rizzoli, Milan, Annuaire 1977, p. 264.

collective, « *notre* rage » comme répètent souvent les féministes avec la même dévote affection dont, autrefois, les Alchimistes faisaient preuve en disant « *notre* élixir ».

Et il est symptomatique que, parmi tous les termes indiquant la colère (fureur, indignation, mépris, etc.), les féministes se soient « reconnues » — nous reprenons leur propre expression, car il semble vraiment qu'il s'agisse d'une équation personnelle — précisément dans celui de « rage », lequel évoque immédiatement la *canum rabies* d'Ovide, l'*improba ventris rabies* virgilienne, la *rabies civica* qui, pour Cicéron, avait valeur de « fureur incontrôlée de la guerre civile ». La rage n'est pas humaine, mais bestiale. C'est la révolte de l'instinct contre la raison et elle peut déboucher sur ce que Freud appelait le *Todestrieb,* l'instinct de mort. Et peut-être est-ce cela la direction inconsciente de la « rage » féminine qui se manifeste sous la forme d'une sombre et féroce détermination de tirer vengeance de la castration millénaire (qu'elle soit, comme on voudra, physique, économique, spirituelle, sociale ou œdipienne) — en imposant à l'homme la castration psychologique, même au prix de la perte de sa propre identité sexuelle. Mais, après tout, existait-elle, cette identité ?

Si elle aussi était un produit de la culture, on peut l'abandonner sans larmes, proférant l'auguste apophtegme : « La comédie est finie ». Tout se réduit à changer de masque quand il ne sert plus, en sachant que la nature pourvoiera à satisfaire biologiquement les nouvelles fonctions. Et si ce que soutient Darwin est vrai, alors on peut bien dire : « heureusement qu'il y a l'habitude ».

Des compagnons de route suspects

Désormais affranchies sexuellement, les femmes se sont finalement risquées sur le terrain politique, s'alignant sur les hommes dans la lutte des classes.

Mais, évidemment, les temps n'étaient pas encore mûrs. Les

féministes signalent ainsi que... : « A l'intérieur des mouvements politiques continuent à se perpétuer les mêmes types de rapports de sujétion entre hommes et femmes »[1]. Ce qui revient à dire qu'on ne peut militer avec profit au coude à coude avec quelqu'un à qui, en réalité, on veut « faire la peau », à moins d'être des stratèges suffisamment avertis pour l'utiliser et ensuite lui casser les reins. Et c'est justement ce qu'ont fait les hommes qui, habitude invétérée, ont de nouveau contraint les femmes à l'abominable rôle de servantes, en les promouvant sur-le-champ « anges de la ronéo », à défaut d'être ceux du foyer. S'ils ne les ont pas ensuite exterminées, c'est parce qu'elles sont encore utiles, ou parce qu'ils les jugent incapables de nuire ou, enfin, parce qu'ils sont convaincus de les avoir neutralisées, au sens littéral et sexuel du terme. Et ils n'ont pas tous les torts. « Les femmes qui théorisent sur l'homosexualité féminine viennent presque toutes des rangs de la gauche extraparlementaire et ont joué un rôle important dans les événements de 68 »[2]. Il faut en conclure qu'elles en sont sorties tellement traumatisées qu'elles ont préféré adopter « une position de fuite vis-à-vis des conflits et des tensions propres à tout engagement politique »[3].

Quelle vengeance plus satisfaisante pour un homme, même le plus sadique, qu'une seconde castration ?

Les rescapées n'ont survécu que pour subir la honteuse provocation de « camarades » qui, lors d'un récent congrès à Rome, les ont saluées... par un lancer de préservatifs remplis d'eau[3].

Et pourtant, l'erreur n'a pas été dans le choix de la direction politique. S'il est vrai que « patriarcat » coïncide avec « capitalisme », la voie du collectivisme et de l'égalitarisme était sans doute la bonne. La Tradition le savait — et Marx le soutenait aussi : « Le rapport immédiat, naturel, nécessaire de l'homme à

1. Selon une interview de Silvia Montefoschi, *Corriere della Sera*, 8-1-1977.
2. G. Ballardin, *Corriere della Sera*, 8-1-1977.
3. *Quaderni di lotta femminista*, n° 2.

l'homme est le *rapport* de l'*homme à la femme* (...) En celui-ci apparaît donc dans quelle mesure le comportement *naturel* de l'homme est devenu *humain* ou dans quelle mesure l'essence humaine est devenue pour lui l'essence *naturelle,* dans quelle mesure sa *nature humaine* est devenue pour lui la *nature.* Dans ce rapport apparaît aussi dans quelle mesure le *besoin* de l'homme est devenu un besoin *humain,* donc dans quelle mesure l'homme autre en tant qu'homme est devenu pour lui un besoin, dans quelle mesure, dans son existence la plus individuelle, il est en même temps un être social » [4].

Les féministes se sont trompées parce qu'elles ont pris pour du marxisme ce que Marx lui-même définissait comme un « communisme grossier », dans lequel « l'envie générale devient une force », dans lequel « l'idée de toute propriété privée en tant que telle est tournée, *tout au moins* contre la propriété privée *plus riche*, sous forme d'envie et de goût de l'égalisation (...) » [5].

Vis-à-vis des femmes, cette espèce rudimentaire de communiste, héritière des idées de Fourier et de Saint-Simon, se comporte comme un phallocrate intransigeant ; à ce qu'on peut en voir, même les marxistes à la fois les plus purs et les plus éclairés tombent tête baissée dans l'apostasie saint-simonienne quand il s'agit des femmes : *video meliora proboque, deteriora sequor.* Et pourtant, Marx s'était évertué à extirper cette honteuse hérésie, il y a déjà 130 ans de cela, en révélant l'abject secret de ses devanciers [5] : « (...) au *mariage* (qui est certes une forme de la *propriété privée exclusive*) on oppose la *communauté des femmes*, dans laquelle la femme devient donc une propriété *collective et commune*. On peut dire que cette idée de la *communauté des femmes* constitue le *secret révélé* de ce communisme encore très grossier et très irréfléchi. De même que la femme passe du mariage à la prostitution générale, de même tout le monde de la richesse, c'est-à-dire de l'essence objective de l'homme, passe du rapport du mariage exclusif avec le

4. K. Marx, *op. cit.,* p. 86-87.
5. *Ibid,* p. 85.

propriétaire privé à celui de la prostitution universelle avec la communauté ».

Mais en dépit des bonnes intentions de Marx, le virus s'était implanté avec vigueur. Au reste, Platon n'avait-il pas fabulé à propos d'une bienheureuse *République* où la communauté des biens et des femmes était la règle ?

En militant aux côtés des hommes, les féministes se sont aperçu que ceux-ci sont, bien qu'ils se proclament marxistes, saint-simoniens dans leur être le plus authentique et le plus secret ; le collectivisme des hommes est *par conséquent* une structure androcratique où la seule alternative pour les femmes à la fonction de servante s'avère être celle d'un ange sous son aspect ancillaire (encore faut-il en être digne).

Marx aurait dû mieux s'expliquer, préciser ce concept et le rendre opérationnel — mais, pour lui aussi, il est clair que ce sujet était secondaire (ou bien, la tendance à récidiver de ses disciples lui fit comprendre qu'il était plus sage de ne pas insister), si bien que la question féminine fut liquidée par la stérile réprimande qu'il s'adresse dans ses œuvres de jeunesse et qui a la saveur d'une nécrologie : « Reçois pour obsèques ma poignante tristesse — cette amphore de lait, ce panier de fleurs — et que ton corps ne soit, vivant ou mort, que roses ». Ronsard était plus poétique mais, enfin, chacun fait ce qu'il peut.

Il ne reste plus aux féministes qu'à « relire » Marx, « dans l'optique » de ses bienveillantes dispositions vis-à-vis des femmes : quoi qu'il en soit, elles devront tenir pour certain que, pour se livrer à des comparaisons avec une telle « optique », les hommes se révéleront atteints d'une grave myopie, sinon de scotomes. En témoigne l'attitude en U.R.S.S. vis-à-vis des femmes ! [6]

Peut-être que, de nos jours, la lutte des classes se révèle trop ardue et trop pleine d'embûches pour les féministes ? Une freudienne comme J. Mitchell conseille de se rabattre sur la lutte contre le système sexiste : « La suppression de l'économie

6. Cf. L. De Marchi, *Sessa e civiltà*.

capitaliste et la méfiance pour la politique qui la met en œuvre ne signifient pas en elles-mêmes une transformation de l'idéologie patriarcale (...) Le changement en direction d'une économie socialiste n'amène pas avec lui la fin du patriarcat comme conséquence naturelle. Il est indispensable de mener un combat bien précis *contre le patriarcat : une révolution culturelle* » [7].

Les fantasmes de Freud poursuivent les féministes comme l'ombre de Banquo. Et se fait jour un doute : peut-être bien qu'au bout du compte, le pauvre homme n'avait pas tous les torts.

L'inceste comme révolution

C'est donc un fait patent : avant d'être marxistes, les hommes sont des Hommes. Qu'est-ce qui les rend tels ? En faisant abstraction de leurs organes génitaux — que personne, désormais, ne considère plus comme l'orgueilleuse clé de voûte du prestige et de la puissance —, on en déduit que l'abominable statut masculin est le fruit de l'éducation, c'est-à-dire de la culture.

Chaque famille est la matrice d'autant de petits œdipes destinés à s'identifier comme il se doit au père, et à perpétuer en son nom l'infâme tradition — quel que soit le tissu social qui les accueillera parvenus à l'âge adulte.

Il est donc préférable de mener la lutte sur deux fronts : d'un côté, préparer une société d'essence collectiviste-matriarcale ; de l'autre, extirper le mal à la racine en supprimant l'institution maléfique qui produit les phallocrates : la famille.

En réalité, il s'agit de deux actions convergentes et complémentaires : en abolissant la famille patriarcale, on sape les fondements du capitalisme ; en abattant le capitalisme, vice versa, l'institution familiale est destinée à s'effondrer. On peut de toute façon observer que l'opération est déjà bien engagée dans les deux directions, et pour des raisons indépendantes de

7. J. Mitchell, *op. cit.*, p. 483.

l'action des féministes : c'est l'issue fatale de la logique propre au capitalisme qui, en se développant, s'autodétruit.

« La société capitaliste institue la famille dans le contexte de sa propre superfluité » [1].

En fait, la structure patriarcale archaïque reposait sur l'impératif de l'exogamie et du tabou social de l'inceste ; et « l'économie capitaliste implique, pour les masses, que l'impératif de l'exogamie et du tabou social de l'inceste n'ait aucune importance » [2]. En dépit de cela, d'une façon contradictoire et anachronique, elle tend à le perpétuer, en en rendant dépositaire la famille « nucléaire ». Ce faisant, elle fait preuve d'une nouvelle incohérence puisque, dans son étroitesse, la famille « nucléaire » « est en totale contradiction avec la structure parentale car, comme cette dernière, elle s'articule autour du complexe d'Oedipe » [2].

En substance, la famille nucléaire capitaliste est appelée à personnifier la loi intériorisée de l'ordre patriarcal (= échange des femmes en vue d'instituer des rapports de parenté) alors que les impératifs qui justifiaient cette loi sont désormais dépassés puisque l'échange des femmes n'a plus de sens et que les liens sociaux ne se fondent plus nécessairement sur la parenté.

Outre qu'elle est superflue, la famille nucléaire devient carrément nocive si l'on tient compte de l'analyse faite par R.D. Laing, lequel voit en elle la cause de la schizophrénie et, ne daignant pas prendre en considération la figure du père, ne retient comme déterminants pour la formation de la personnalité que les seuls rapports mère-enfant [3].

Nous ne pouvons ici nous arrêter sur ce que présupposent les conclusions de Laing et nous nous bornerons à citer le commentaire que fait J. Mitchell de ses théories : « ses révélations sur les horreurs familiales ont encouragé la recherche des

---

1. J. Mitchell, *op. cit.*, p. 479.
2. *Ibid.*, p. 477.
3. R.D. Laing, *L'équilibre mental, la folie et la famille*, Maspero, Paris, 1971.

communautés »[4]. Encouragement que l'on pourrait aussi trouver chez Engels[5], qui parle du mariage de groupe comme de l'unique institution grâce à laquelle la femme, aux temps préhistoriques, jouissait d'une position prééminente et d'une absolue liberté, position qui fut ensuite sapée par l'institution monogamique d'inspiration capitaliste.

On a donc, d'une part, sur la même « ligne autoritaro-répressive » : la famille monogamique patriarcale, la civilisation (nécessairement androcratique, puisque fondée sur l'échange femme-signe), et le capitalisme — inutile de se demander lequel des trois phénomènes s'est manifesté le premier car aucune science existante ne peut l'établir : ce sont trois aspects d'une même réalité, qui, à une date imprécise dans le passé, par une fatale convergence, ont donné naissance à l'actuelle civilisation « historique » telle qu'elle existe aujourd'hui dans ses structures les plus profondes — et puis, d'autre part, on a le collectivisme, la communauté, la polygamie à prédominance matriarcale et, en conséquence, la liberté de l'inceste, caractéristique, nous l'avons vu[6], de l'âge qui a précédé la civilisation actuelle.

On pourrait objecter que, mises à part les sagas et les légendes mythologiques, une semblable société ne s'est jamais réalisée de mémoire d'homme. Mais quelqu'un s'est déjà occupé de passer en revue les « primitifs », apportant à notre culture occidentale sans âme le verbe révélateur et le réconfort d'une nouvelle espérance messianique en la personne des Trobriandais[7]. Ce n'est pas ici le lieu de se demander ce que notre civilisation a jamais eu de commun avec ces gens-là. Depuis toujours, l'humanité cherche une sanction sacrale à ses actes : il fut un temps où l'approbation devrait descendre d'en-haut, puisque l'humanité se mirait orgueilleusement dans un paradigme divin. Aujourd'hui, l'humilité prévaut, et nous avons pris

---

4. *Ibid.*, p. 318.
5. *L'origine de la famille, de la propriété privée et de l'Etat.*
6. Cf. I[re] partie, chap. 3 (Déméter).
7. Il s'agit de Malinowski ; voir chapitre suivant.

l'habitude de considérer comme dignes d'exemple la vie des primitifs et celle des singes.

C'est le *revival* * de la « pensée sauvage » dont de nouveaux prophètes et de nouveaux prêtres ont reçu la révélation : remplaçant Moïse ou Zarathoustra, les ethnologues sont désormais les hagiographes de la nouvelle sainteté sauvage.

TROBRIAND, le nouveau Paradis

L'humanité a, de tous temps, fabulé sur l'existence d'Iles Bienheureuses où tous les désirs humains trouvaient satisfaction : l'Ile Blanche, siège du Graal, l'Ile d'Avalon, l'Ile d'Ogygie — sans parler des Iles des Bienheureux constellées d'asphodèles ascétiques. Mais jamais personne n'avait jusqu'ici réussi à imaginer ce que l'on trouve aux Iles Trobriand — devenues désormais, à juste titre, le symbole du bien suprême auquel tend notre civilisation : bien auquel, après de pénibles vicissitudes, elle devra cependant parvenir. Les Trobriandais, donc (comme nul ne l'ignore depuis que Malinowski nous a fait le récit des admirables institutions de leur société), connaissent les délices édéniques de la vie communautaire : depuis leur plus tendre enfance, ils sont parfaitement conscients de leurs désirs incestueux que, dans leur sagesse, leurs mères encouragent dès l'allaitement ; une fois sevrés, les chers petits s'entraînent activement à la masturbation collective à la satisfaction de tous — ce qui constitue sans doute la meilleure prophylaxie contre la constitution des « cuirasses » reichiennes. L'orientation générale est de type matriarcal, ce qui rend ces peuples libres et amants de la paix. Du moins sont-ce les conclusions, confirmées par les travaux de Margaret Mead sur d'autres tribus, auxquelles parvient Malinowski.

Mais la situation des Trobriandais est purement indicative car, en fait, ce peuple traverse une phase de transition en laquelle on peut déjà observer les germes destinés à déboucher

* En anglais dans le texte (N.D.T.).

sur l'odieux système patriarcal. L'exogamie est en effet en passe de s'institutionnaliser et l'inceste, interdit — même si son désir n'est pas réprimé mais simplement dévié vers d'autres objectifs érotiques. Quoi qu'il en soit, on ne peut le satisfaire. Si nous voulons agir d'une façon radicale, il faut par conséquent que nous remontions à un stade encore antérieur : à un état où classisme et sexisme demeurent ensevelis en une paix perpétuelle sans possibilité de ressusciter.

C'est justement dans cette direction que notre civilisation est en train de s'orienter. En fait, aussi bien le collectivisme que la désagrégation de la famille débouchent fatalement sur les communautés, sur le couple « ouvert » et, par conséquent, sur l'inceste. Un inceste pas seulement fortuit et inconscient, déterminé par l'impossibilité d'identifier son propre père au milieu de la promiscuité pandémique, mais carrément institutionnalisé.

C'est la logique même des faits : puisque le tabou de l'inceste n'existe pas dans notre code génétique, mais est une conséquence de la culture dont est dépositaire la famille œdipienne, une fois celle-ci abolie, le tabou disparaît de lui-même [1].

Mais il n'y a pas que cela qui disparaisse.

« La prohibition de l'inceste n'est, ni purement d'origine culturelle, ni purement d'origine naturelle ; et elle n'est pas, non plus, un dosage d'éléments composites empruntés partiellement à la nature et partiellement à la culture. Elle constitue la démarche fondamentale grâce à laquelle, par laquelle, mais surtout en laquelle, s'accomplit le passage de la nature à la culture. (...) La prohibition de l'inceste est le processus par lequel la nature se dépasse elle-même ; elle allume l'étincelle

1. Nous pouvons rapporter ici un fait divers qui reproduit avec un parallélisme exemplaire ce mécanisme : Caio S., après avoir passé son enfance dans un hospice d'enfants trouvés, puis un orphelinat, et son adolescence à l'Assistance Publique, se marie et devient père de trois filles avec lesquelles il entretient régulièrement des rapports incestueux. Arrêté, il ne ressent aucune culpabilité et le psychologue qui l'examine le trouve parfaitement lucide et sain d'esprit : l'inceste lui paraît normal parce que, n'ayant pas vécu en son temps le tabou comme fils, il ne pouvait pas le respecter comme père (F. Recchia, « Fino all'incesto », *Due piu*, 10[e] année, n[o] 104, mai 1977, p. 167-175).

sous l'action de laquelle une structure d'un nouveau type, et plus complexe, se forme, et se superpose, en les intégrant, aux structures plus simples de la vie psychique... » [2]. Lévi-Strauss en conclut que l'interdiction de l'inceste chez l'homme est le lien entre la sphère biologique et la sphère sociale. Si la culture disparaît, on régresse alors au niveau biologique. Mais à bien y regarder, tous les signes de notre temps tendent à montrer qu'une telle régression est chose faite, couronnement des auspices qui évoquent « une éventuelle société future dans laquelle le sexe ne soit simplement déterminant que dans les rapports sexuels, justement » [3]. En admettant toujours que l'on puisse encore parler de sexe.

Les hommes et les fourmis

Lorsque tout le monde tombe d'accord sur un point, il est de règle qu'on l'accepte pour vrai. Dans notre cas, nous avons affirmé que la civilisation humaine est patriarcale : pour des motifs classistes, comme l'affirme le matérialisme historique ; pour des raisons de suprématie sexuelle, selon Freud ; comme le montre l'expérience dans le domaine ethno-anthropologique, si l'on suit Lévi-Strauss — pour ne citer que ceux-ci ; ou encore parce qu'elle reproduit les lois de l'Univers, comme le veut la Tradition. On ne peut en tirer qu'une seule conclusion : depuis que l'histoire existe, et même avant, ce sont les hommes qui, à tort ou à raison, possèdent le capital et s'échangent les femmes — ou, de façon plus normale, se les prennent avec ou sans sanction métaphysique.

Ce type de civilisation a reconnu à la femme des caractéristiques bien précises : soit conformes à sa véritable essence, selon la Tradition, soit arbitrairement imposées parce que d'essence il n'y avait trace (ou bien elle ne comptait guère, ou encore pouvait se modifier par la force) ; le résultat est que la femme se

2. C. Lévi-Strauss, *Les structures élémentaires de la parenté, cit.* Mouton, 1967, p. 29.
3. C. Ravaioli, s.v. *Femminismo*, Encyclopédie Rizzoli, Annuaire 1977, p. 264.

trouve maintenant investie d'un rôle déterminé dans lequel des siècles et des millénaires l'ont reléguée. Un rôle dont à l'heure actuelle elle ne veut plus : sur ce point également il n'y a aucun doute à avoir.

Pour quels motifs le refuse-t-elle ?

Une telle question pourrait sembler tout à fait désobligeante par sa banalité depuis que les collectifs, les associations et les mouvements féministes ont illustré, imprimé, diffusé et manifesté par monts et par vaux les vexations, les surcroîts de travail, les « chosifications », les mortifications et les « ancillarités » que ce rôle implique. Elle le refuse, c'est clair, parce qu'elle « a pris conscience ».

Posons alors notre question de façon plus précise : *pourquoi seulement et justement aujourd'hui ?*

Parce que c'est seulement aujourd'hui, en raison d'une fatale convergence, non pas tant que les femmes, mais que *les temps* sont mûrs.

Par la faute ou bien grâce au capitalisme, au collectivisme, à la science qui tue, à la science qui guérit, au progrès, à l'industrie : quelle importance cela peut-il avoir ? Les événements sont liés et interdépendants : le matérialisme a donné naissance à la science ; la science a produit l'industrie ; l'industrie a généralisé le capitalisme. C'est la tétralogie du progrès : matérialisme, science, industrie et capitalisme s'épaulent et se justifient réciproquement.

Mais l'industrie a également créé la classe ouvrière qui se renforce proportionnellement à l'extension de l'industrie même et du capitalisme et, par suite, mène au collectivisme, au triomphe de Marx — et confirme les thèses de la Tradition. Collectivisme et matriarcat sont indivisibles : inutile d'aller jusqu'aux Iles Trobriand pour le démontrer.

Si, de tous côtés, on se sent aujourd'hui en devoir de « militer », quel que soit le domaine spécifique dans lequel on *croit* mener la lutte (qu'elle soit politique, sociale, économique, culturelle, familiale, libertaire ou liberticide) et quelle que soit la

sous l'action de laquelle une structure d'un nouveau type, et plus complexe, se forme, et se superpose, en les intégrant, aux structures plus simples de la vie psychique... »[2]. Lévi-Strauss en conclut que l'interdiction de l'inceste chez l'homme est le lien entre la sphère biologique et la sphère sociale. Si la culture disparaît, on régresse alors au niveau biologique. Mais à bien y regarder, tous les signes de notre temps tendent à montrer qu'une telle régression est chose faite, couronnement des auspices qui évoquent « une éventuelle société future dans laquelle le sexe ne soit simplement déterminant que dans les rapports sexuels, justement »[3]. En admettant toujours que l'on puisse encore parler de sexe.

Les hommes et les fourmis

Lorsque tout le monde tombe d'accord sur un point, il est de règle qu'on l'accepte pour vrai. Dans notre cas, nous avons affirmé que la civilisation humaine est patriarcale : pour des motifs classistes, comme l'affirme le matérialisme historique ; pour des raisons de suprématie sexuelle, selon Freud ; comme le montre l'expérience dans le domaine ethno-anthropologique, si l'on suit Lévi-Strauss — pour ne citer que ceux-ci ; ou encore parce qu'elle reproduit les lois de l'Univers, comme le veut la Tradition. On ne peut en tirer qu'une seule conclusion : depuis que l'histoire existe, et même avant, ce sont les hommes qui, à tort ou à raison, possèdent le capital et s'échangent les femmes — ou, de façon plus normale, se les prennent avec ou sans sanction métaphysique.

Ce type de civilisation a reconnu à la femme des caractéristiques bien précises : soit conformes à sa véritable essence, selon la Tradition, soit arbitrairement imposées parce que d'essence il n'y avait trace (ou bien elle ne comptait guère, ou encore pouvait se modifier par la force) ; le résultat est que la femme se

2. C. Lévi-Strauss, *Les structures élémentaires de la parenté, cit.* Mouton, 1967, p. 29.
3. C. Ravaioli, s.v. *Femminismo,* Encyclopédie Rizzoli, Annuaire 1977, p. 264.

fin que l'on croit poursuivre (améliorer, aggraver, modifier, détruire ou reconstruire notre civilisation), le résultat sera fatalement le même : la révolution culturelle sous les bannières du féminin. Ou de l'indifférencié, puisque c'est une substance qui, pour des motifs incompréhensibles à la mentalité moderne, qui ne croit pas aux substances, est en pleine mutation.

Il existe une petite fable antique qui parle de fourmis flânant sur une pierre au bord d'un précipice. En passant, un chariot heurte la pierre qui roule dans l'abîme. Les fourmis (puisque c'est de fourmis que nous parlons), convaincues d'avoir provoqué à elles seules le mouvement, se divisent en deux factions : les conservatrices se massent sur le bord supérieur afin de tenter de ramener la pierre à sa place initiale tandis que les progressistes courent vers le bord inférieur afin d'accélérer la chute.

Et pendant ce temps-là, insouciante des fourmis, la pierre poursuit bien entendu sa course en vertu de la loi de la pesanteur.

Esope terminait immanquablement ses *mythoi* par un appendice explicatif : « La fable enseigne... ». Mais, à son époque, les gens devaient certainement être assoiffés d'enseignements.

De nos jours, prévalent, dépourvus comme il se doit de toute connotation ironique et pris à la lettre, les vers de Dante :

« Tu peux bien, ma Florence, être contente
De ce hors-d'œuvre ici, qui ne te touche
Grâce à tes gens qui si bien argumentent ».

Purgatoire, Chant VI, v. 127-129.

IIIe PARTIE

LES FEMMES DE L'APOCALYPSE

MILLE, ET PAS PLUS DE MILLE

De la débâcle de toutes les institutions de la culture patriarcale — d'ailleurs, désormais en pleine déconfiture — naît une société orientée vers des formes qui, nous l'avons plusieurs fois relevé, sont propres à la « civilisation de la Mère ».

Le féminisme évoqué précédemment est le phénomène le plus macroscopique d'une telle tendance, mais il n'est pas hasardeux d'affirmer, en reprenant une thèse déjà formulée [1], que notre époque peut être globalement considérée comme la manifestation la plus achevée et la plus cohérente du « féminin » (au sens qu'ici nous avons donné à ce terme) car, en puissance comme en acte, il en présente tous les aspects.

Sur la foi de tout ce que nous avons jusqu'ici constaté et en nous en tenant aux perspectives et aux limites imposées au présent ouvrage, nous nous proposons maintenant d'examiner surtout les principales caractéristiques de la crise du *système actuel,* tout en analysant dans le même temps les éléments qui en ont provoqué l'effondrement et favorisé le *passage à la nouvelle société* ; nous serons donc amenée à décrire les traits saillants de l'humanité future, du moins sur la base de ce que l'on peut d'ores et déjà en présumer.

En dernier lieu, nous considérerons le climat psychologique

1. Cf. Ire partie, chap. IV, *Métaphysique de la civilisation.*

de cette mutation : une *atmosphère inquiète de millénarisme* qui, ça et là, prend ouvertement la forme d'extases prophétiques apocalyptiques, de possessions collectives et de troubles mouvements de foules que guident des rêves eschatologiques — lesquels font revivre de façon inattendue des personnages antiques et des atmosphères oubliées, ensevelies (croyait-on) dans les ténèbres de ce Moyen Age qui, au milieu des frissons et des tremblements, parmi les diables et les sorcières, s'apprêtait comme nous à affronter l'inconnu de l'an Mille-et-pas-plus-de-Mille. De façon comparable, avec les mêmes angoisses — peut-être inavouées, mais qu'aucune science ne pourra jamais apaiser —, nous aussi, nous nous apprêtons à franchir le seuil de l'an 2000 [2].

« Meurent les troupeaux et meurent les parents », dit le skalde de l'Edda, « et nous aussi nous mourrons. Mais il est une chose dont je sais qu'elle ne meurt jamais : le jugement qui éternellement accompagne le défunt ».

Voyons donc comment notre défunt, la civilisation contemporaine, s'en va à vau-l'eau dans sa majestueuse barbarie. Quant au jugement qui l'accompagne, il relève de la conscience de chacun d'entre nous.

2. Cf. R. Vacca, *Demain, le Moyen Age*, Albin-Michel, 1973.

CHAPITRE I

LA CRISE DU MONDE MODERNE

Dieu est mort

De la vérité, on dit soit qu'elle existe, soit qu'elle n'existe pas, soit, à l'instar de la vertu, qu'elle est entre les deux — mais, en ce cas, elle n'est qu'une demi-vérité. Peut-être vaut-il mieux se ranger à l'avis de Pirandello et penser qu'elle existe probablement, mais qu'il est impossible de la saisir en son essence, étant donné que « connaître » signifie en même temps évaluer à partir de paramètres subjectifs. De sorte que l'on en revient au vieux conflit entre les noumènes et les catégories de ce cher vieux Kant. Or, si l'on confronte les arguments que soutient la Tradition et ceux que proposent les théories progressistes, il est impossible de dire avec certitude que la vérité soit l'apanage exclusif de l'une ou de l'autre des parties en présence. Nous devons plutôt penser que la sagesse traditionnelle et la science moderne proposent simplement deux modes, subjectifs, d'interpréter la réalité et que l'adoption de l'un ou de l'autre, avec toutes les implications que cela comporte, est un problème purement personnel : en un certain sens, c'est un acte de foi. On croit qu'au commencement étaient l'Eden, les dieux et l'Age d'Or, destinés à dégénérer misérablement, par un processus d'involution, à l'âge de l'anthropopithèque (le nôtre, précisément) ; ou bien l'on croit qu'au commencement était l'anthropo-

pithèque, lequel, grâce aux soins diligents de Darwin, s'épanouit radieusement dans l'*homo sapiens* et le triomphe du progrès [1].

Il s'agit, en définitive, de « lire le présent » : le choix du registre (*threnos* ou péan, lamentation ou exaltation, anathème ou apologie) dépend uniquement de notre *forma mentis*.

L'important est de ne pas perdre de vue le présent, les faits, la réalité. Et, là-dessus, Tradition et antitradition sont d'accord : nous assistons à la débâcle d'une civilisation, aux sursauts et à l'agonie d'un monde dont les structures ne sont plus appropriées aux nouvelles générations. Que ce soit la faute de l'ancien système, comme le prétendent les progressistes, ou des nouvelles générations, comme l'affirme la Tradition, ce n'est pas à nous de le déterminer. Nous pouvons tout au plus offrir aux uns et aux autres le réconfort d'une constatation toujours valable : ce qui est arrivé devait arriver et ce qui arrivera devra être — sans vouloir offenser quiconque, Hegel pas plus qu'un autre.

Examinons donc « ce qui est arrivé » et, dans la limite de nos possibilités, « ce qui arrivera ».

Il est advenu que s'est perdue la dimension de la transcendance, de l'Etre, de la Métaphysique, de tout ce qu'autrefois on écrivait avec une majuscule, et on a acquis en échange la dimension du monde phénoménal et du devenir. Dans l'optique de la pensée traditionnelle, nous avons vu que ceci signifiait être tombés du monde des dieux et de la lumière à l'écoulement aveugle et chaotique de la matière, à l'obscur Kali-yuga, le « quatrième âge ». Une brusque ruade du cheval noir et, voilà que le char de Platon mord la poussière et que l'aurige, faucon des vastes espaces, se transforme en une timide colombe qu'aveugle la lumière et qui, contrainte à l'apnée, veut regagner la terre.

Pour les progressistes, cela signifie au contraire se libérer enfin des ténébreux délires du Moyen Age pour, finalement,

1. Cf. T. Burckhardt, *Scienza moderna e saggezza tradizionale*, Borla, Turin, 1967, où ce thème a été plus amplement traité.

offrir à la colombe kantienne un terrain plus solide sur lequel picorer et un « air plus respirable » pour voleter.

Les archétypes étaient peut-être trop lumineux et la colombe, pas « à la hauteur » ? Ou bien n'y avait-il pas d'archétypes (ou n'y en avait-il plus) et, à leur place, des simulacres vides ? Pour nous, le résultat est le même dans les deux cas et Zarathoustra nous l'annonce en descendant de sa montagne : Dieu est mort.

Le message nietzschéen ouvre une ère : chacun d'entre nous se retrouve existentialiste, en proie au lamentable destin de la *« Geworfenheit » :* en tant qu'« être jeté » dans le monde, comme un projet qui doit être réalisé, mais nul ne sait comment ni pourquoi. C'est justement en cela que réside notre liberté, disent les uns ; c'est en cela que réside la Némésis de notre folie, pensent les autres.

Le crépuscule des dieux et le matérialisme

Autrefois, l'humanité rendue craintive et « instrumentalisée » par les lubies bibliques ne savait trop si elle était passée de l'obscurité à la lumière — ou, vice versa, de la lumière à l'obscurité ; aujourd'hui que les nuées du *smog** et du progrès ont également fait justice des distinctions de Jéhovah, la question ne se pose plus. L'antique dilemme bien/mal a fait de saint Augustin sa dernière victime ; aujourd'hui on le résout de façon plus simple dans la dialectique bien-être/malaise (qui, plus tard se révèle être tout autre chose). Nous sommes cependant tous d'accord sur un point : arrivés là, on ne revient pas en arrière. Parce qu'on ne le peut pas, décrète la Tradition ; parce qu'on ne peut pas le vouloir, crie le progrès. Mais quelle différence ? Cette marche est irréversible, telle est la conclusion. On ne peut qu'aller de l'avant.

Quoi qu'il en soit, le monde qui nous est échu après la mort de Dieu est un monde qui s'avoue matérialiste. Le reste est

* En anglais dans le texte (N.D.T.).

« superstructures » : Marx le dit et, à la lumière des faits, il n'y a aucun motif de lui donner tort. Les temples aristocratiques des dieux, qui commençaient à se lézarder quand Lucrèce en parlait, se sont aujourd'hui définitivement écroulés. A leur place, nous trouvons des maisons du peuple et tant et plus d'égalitarisme car, devant le matérialisme, qu'on ait une cellule de plus ou de moins, nous sommes tous égaux. La logique est sauve et l'humanitarisme fait florès. Un humanitarisme bien différent de l'éthique traditionnelle, qui se faisait gloire de distribuer à chacun, selon sa dignité, une étincelle de lumière divine (ce qui, en outre, ne coûtait rien, précisent sarcastiquement les économistes) ; l'humanitarisme distribue aujourd'hui, avec plus de bon sens peut-être, des biens de consommation. C'est une question d'utilité pratique et, selon la logique du matérialisme, de justice sociale. Une justice soumise au règne de la quantité : parler de qualité en matière d'êtres humains est un délit, puisque cela implique un concept de différenciation, voire de discrimination, et même de sélection — ce qui est une offense au nouveau droit des gens. Mais on s'aperçoit que la quantité aussi est discriminatoire puisque, en effet, les minorités finissent par être marginalisées. Il existe aussi une solution à ce problème : il suffit d'empêcher que se constituent des minorités, en renforçant chez chacun les principes de la nouvelle logique — ou bien encore de laisser libre cours à l'anarchie.

C'est ainsi que nous voilà tous égaux. Même la distinction entre gras et maigres s'abolit grâce à des diètes draconiennes, et la génération filiforme qui en naît est sur le champ empaquetée dans des *blue-jeans* afin d'empêcher toute future différenciation injuste et classiste.

Quelque chose n'a pas fonctionné, malgré tout. Dans le phénomène d'intégration générale, il en est encore qui cherchent leur vraie place, leur véritable identité, ou du moins leur étiquette — ou encore, faute de mieux, leur aliénation —, mais qui soit bien à eux et parfaitement définie, sinon on risque de perdre définitivement son propre être dans une espèce d'osmose collective. La macabre découverte de n'être personne

est un discours qui, pour eux, a un vague parfum de nécrophilie. Grâce au Ciel, ils sont, à l'heure actuelle, peu nombreux et il suffit, pour les apaiser, de leur offrir le yoga domestiqué des salles de culture physique qui ouvre le troisième œil à celui qui a fermé les deux autres. C'est à eux que s'adresse la maxime évangélique : *beati monoculi in urbe caecorum.* Nous assistons à un *revival** de l'Orient et de ses symboles millénaires qui, devenus des denrées de pacotille pour supermarchés, se consomment l'espace d'une saison, et de ses grandes religions synthétisées en un texte en sanskrit (l'antique *deva nagari,* la « cité des dieux » !) que l'on glisse dans la poche-revolver de son *jean.* C'est de là que naîtra le nouveau credo : au reste, les Tantras n'enseignent-ils pas que c'est justement là que se tient le serpent Kundalini, derrière les glandes surrénales ?

Familles de spectres

Mélanger et redistribuer en parts égales : telle est la Bonne Nouvelle. Et d'ailleurs, ce faisant, on poursuit l'œuvre du Christ. Un Christ désormais monophysite et orphelin de père céleste, étant donné qu'aujourd'hui Dieu est mort ; mais, finalement, à bien lire, n'est-il pas écrit que « Dieu s'est fait homme » ? Eh bien, tenons-nous en à l'homme et n'allons pas ergoter de façon indiscrète sur ses origines. Cela n'aurait plus aucun sens, tant la famille est *démodée***. Les crèches, les asiles, les écoles obligatoires (qui, succédanés de l'ange gardien, accompagneront désormais les hommes nouveaux de la naissance à l'âge adulte afin de les intégrer comme il convient dans le contexte social) sont le substitut idéal de la famille nucléaire — laquelle, à vrai dire, n'a plus aucune signification : que ce soit dans le contexte capitaliste comme au sens patriarcal et matriarcal.

---

* En anglais dans le texte (N.D.T.).
** En français dans le texte (N.D.T.).

Le père, qui avait anciennement pour fonction de transmettre aux fils le patrimoine spirituel des ancêtres, a compris que ce patrimoine est un type de biens de consommation obsolète que le marché n'accepte plus. C'est pourquoi il le jette aux orties (sous prétexte que c'est une honte abjecte, une tare héréditaire, comme les « Spectres » d'Ibsen) et, privé de ses racines, il attend de pouvoir se recycler dans une fonction plus utile, pratique et socialement digne d'estime. La mère, qui, jadis, symbolisait la maison et veillait jalousement sur le même fameux patrimoine spirituel, craint à juste titre le ridicule auquel l'expose cette garde folklorique d'un fantasme fabriqué de toutes pièces, et elle abandonne le domicile conjugal pour se « réaliser » socialement. Ce qui, au départ, était une mission au nom de certaines valeurs, est devenu, aujourd'hui, une insupportable injustice car les valeurs ont été jetées bas comme les idoles païennes, et la mission a subi le sort de toutes les missions du bon vieux temps : elle a été démystifiée. Les traditionalistes précisent : « désacralisée », mais c'est la même chose ; le fait est que la mission n'existe plus et qu'on trouve à sa place, tragique comme le portrait de Dorian Gray, le rôle ancillaire de la femme. Et il convient évidemment de le refuser en bloc. Dans une telle situation, parler encore de la famille est vraiment la dernière des hypocrisies. Le pur et simple fait de procréer (car, à force de porter des petits coups d'épingle iconoclastes, il ne lui est plus resté que cette fonction) ne suffit pas à justifier le pesant attirail de conditionnements que l'on associe au concept de famille. Cela aussi est une « superstructure » et donc, en tant que telle, à abolir. La collectivité et l'Etat peuvent parfaitement se substituer à une famille devenue désormais mythologique — avec toutes les conséquences que nous avons observées. C'est ce que nous enseigne aussi la Suède, patrie de la liberté et du suicide. Et pas seulement la Suède.

Reste l'amour, ou plutôt sa contrepartie matérielle : le sexe. Il pullule à tous les coins de rue et il en est même qui écrivent là-dessus des pensées terriblement cérébrales de grande consommation (qu'il s'agisse de romans, de poésies ou de chansonnettes) ; la plupart, emportés par une irrésistible grâce démystificatrice, se consacrent aux pensées obscènes — d'après *caenum,* « fange » — pour le couvrir de boue et, sans doute, s'en couvrir eux-mêmes. Cérébraliser ou souiller, il semble qu'il n'y ait à proprement parler que cette alternative ; exception faite du bric-à-brac sentimentaliste — survivance, qui a du mal à disparaître, du monde bourgeois. Du reste, les traditionalistes diront que si l'on ne regarde que le côté matérialiste des choses, l'horizon se restreint terriblement, ensuite. Matérialisme et société de consommation sont d'accord pour faire du sexe un article de grande consommation, saturant l'atmosphère d'appels érotiques ; jusqu'à il y a peu encore, la femme en était l'objet ; maintenant, c'est au tour de l'homme, justement : le voilà qui fait de la publicité, vêtu d'une feuille de vigne, à propos de l'ineffable confort des slips cousus main qu'il porte. Ephèbes de Praxitèle ou athlètes de Polyclète aux muscles gonflés par le culturisme révèlent, dans les revues pour femmes seules, comment on fait pour répartir un appareil génital derrière cinq centimètres carrés de tissu.

A l'intention des plus frustres, tout ceci exalte des formes exhibitionnistes ou priapiques qui débouchent sur l'égoût ou la violence. Points de passage obligé que, jadis, l'expérience, ou les dieux, avait enseigné aux Anciens : *kóros-hýbris-áte,* satiété-violence-aveuglement, telles étaient les trois étapes du châtiment divin. Et si Dieu est mort et ne punit plus, nous sommes assez grands pour nous punir nous-mêmes.

On observe que se développe chez les femmes une tendance à considérer de façon commerciale l'intérêt sexuel, au point de le dénaturer sous diverses formes de frigidité : et les féministes

vont encore plus loin et prêchent le saphisme. Même le sexe s'est perdu corps et biens.

Il en est d'autres qui, s'imaginant avoir compris à quel jeu on jouait, refusent de se laisser conditionner et communient dans un mythe naturaliste à la J.-J. Rousseau, cherchant à retrouver, au contact de la nature (hélas ! combien trop dénaturée, elle aussi), une saine instinctivité apte à canaliser la libido. Lorsque s'estompe le mythe de l'homme, reste celui de la bête. Surgit ainsi le pique-nique, avec sa mythologie, ses papiers gras, ses provisoires et carnavalesques villages de toile ; ou la communauté, avec ses paysans improvisés qui retrouvent le goût des quatre saisons et de la promiscuité. Surtout de la promiscuité, mais c'est déjà beaucoup. Au fond, le naturalisme vaut mieux que ce « vertuisme » fait de demi-vertus qui, selon Vilfredo Pareto, fut la marque distinctive de la société bourgeoise. Ainsi a-t-on l'illusion d'effacer des siècles d'histoire et de retourner à l'état sauvage dans la paix bucolique.

Tout ceci paraît humoristique, mais est, en réalité, grotesque : notre génération passe la moitié de son temps à œuvrer au progrès, et l'autre moitié à le fuir comme la peste. C'est la logique de la société de consommation, disent les plus optimistes ; abolissons-la elle aussi et nous nous retrouverons purs et beaux comme des sous neufs. Et ce disant, ils réduisent au silence quiconque s'est aperçu que sévissait l'imparable logique de la folie.

La science de Satan

Le grand mérite de notre société consiste à croire inébranlablement qu'elle sait parfaitement ce qu'elle veut. Qu'il s'agisse là d'une conviction « satanique », comme le pense la Tradition, ceci reste à prouver. D'ailleurs, il suffit de s'entendre sur le sens de ces mots pour finalement tomber d'accord, car, après tout, qu'est-ce que Satan ? C'est la science, et rien d'autre : la science du monde matériel, bien entendu. Carducci lui-même le savait

bien, qui lui dédia un hymne à l'apogée du positivisme. Depuis le siècle des Lumières, Satan et Prométhée marchent comme deux frères main dans la main (du reste, s'il suffit, de nos jours, de se pencher sur l'anthropologie et la psychanalyse du mythe pour y découvrir les parentés les plus insoupçonnables, que dire alors de celle-là, qui saute tellement aux yeux ?) : Satan, chassé des cieux et relégué sous terre ; Prométhée, pareillement exilé et enchaîné ici-bas, condamné à se faire dévorer le foie, ont été tous deux triomphalement « récupérés » par notre civilisation qui, cohérente pour une fois avec elle-même, n'a recueilli du monde antique que les seuls symboles de la matérialité non rachetée. Or, il est de fait que l'antique âge du *sýmbolon,* de l'être transcendant, appelait le monde matériel *díabolon :* ce qui se disperse, le devenir, le chaos. N'est-ce pas là l'objet même de la science moderne ? Admettre le diable comme l'esprit de la science donne, par conséquent, satisfaction à tous.

A force de récupérations consciencieusement psychanalysées, le progrès est apparu dans toute sa splendeur. Il a suffi d'abattre, à coups d'idées claires et nettes, la voûte céleste dont l'opacité opprimait les cervelles médiévales pour que la raison triomphante nous invente la science. Un homme de grande valeur de l'« âge sombre », Bernard Le Trévisan, avait évoqué une redoutable fontaine, heureusement mise sous scellés de son temps, qui, « si elle était fracturée, causerait notre perte ». Si en briser les sceaux fut un jeu d'enfant, démentir ce bon Le Trévisan le fut moins ; et ce fut la science, avec ses déflagrations, ses massacres écologiques, ses expériences qui augmentent ou réduisent à volonté la population (ne suffit-il pas d'une pilule ?), avec ses titillements insinuants des noyaux atomiques — qui finiront peut-être par décréter tout seuls le dépeuplement définitif. Les physiciens de Dürrenmatt s'enferment volontairement dans des hôpitaux psychiatriques, exprimant par là que leur savoir au service de la société de consommation est la plus épouvantable des armes. Mais la littérature est une chose, la vie en est une autre. La science contemporaine est comme la toile de Pénélope. Le jour, elle se fabrique un masque

évangélique de pénitente et débite des *mea culpa* : pour la fission de l'atome, pour les maladies « iatrogéniques », pour la folie collective des chaînes de montage, pour les tremblements d'une terre que secouent les expériences nucléaires, pour le massacre des petits poissons, d'eau douce ou de mer (mais, au fond, quelle importance ? Nous avons déjà des beefsteaks au pétrole : laissez-nous faire, et nous vous offrirons aussi bientôt des poissons). Et la nuit, elle reprend son discours avec l'industrie où elle l'avait laissé, et la destruction se poursuit.

Mais la science est convaincue de savoir se défendre contre tout, même contre elle-même. Elle a dû prendre à la lettre le message de Schopenhauer et considère le monde comme « volonté et représentation » : il suffit de le vouloir et de le représenter comme le meilleur des mondes possibles et il le sera — même contre toute apparence. Et puis il y a toujours moyen de s'en sortir : si Faust, signataire d'un pacte avec le diable, a été racheté, pourquoi ne devrions-nous pas nous racheter, nous aussi ? S'il est vrai que, comme le dit Rabelais, *« science sans conscience n'est que ruine de l'âme »**, il suffit de forger un nouveau slogan, « science avec conscience », et le tour est joué. Mais quelle conscience, si celle de la Tradition a disparu avec les dieux, si celle de la religion est une « superstructure », si celle des bourgeois est pharisienne ? La conscience simplement humaine, alors ? Mais nous sommes arrivés trop tard : la science, désormais, n'est plus à la mesure de l'homme. Elle lui a atrophié les jambes avec ses voitures, l'esprit avec ses cerveaux électroniques, et l'estomac avec ses aliments homogénéisés. Les traditionalistes ricanent : ils ont toujours le macabre réconfort de conclure fatidiquement : « Nous vous l'avions bien dit ». Mais les progressistes, la bouche pleine d'« aliénations », d'« instrumentalisations » et de « chosifications », s'imaginent toujours pouvoir coloniser la Lune et rattraper la mayonnaise. C'est la sagesse du brave Margite de l'odelette antique : « Il savait beaucoup de choses, mais toutes mal ».

* En français dans le texte (N.D.T.).

Peut-être est-ce à eux que pensait le visionnaire du *Zarathoustra* lorsqu'il notait dans *Le Gai Savoir (nomen omen !) :* « Ceux qui ont en bouche une trop grosse voix sont ensuite incapables d'avoir des pensées subtiles » ?

Et il avait raison. Dans le monde du matérialisme, le subtil — héritage des temps obscurs où l'on croyait (insanité regrettable !) aux quatre éléments et à la quintessence — n'existe plus : il s'est évaporé. Se serait-il lui aussi transporté sur la Lune, de pair avec la raison du preux Roland ?

« Veillez à ce que le subtil ne s'échappe pas de son récipient ! », disaient les savants du temps jadis en ruminant sur leurs alambics. Nous leur avons bien ri au nez, pensant qu'ils déliraient en poursuivant leurs chimères, alors qu'en fait ils faisaient allusion à l'esprit de l'homme et du monde. Maintenant qu'il s'est évaporé, la légende prend tout son sens : mais nous sommes encore là, même privés d'esprit, et nous disons en haussant les épaules : « Il est parti ? Eh bien ! paix à son âme ».

CHAPITRE II

LA PROSTITUEE DE BABYLONE ET LA VIERGE-MERE

LA NOUVELLE CIVILISATION

La gynécocratie dans la société contemporaine

Les plus optimistes peuvent toujours objecter que la destruction générale (de Dieu, de la nature et de la société) fait partie d'un plan voulu et ordonné par l'humanité et dont la fin dernière est la création d'une civilisation meilleure à l'enseigne de l'égalitarisme et de la gynécocratie. D'autres reconnaîtront, avec plus de sagesse, que cette destruction était dans la logique des choses : une logique impondérable et imprévisible qui s'appelle « l'esprit de l'escalier ». Et, en fait, ce n'est pas tant la volonté consciente des hommes que la loi de la continuité historique qui a fait que le capitalisme lui-même, « patriarcal, répressif et phallocratique » par excellence, a créé les prémices de sa propre destruction. Il n'est pas difficile de les identifier. L'obligation d'acheter qu'impose la société de consommation, a arraché la femme au milieu familial en l'insérant dans le monde du travail ; en ont immédiatement découlé son indépendance économique et sa capacité de se suffire à elle-même dans la promiscuité des relations sociales. Le rôle protecteur de l'homme n'a plus aucun sens et, parallèlement, la fonction de la femme, dans une famille désertée aussi bien physiquement que spirituellement, s'évanouit.

Il est facile pour la femme de comprendre la portée du

nouveau rôle qui est le sien : la loi du travail lui enseigne qu'économie et pouvoir marchent du même pas — et la réalité quotidienne lui confirme que, de fait, l'économie est entre ses mains, au moins pour les deux tiers : son antique mission d'administration domestique lui permet de contrôler jusqu'aux revenus de l'homme, outre les siens, tandis que, dans l'entreprise, elle peut décider, sur un pied d'égalité avec lui, de l'emploi des capitaux. Et dire « sur un pied d'égalité » est peut-être aujourd'hui un anachronisme, puisque là où les femmes ne sont pas majoritaires quantitativement, elles le sont sur le plan qualitatif — du moins en fonction de ce que l'on considère de nos jours comme tel, la même société capitaliste ayant élevé au rang de vertus certaines caractéristiques qui étaient jusqu'ici réservées au domaine d'une existence effacée, ou bien considérées comme viles ou efféminées.

Dans un monde où vivre est déjà une preuve de courage, où raisonner est inutile (c'est le rôle des ordinateurs) et décider, impossible (que l'on songe à la publicité), deviennent alors des vertus de premier ordre : la diligence, la capacité d'adaptation, l'élasticité mentale, l'affabilité dans les relations sociales — la fameuse « sympathie ». Les nouvelles structures de la société du travail ne réclament pas de prestations ayant un lien avec le sexe spécifique d'un individu : il n'existe plus ni hommes ni femmes, mais des « intelligents » ou des « limités », des « stakhanovistes » ou des « absentéistes », des « aptes » ou des « inaptes » : en surévaluant les capacités neutres, c'est-à-dire égales chez l'homme et chez la femme, et même fréquemment plus éminentes chez la femme, on a favorisé, consciemment ou non, l'affirmation du pouvoir féminin. Et cela, c'est la première pierre de la construction de la nouvelle société.

Collectivisme et Mutterrecht [1]

La femme triomphe au moment précis où prévaut la

1. De l'œuvre du même nom de J. J. Bachofen, auquel nous nous sommes souvent référée précédemment.

tendance au collectivisme. Comme nous l'avons noté [2], les doctrines traditionnelles associent, en les stigmatisant, égalitarisme et matriarcat en tant que manifestations extérieures d'une même réalité supra-historique : à des périodes lors desquelles s'imposent la forme, l'acte (au sens aristotélicien), et l'ordonnancement central et hiérarchique — interprétés comme des qualités viriles — succèdent, par un processus de dégénérescence, des époques où prévalent la potentialité indifférenciée, la matérialité sujette au devenir et le chaos — lesquels se définiraient comme des caractéristiques féminines.

Sans invoquer des valeurs métaphysiques, d'autres ont relevé la constance de ce phénomène et l'ont ramené à une interprétation psychanalytique : à l'abominable autoritarisme patriarcal et hiérarchique, dû à l'identification de la société, dans son ensemble, au père œdipien, s'opposerait la permissivité des sociétés matriarcales et collectivistes, fruits de l'identification avec la mère [3].

Quelles que soient les motivations et les interprétations de cette « coïncidence », reste le fait qu'elle s'est constamment vérifiée. Collectivisme et égalitarisme sont précisément deux des thèmes les plus importants du féminisme qui, en ses aspects les plus modérés, lutte pour des revendications égalitaires — politiques, sociales ou économiques — tout en acceptant, et même en défendant, la féminité en tant que réalité psychobiologique : elles exigent d'être respectées comme femmes et, en tant que femmes, en acceptant sans réserves le rôle féminin originellement assigné par la *Kultur* androcratique. Le courant modéré ne demande pas de révolution mais simplement une nouvelle évaluation de la personnalité féminine à la lumière de la nouvelle réalité sociale : en substance, il demande à être « récupéré » et davantage partie prenante du bien-être général. La revendication égalitariste ne se radicalise que chez les plus progressistes, lesquelles refusent même la distinction

2. Cf., notamment, la Ire partie, chap. V.
3. Cf. E. Rattray Taylor, *Sex in History*.

des rôles entre hommes et femmes, et remettent, par suite, en question les bases mêmes sur lesquelles repose la civilisation patriarcale.

Si le féminisme modéré est compatible avec le marxisme et la dictature du prolétariat, le féminisme radical, comme on l'a vu, le réfute aussi car il y retrouve, même si ce n'est que chez ses épigones, les structures misogynes de la société androcratique.

Le sexe collectif

Et il n'a pas tout à fait tort. L'expérience montre que le collectivisme, tel que le conçoit l'homme, aussi ouvert et égalitaire qu'il semble être, est toujours unilatéral et a des effets contraires pour la femme. Nous en avons vu les résultats dans le domaine de la liberté sexuelle telle qu'elle est envisagée et réalisée par les courants les plus progressistes que soutiennent, par ailleurs, les franges les plus inconséquentes du féminisme. On pensait libérer l'humanité des tabous sexuels (les « cuirasses » de W. Reich) et le résultat fut exactement inverse : c'est le sexe qui s'est libéré des tabous, dominant désormais sans frein l'humanité. Et c'est particulièrement la femme qui en a fait les frais : les tabous étaient l'unique défense que lui concédait la loi patriarcale, laquelle gardait, grâce à eux, en tutelle sa précieuse monnaie d'échange (cf. II[e] partie, chap. I). Ceux-ci disparaissant, la sexualité déchaînée s'est rendue maîtresse de la marchandise tant enviée (qui, d'ailleurs, ne lui a pas paru telle), et elle a déchargé sur elle ses propres complexes de culpabilité, l'accusant de tous les maux, et l'a étiquetée comme « femme-objet ».

Saint Jean, indubitablement fils de la société androcratique et juif de surcroît, est allé plus loin : il l'a représentée en prostituée, à califourchon sur la Grande Bête, vivante image de toutes les turpitudes. Beaucoup se réfèrent à lui, identifiant dans la pandémie contemporaine du sexe le visage féminin de la prostituée de Babylone. Et ils se réjouissent à la pensée que, par

la grâce de Dieu, viendra la Vierge qui donnera naissance à un fils — en d'autres termes, que viendra la femme telle qu'ils la conçoivent et qu'elle donnera le jour à un nouveau fondateur d'androcratie.

Il n'y a aucune différence entre être une marchandise, un objet ou une prostituée : la disparition des tabous n'a pas fait cadeau à la femme de cette âme que, selon les Anciens, elle ne possédait pas. Une âme (faite d'autoconscience, de responsabilité et de dignité) qu'elle aurait dû préalablement se construire, avant de faire tomber ses défenses. A en croire les féministes, il n'est cependant pas trop tard. Elles sont en train de le faire, et interprètent comme suit la prophétie johannite : de la femme devenue prostituée car privée de sa dignité, naîtra la femme nouvelle qui jettera les bases d'une nouvelle société reposant sur le Démétrisme et la dyade Mère-Fils.

Il ressort de tout ceci que la femme s'est découverte partiellement antimarxiste, puisque ce collectivisme l'« instrumentalise », et totalement révolutionnaire vis-à-vis de la société actuelle, régie par l'aliénant complexe d'Oedipe.

L'Androgyne

Le fait est que nous portons ce complexe « embusqué » dans l'inconscient (dans l'inconscient « collectif », précise Jung) qui, comme l'archange Gabriel, attend au tournant les femmes velléitaires pour les refouler dans les maisons qu'elles ont abandonnées. Nous l'avons dit, c'est pour cela que les féministes considèrent l'inconscient comme une lubie de Freud et de ses collègues, et elles nient qu'il puisse exister. Du reste, personne ne l'a jamais vu : c'est lui aussi un tabou, le dernier peut-être, après quoi le champ sera libre pour bâtir la nouvelle société et la nouvelle éthique. Une civilisation de femmes et une éthique amazonienne. Et encore, ce n'est pas sûr, puisque les traits les plus visibles de la nouvelle féminité nous révèlent déjà un être

qui, s'il n'est pas homme, n'est certainement pas davantage femme — du moins au sens traditionnel.

La première phase de son insertion dans le monde du travail avait imposé à la femme un masque viril ; pour être acceptée par la société androcratique en laquelle elle se sentait ataviquement inférieure, elle avait cru bon d'opter pour le mimétisme, réprimant les caractéristiques physiques et psychologiques qui la distinguaient en tant que fille d'Eve. Nous avons déjà fait allusion au type de structures imposées par la société contemporaine : le monde du travail est asexué, et, quand bien même on reconnaîtrait que ses postulats sont des fictions sinon carrément des paradoxes, elle a été amenée inconsciemment à en assumer les règles comme normes de vie et de comportement. La femme, déjà disposée à se renier, en s'émancipant s'est dénaturée, dans ce sens qu'elle a perdu contact avec le plan le plus profond qui, traditionnellement, la qualifiait en tant que femme. Il en est résulté un être neutre : un androgyne.

Confrontés à cela, les hommes adoptent généralement l'attitude des *laudatores temporis acti*, ou bien en imputent la faute aux féministes. Et ils ne songent pas que c'est eux précisément qui, ayant pris la responsabilité de faire l'histoire, ont créé les prémisses d'une telle situation et s'y sont, les premiers de tous, conformés : chronologiquement, l'homme efféminé a précédé la femme virilisée.

Pour celui qui accepte les thèses de la pensée traditionnelle, le raisonnement selon lequel, lorque l'on « désature » l'un des deux pôles (qu'il soit masculin ou féminin), on « désature » en même temps l'autre pôle — un tel raisonnement se défend. La société patriarcale disposait, pour « racheter la Femme dans la femme », de moyens dont le moindre n'était pas celui que conseillait Nietzsche : « Tu vas chez les femmes ? N'oublie pas ton fouet ».

Si elle n'est pas parvenue à la racheter en fonction de ses fins dernières, qu'elle récite son *mea culpa*. Le processus est désormais irréversible : les forces profondes qui définissaient la femme absolue ne peuvent plus être mises en branle car il n'y a

plus d'homme absolu — « castré » qu'il est par la femme virilisée. C'est un cercle vicieux dont on ne voit pas l'issue : c'est une des apories, parmi tant d'autres, de notre époque.

Même le physique s'y est adapté : par évolution, si l'on veut en croire Darwin ; à la suite d'une involution interne, si l'on accepte la pensée traditionnelle. En fait, un centre différencié et différenciant faisant défaut, le corps lui-même, par correspondance psychosomatique, finit par se conformer à l'indifférenciation intérieure.

Quelles que soient ses causes, cette situation s'exprime, sur le plan humain, par une réalité sociale bien précise : le développement de l'homosexualité. Les plus progressistes l'admettent au nom de la liberté — ou parce qu'ils sont les signes avant-coureurs de l'indifférencié. Comme on l'a vu, les féministes radicales le prêchent carrément, pour diverses raisons : pour se libérer aussi sexuellement du mâle, pour resserrer les liens entre femmes, ou bien parce que (et ceci est, pour Freud, un point capital) on devrait retrouver dans la femme, lors des rapports sexuels, sa propre mère. Et puisque, jusqu'à maintenant, seuls les hommes ont profité d'une telle incestueuse identification, c'est désormais au tour des femmes qui, en quête de la mère, se mettent à devenir lesbiennes.

Mais la véritable raison est bien différente. La femme est en quête de l'androgynie mais, ne sachant comment la justifier, elle se rabat sur les arguments que lui offre la culture androcratique. Parfois, le mot fatal lui échappe et, avec Germaine Greer [4], elle aime à s'autodéfinir comme « eunuque féminine » — mais, aussitôt après, elle invoque, avec une tendance démagogique à se poser en victime, le complexe de castration et assume cette définition en guise de protestation. Quoi qu'il en soit, elle l'assume. Vole alors à son secours W. Reich qui, comme on l'a vu, a bâti une théorie sur les « orgones sexuels » neutres qu'il convient d'identifier plus ou moins avec une force vitale plus générale. La sexualité différenciée ennuie : qu'elle existe

4. G. Greer, *La femme eunuque*, tr. fr., Robert Laffont, 1971.

naturellement ou qu'elle soit le produit de la culture ; mieux vaut l'annexer et la réduire à l'aune de l'énergie électrique — ce que Reich fait, précisément. La gynécocratie a libéré le sexe ; l'androgynie libérera du sexe.

L'indifférenciation cancérigène

L'indifférencié est le syndrome de notre temps. Tout ce que l'homme produit aujourd'hui en porte l'empreinte — ce qui revient à dire qu'il n'en a aucune.

Les exemples ne se comptent plus : la musique *underground* * ; la peinture qui vise à l'informel ; la mode informe du *casual** ; l'architecture, avec sa rigueur monotone et niveleuse, avatar exaspéré des modèles de Le Corbusier et de Mies van der Rohe (mais même les directives d'un F. Lloyd Wright, qui visaient à l'harmonieuse insertion des bâtiments dans l'environnement, ont été ramenées à un banal mimétisme avec ce dernier, à une adaptation naturaliste de caméléon qui ne permet plus de distinguer la création humaine de la création naturelle) ; les religions qui tombent dans le syncrétisme, perdant leurs connotations spécifiques et leur caractère traditionnel ; les langues qui s'enrichissent d'emprunts étrangers mais s'appauvrissent en tant que telles, débouchant sur un sabir cosmopolite qui traduit la disparition de la conscience d'avoir un pôle spirituel et historique : « les vestiges de nos très anciens pères » ont disparu, au nom du nivellement et de l'indifférencié dont le plus monstrueux fleuron est l'espéranto.

Et depuis que la psychanalyse a convaincu chacun d'être potentiellement fou, étant donné que la « normalité » n'existe pas, même la frontière entre santé mentale et folie finit par disparaître — au point que l'on a eu l'excellente idée de vider les hôpitaux psychiatriques afin d'« intégrer les fous dans le contexte social » dans l'espoir que, grâce à ce contact thaumaturgique, ils retrouvent la raison. Mais la société contemporaine,

* En anglais dans le texte (N.D.T.).

avec sa névrose chronique, n'est certainement pas la plus qualifiée pour remettre en selle les déséquilibrés — il faut plutôt craindre comme beaucoup plus probable l'éventualité du processus inverse.

L'indifférenciation sexuelle, politique et sociale a déjà été évoquée ici même — mais il semblerait presque, en outre, que notre vieille croûte terrestre, en syntonie avec l'époque que nous vivons, se prenant les pieds dans le magma, coure obscurément vers une seconde genèse.

C'est comme si le principe interne de différenciation disparaissait de l'univers entier. Le prouve le fait que sa manifestation extérieure, la mémoire, s'estompe chaque jour davantage, en dépit des pilules au phosphore. Et le *mal du siècle**, le cancer, est la réponse pathologique à cette perte de mémoire intérieure — exactement comme, au XIXe siècle, une spiritualité exténuée et maladive trouvait son reflet matériel dans l'anémie de la phtisie [1].

En fait, la tumeur naît parce que la mémoire génétique de la cellule s'estompe : « Quand un virus (ou une cause que nous ne connaissons pas encore) s'insère dans le 'ruban perforé' de la cellule, celle-ci devient folle. (Un tel virus) suffit à faire *varier la mémoire génétique cellulaire* de façon particulière : il fait faire à la cellule des choses qu'elle ne devrait pas faire », dit Renato Dulbecco, prix Nobel de médecine [2].

Pourquoi ce virus, ou cette cause dont on ne sait rien, a-t-il une incidence aussi déterminante sur les cellules des hommes de l'An 2000 ? Parce que jamais jusqu'ici le principe interne de différenciation — qui se manifeste dans la mémoire — n'avait

---

* En français dans le texte (N.D.T.).

1. La mentalité moderne considère véritablement avec horreur la possibilité qu'existent de semblables liens psycho-cosmologiques. Cf., par exemple, Susan Sontag, *Malattia come metafora*, Einaudi, Turin, 1979, où l'on repousse avec dédain, au nom d'un « sain » biologisme, le seul fait qu'il y ait un rapport entre l'esprit et le corps. Selon l'auteur, qui se réfère aux mêmes exemples de la phtisie et du cancer, il suffirait d'un bon vaccin pour que morde la poussière une fois pour toutes la « mythologie » des maladies psychosomatiques.

2. R. Dulbecco, « Si indaga sulle azioni del virus per scoprire il mistero del cancro », in *Il Giornale Nuovo*, mai 1967.

été aussi dilué, que ce soit au niveau mental ou au niveau cellulaire. Certes, il y a de nos jours une augmentation du nombre des cellules cancérigènes ; mais, alors qu'habituellement la nature pourvoyait à développer des défenses contre les maladies que l'homme, parfois même volontairement, allait chercher, cette fois le mécanisme n'a pas fonctionné : la nature aussi ne réagit plus ou, mieux, elle obéit elle aussi à un plan général, à l'obscur décret cosmique qui tend à l'indifférenciation.

« Ici, nous sommes dans une autre dimension, dans un autre temps, confrontés aux images d'un chaos physique et d'une monstrueuse métamorphose, à une nature sans lois qui (...) présente les mêmes caractéristiques prénatales et anarchiques du néoplasma. Ce n'est pas seulement une métaphore poétique : c'est une analogie réelle (...) L'éternelle anarchie, (...) si (...) elle franchit le seuil de la conscience, se dissocie en tous sens dans la schizophrénie ; si elle franchit celui de la forme, elle prolifère dans toutes les directions et de façon désordonnée dans le cancer ». Voilà ce qu'affirmait de façon prophétique Carlo Levi, il y a vingt ans de cela [3].

Tout converge *in unum.* Ce sont les hommes qui font l'histoire, certes, mais n'y a-t-il pas un rythme interne, cosmique, qui fait que tous les fils s'entrecroisent dans une trame unique ?

Nous sommes en train de nous convertir à l'Androgyne subpersonnel, renversant ainsi la primordialité métaphysique exprimée par le caducée d'Hermès, l'Androgyne divin. Mais peut-être n'était-il que la préfiguration divinisée de ce que nous sommes aujourd'hui ? Il faudrait faire preuve de beaucoup d'optimisme pour le croire.

Le fils de l'Amazone

Euripide a immortalisé le chaste Hippolyte, fils de l'Amazone — l'androgyne amant de la nature et des « prés non corrom-

---

3. C. Levi, « Il cancro viene dalle stelle », in *Corriere della Sera* du 30-05-1957, 13e année, n° 128.

pus », misogyne et plus généralement réfractaire à l'amour puisque dévoué à une chaste et détachée Artémis, *« pótnia semnotáte »*, vénérable et très sainte (Cf. Euripide, *Hippolyte*).

C'est à sa répugnance vis-à-vis du sexe que l'on doit la première formulation du principe de la fécondation artificielle : pour éviter tout contact avec les femmes, l'éphèbe proposait de mettre en flacons le liquide séminal et d'attendre que, avec l'aide des dieux, s'accomplisse le miracle de la vie. Peut-être que le mythe antique auquel Euripide se référait n'avait pas prévu d'intervention divine mais se rapportait à des opérations complexes et hautement « scientifiques » — s'il est vrai, comme le prétendent certains, que nous soyons les rejetons des très évolués Atlantes (cf. également la naissance sans mère d'Athéna). Mais qu'importe : Euripide, dit-on, s'amusait à compliquer certaines histoires et à en simplifier d'autres jusqu'à la banalité.

Hippolyte est le descendant de la civilisation gynécocratique par excellence : la civilisation amazonienne, et il est incontestablement androgyne. Il suffit d'une « ampoule » [1] : telle est la solution qu'il propose au problème de la compatibilité entre androgynie et continuité de l'espèce. A l'époque à laquelle Euripide écrivait, laquelle ignorait tout de la reproduction, cette solution léguée par la préhistoire apparaissait comme un non-sens, comme le délire d'un esprit malade : ce n'est plus le cas aujourd'hui. Prévoyants (ou clairvoyants), ou bien guidés par un instinct (subconscient, supraconscient ou mémoire atavique enfouie au plus profond de l'un ou l'autre ?), les hommes ont veillé, bien avant que ne se profile la possibilité même de la gynécocratie, à faire le point de leurs connaissances scientifiques afin de réaliser la fécondation artificielle et, peut-être, la reproduction en laboratoire de la vie. Dans le même temps, les femmes ont brusquement commencé à éprouver un irréductible dégoût pour tout ce qui se rapporte à

1. Comme on le sait, la trouvaille de l'« ampoule » fit beaucoup rire Aristophane : elle le frappa tellement que dans sa comédie *Les Grenouilles*, avec laquelle il triompha aux fêtes de Dionysos en 405 av. J.-C., il s'amusa à ridiculiser tous les discours d'Euripide en y accolant la ritournelle : « ληΚνθον απωλησε », « il a perdu une ampoule ».

la fonction procréatrice féminine : la grossesse est considérée comme une maladie (sinon, il serait inutile de diffuser livres et opuscules visant à démontrer le contraire), la poitrine devient plate (et rares sont celles qui allaitent, de nos jours), le cycle menstruel est un odieux châtiment, une marque d'infâmie, un souvenir de la castration. Reproduire la vie en laboratoire serait une libération pour tous.

Une volonté profonde et latente pousse toujours l'humanité à créer préventivement le remède aux maladies destinées à l'affliger. Ainsi commença-t-on par invalider l'anathème biblique, « Tu enfanteras dans la douleur », qui sanctionne la subordination d'Eve, avant de réguler rationnellement — et sans assassinats de fœtus — l'augmentation des naissances.

Mais surtout, une fois réduit à néant le fatal complexe d'Oedipe et toute son aliénante mythologie, avec lui disparaîtront le mythe du père, de la mère, du fils et de la fille — ainsi que du sexe en général. Plus de psychanalystes pour les futurs aliénés. Mais peut-être n'y en aura-t-il plus, et que le meilleur des mondes verra le jour ?

Il faut revenir à l'ancien acte de foi. Si existent ontologiquement, en tant que réalités suprahistoriques, l'Etre et le Devenir, le *Kosmos* et le *Chaos,* en ce cas nous nous précipitons vers la matérialité la plus totale et le chaos. Et il est inutile d'invoquer la phrase de Nietzsche : « Il faut porter en soi-même le chaos pour donner naissance à une étoile qui danse ». Ici, il n'y a pas d'étoiles. Le chaos du solitaire de Sils-Maria est d'une autre espèce : c'est un autre désert et une autre solitude.

Si tout, par contre, peut se ramener à une projection de l'inconscient, en ce cas, la civilisation contemporaine a retrouvé, à son grand soulagement, l'indifférencié pré-œdipien : elle est retournée à son être le plus authentique, à l'inconscient prénatal, au *das Kind,* à la douceur des jeux enfantins au sein de la nature, la Grande Mère...

Et s'il en est ainsi, quel plus heureux âge d'or que celui-là ?

CHAPITRE III

LE SABBAT DE L'AN 2000

Le millénarisme révolutionnaire

Tout ce que nous avons décrit jusqu'ici est, pour quelques-uns, une certitude, pour d'autres, une obscure intuition ; mais, c'est, pour tous, la source d'une gêne, d'un malaise, d'une révolte contre un avenir qui fait peur. On attend avec angoisse qu'il se passe « quelque chose » : l'avènement de la fameuse « ère du Verseau », la conquête de l'espace, la dictature du prolétariat ou le cataclysme de l'An 2000. S'insinue, à juste titre, chez beaucoup, la crainte de l'Apocalypse : on revient aux vieilles prophéties, on relit Nostradamus, et des communautés hétéroclites, où l'on attend en priant la fin du millénaire et du monde, se constituent. On attend des arts occultes, des voyants et des soi-disant Messies un nouveau Verbe Divin qui se substitue, ou qui redonne vie, au vieux *Logos* qui a perdu son âme. On accepte avec résignation le verdict de l'astrologue A. Barbault qui, sur un graphique impressionnant, décrit la crise mondiale des années 80 [1].

Mais, il s'agit là d'une attitude passive qui n'a pas d'incidence sur le monde contemporain, sinon en tant que fait de société sporadique. La situation revêt, par contre, des connotations

1. Cf. E. Minguzzi, Annuaire Rizzoli 1979, s.v. « Astrologia ».

actives, et même d'une épouvantable activité, chez des gens qui, bien qu'agités des mêmes angoisses, ne les apaisent pas grâce à une attente contemplative et piétiste, mais les subliment dans l'acceptation d'un plan providentiel pseudo-religieux au nom duquel « en Sa volonté est notre paix ». Ceux-là, et ils sont les plus nombreux, loin de projeter dans l'au-delà le soulagement de leur misère d'ici-bas, utilisent le canal plus réaliste d'une rage révolutionnaire sans frein.

Apparemment ignorants des conceptions de type apocalyptique, et même attachés à la vision la plus matérialiste de la réalité, ils n'en sont pas moins, à leur insu, les plus acharnés propagandistes du chiliasme [2] de l'An 2000.

La violence, la furie de désacralisation, l'affirmation névrotique d'idéaux que l'on espère atteindre à travers leur propre négation (l'idéal de la non-violence, en réalisant la suppression, par la violence, de quiconque exprime une opinion différente ; les guerres interminables au nom de la paix ; l'aspiration à la démocratie curieusement réalisée à travers la dictature) : tels sont les fléaux des modernes Cavaliers de l'Apocalypse.

En écrivant ceci, nous n'avons pas la présomption de croire qu'il s'agit là de quelque chose de nouveau : de semblables situations se sont souvent présentées, au cours de l'histoire, selon les mêmes modalités. Pour la plupart, elles ont fini par des bains de sang (souvenons-nous de l'Inquisition, de la Révolution française ou des horreurs de la dernière guerre) qui, même si nous n'avons aucune envie de les considérer avec Papini comme « purificatrices », ne peuvent pas être définies comme réellement apocalyptiques — ne serait-ce que pour le simple fait que, comme chacun peut le voir, le monde est toujours sur pied malgré toutes ses misères : il n'y a pas eu, du moins au sens littéral, de « fin du monde ».

Mais, il y a, de nos jours, quelque chose de plus. Les Anciens se bornaient à collaborer avec les Forces du Bien contre les Forces du Mal, et, tant que l'initiative de l'Apocalypse était

2. Du grec *chilioi*, mille, « millénarisme, attente apocalyptique du millénaire ».

laissée au Bon Dieu ou à Belzébuth, on pouvait dormir relativement tranquilles. Aujourd'hui, par contre, le fanatisme apocalyptique relève de la volonté des hommes, ou plutôt, des femmes. Et, par-delà l'ironie facile, et rabâchée à satiété, quant à leur parenté avec le démon, il nous faut bien constater que le mouvement féministe, par l'ampleur et la résonance qu'il est destiné à prendre (ne s'adressant pas à des petits groupes corporatifs, ni au patriotisme étriqué des nations, mais aux femmes du monde entier) et par sa mission, dont il ne fait pas mystère, de *révolution culturelle*, le féminisme, donc, se présente comme le mouvement messianique le plus formidable dont l'histoire se souvienne — formidable, également, au sens étymologique du terme, c'est-à-dire « épouvantable ».

Le moment est donc venu d'examiner les différents aspects de l'ancienne et de la nouvelle frénésie de l'Apocalypse, afin de préciser à l'intérieur de quelles limites se situe le féminisme de l'An 2000.

Les sectes de Satan

On le sait, il existe une antique prophétie d'origine judéo-chrétienne que l'on retrouve en filigrane au long des siècles et qui ressurgit de façon imprévisible aux époques parfois les plus inattendues de l'histoire.

Il s'agit de la prédiction de l'avènement d'un fabuleux millénaire qui ramènera à l'Age d'Or à l'issue d'un effroyable cataclysme, d'un *Dies Irae* qui verra la terre se fendre et les cieux éteints se retirer. Selon la prophétie, la catastrophe sera l'œuvre des forces du Bien afin de punir les méchants et les oppresseurs ou, plutôt, la puissance satanique incarnée en eux. Le songe de Daniel, les prophéties apocalyptiques d'Ezra, de Baruch, de saint Jean, parlent en effet d'un pouvoir impie et malfaisant qui s'instaure sur terre, atteint le summum de la cruauté et de l'oppression et s'attire ainsi fatalement la vengeance du Seigneur — lequel, avec l'aide de merveilleuses légions d'anges,

restaurera la justice en exterminant les damnés et en récompensant les ex-opprimés, promus au rang de peuple élu, du gouvernement terrestre. « C'est par cette chimère que l'apocalyptique juive et ses nombreux dérivés devaient exercer une incomparable fascination sur tant d'insurgés, sur tant de mécontents à venir, et ceci bien que les Juifs en eussent, pour leur part, oublié jusqu'à l'existence » [3].

Mais le Christianisme des origines apparaît lui aussi fortement imprégné de la même ferveur eschatologique. N'en est pas exempt un Lactance [4], par exemple ; quant à Commodien, il la prêche, décrivant un Christ aux traits guerriers, prenant la tête d'armées déchaînées et pillardes qui vont mettre en déroute l'Antéchrist — première allusion à la guerre sainte.

Cette atmosphère d'attente chronique se répandit et se développa surtout en Europe, au Moyen Age, lorsque les structures traditionnelles de la société commencèrent à se lézarder et, plus encore, lorsque perdit de sa vigueur la foi dans l'Eglise et dans l'Empire en tant que hiérophanies du divin. L'écroulement des croyances traditionnelles, aujourd'hui comme hier, avait laissé derrière lui une sensation diffuse de malaise qui alimenta les rêves des déshérités et les conforta dans l'illusion de la vengeance et du triomphe, au point d'exploser en vastes mouvements révolutionnaires débordant d'espérances et de haines sans limites. Le mythe de l'Apocalypse est né, en fait, de l'angoisse, de l'impuissance, de l'espérance insensée en une révolution thaumaturgique qui se transforme en une mission sociale cohérente.

« Le prolétariat rural ou urbain (paysans déshérités ou incapables de subvenir à leurs propres besoins, mendiants, vagabonds, journaliers et manœuvres, chômeurs et ouvriers menacés de chômage), tous ceux qui, pour une raison ou pour une autre, ne pouvaient parvenir à un statut stable et reconnu,

---

3. N. Cohn, *Les fanatiques de l'Apocalypse*, édition revue et augmentée, traduction revue par l'auteur, Payot, Paris, 1983, p. 16. Titre original : *The Pursuit of the Millennium*, Martin Secker-Warburg, Londres, 1957.

4. *Divinae Instructiones*, Lib. VII, cap. XX, XXV, XXIV, XXXVI.

5. *Instructiones ; Carmen Apolegeticum.*

vivaient dans un état de frustration et d'anxiété perpétuelles qui en faisaient l'élément le plus instable et le plus impulsif de la société médiévale » et aussi, pourrions-nous ajouter, dans la société moderne. « Le moindre sujet de trouble, de terreur, ou d'enthousiasme — révolte ou révolution (...) — agissait sur eux avec une acuité particulière et suscitait des réactions singulières violentes. Leur premier réflexe, face à cette triste condition, fut de se constituer en groupes salutistes sous l'égide d'individus d'une sainteté peu commune à leurs yeux »[6], qui les aurait conduits pour exterminer l'archidiable — démoniaque bouc-émissaire sorti tout droit de leur imagination. Le « saint » homme ne l'était cependant pas au sens littéral du terme : il pouvait les entraîner à la bataille, au stupre, à la violence au nom du dieu inconnu de l'Apocalypse (aujourd'hui, on pourrait dire « au nom de l'Idée », quelle qu'elle soit) — comme le prouvent les horribles exactions perpétrées en Terre Sainte par les Tafurs, groupe « salutiste » apocalyptique qui en arrivait même à se nourrir des cadavres de ses ennemis.

La plupart du temps, ce chef était un laïc « ou un moine défroqué qui s'imposait non seulement comme saint homme, mais aussi comme prophète et sauveur, sinon comme Dieu vivant. Arguant des révélations ou des pensées inspirées qu'il prétendait tenir de Dieu, ce chef assignait à ses disciples une mission collective d'importance cosmique. La certitude de cette mission, et de l'élection divine pour des tâches prodigieuses, dotait ces hommes déçus et désemparés de points de repères stables et d'espoirs nouveaux. Non seulement ils trouvaient ainsi une place dans le monde, mais cette place unique et rayonnante se situait au centre des choses. (...). En outre, la mission qui fascinait le plus ces masses devait naturellement trouver son couronnement dans la transformation radicale de la société »[7]. Tant qu'ils restaient liés à leur chef, ils devenaient « plus qu'humains. Les saints ne pouvaient ni faillir ni pécher. Le triomphe final de cette armée de lumière *vêtue de lin d'une*

6. N. Cohn, *op. cit*, p. 59-60.
7. N. Cohn, *op. cit.*, p. 60.

blancheur parfaite (Apocalypse, XIX, 14) était décidé de toute éternité. En attendant, chacun de leurs actes (vol, viol ou massacre) n'avait rien de coupable : c'étaient actes de Saints » [8].

Ce processus se répétait « chaque fois dans des circonstances semblables : essor démographique, industrialisation accélérée, *affaiblissement ou disparition des liens sociaux traditionnels* (...) » (c'est nous qui le soulignons). « Alors, chacune de ces régions, l'une après l'autre, voyait un sentiment collectif d'impuissance, d'angoisse et d'envie se donner libre cours. Ces hommes éprouvaient le besoin pressant de frapper l'infidèle afin de redonner corps, par la souffrance infligée aussi bien que subie, à ce royaume ultime où les Saints, assemblés autour de la grande figure protectrice de leur Messie, jouiraient d'une richesse, d'un confort, d'une sécurité et d'une puissance éternels » [9].

Il y a vingt ans de cela, Norman Cohn relevait les mêmes fantasmes millénaristes à la base des mouvements totalitaires qui inaugurèrent le présent siècle : le nazisme et le communisme, « avec leurs chefs messianiques, leurs mirages millénaristes et leurs boucs émissaires », et il précisait : « C'est donc un fait que nazisme et communisme, en dépit de leurs différences évidentes, ont comme inspiration commune une tradition apocalyptique très ancienne. Dans les deux cas, le mouvement (et, plus particulièrement, le cercle très restreint d'authentiques fanatiques qui le dirige) se considère comme une élite chargée de la mission de conduire l'histoire jusqu'à son couronnement et d'instaurer le Millénaire en renversant une tyrannie mondiale. Et dans les deux cas aussi, l'obsession apocalyptique se manifeste en une vision du monde contemporain complètement déformée.

Pour les nazis, quiconque tentait de s'opposer à leur projet de

---

8. *Ibid.*, p. 88. Il est symptomatique que les actions terroristes et « brigadistes » d'aujourd'hui aient, dans l'esprit de leurs auteurs, les mêmes connotations de sainteté missionnaire, au point qu'ils tiennent à distinguer nettement leurs activités de celles des malfaiteurs vulgaires et assument comme un titre de gloire l'accusation d'« homicide politique ».

9. N. Cohn, *op. cit.*, p. 60.

domination mondiale était, pour cela même, infecté d'"esprit juif', un agent de la conspiration mondiale hébraïque (...) Pour les communistes, quiconque tente de s'opposer à leur projet de révolution mondiale, qui doit nécessairement s'accomplir sous leur égide, est, pour cela même, infecté d'"esprit bourgeois', un laquais de l'impérialisme, même s'il a passé son existence à lutter et à souffrir pour la justice sociale (...) Historiquement, ces fanatismes modernes sont une reprise, à plus grande échelle et sous une forme sécularisée, de rêves aussi vieux que le monde qui tournent autour des douleurs messianiques, de la lutte apocalyptique et de l'avènement du Millénaire » [10].

C'est ainsi que nous sommes arrivés à l'époque qui est la nôtre. Mais rien n'a changé : en face de l'Apocalypse, les hommes sont toujours les mêmes.

Les Amazones de l'Apocalypse

Les éléments mis en relief par Cohn peuvent aisément être retrouvés dans les actuels mouvements de masse qui, sous une forme encore plus exaspérée et fanatique, en proposent à nouveau les modalités : les idéologies des divers mouvements sociaux militants sont devenues le succédané des idéaux révolutionnaires eschatologiques à l'issue de l'écroulement général des rapports et des valeurs traditionnels.

Tous les éléments qui, au Moyen Age (et même après), favorisaient la diffusion du fanatisme apocalyptique (malaise, déracinement, recherche tourmentée d'une finalité à l'existence, désir de sécurité, d'une dignification de l'existence humaine) sont présents à l'état chronique dans le monde moderne — aggravés de nos jours par la prise de conscience, confirmée par la science, d'un possible désastre écologique, d'une imminente catastrophe nucléaire, d'une épouvantable crise due à la surpopulation. Les plaies épidémiques du Moyen

10. *Ibid.*, Cf., également, S. Hutin, *Gouvernements invisibles et sociétés secrètes*, J'ai lu, Paris, 1971.

Age (froid, faim, misère, « pestes » diverses) frappent à la porte de l'époque contemporaine : elles s'appellent crise du pétrole, Biafra, chômage, cancer ou, joyeuse alternative à ce dernier, pollution radio-active et mort écologique — maux encore plus inéluctables, plus mystérieux et, partant, plus terribles que la peste.

Mais, tout ceci n'aurait pas suffi à déchaîner une *véritable Apocalypse*. On pouvait toujours évoquer les désagréments propres à toutes les « époques de transition », lorsque, une fois détruites les structures et les conceptions « dépassées », l'humanité s'apprêtait à enfanter dans la douleur de nouvelles valeurs et à instaurer de nouvelles traditions ; et les mouvements de masse de notre vingtième siècle se seraient, dans cette hypothèse, réduits à un imaginaire millénariste (un parmi tant d'autres) qui s'ajoutait à ceux du Moyen Age.

Mais, il ne s'agit pas de cela.

Les temps étaient mûrs pour l'« autre moitié du monde » : les femmes. Les bouleversements de masse ont mis à feu la bombe féministe.

Nous l'avons dit et répété : les couches sociales chez lesquelles, depuis toujours, la vocation apocalyptique désespérée et sauvage trouve son meilleur terrain sont celles des multitudes exploitées, opprimées et déshéritées, celles, pour citer une fois encore N. Cohn, qui sont condamnées « à une insécurité chronique et par leur impuissance et leur vulnérabilité économiques, qu'aggravait *l'absence des relations sociales traditionnelles* (souligné par nous) sur lesquelles les paysans avaient pu compter, même aux époques les plus noires » [1].

Prolétaires, chômeurs, sous-employés peuvent aujourd'hui se considérer affligés de la plupart de ces maux. Mais, celle qui les assume tous, qui les incarne depuis des millénaires, réprimant depuis des lustres sa révolte, c'est la femme — laquelle doit, en plus, prendre sur ses épaules le fardeau d'un père ou d'un mari

1. *Op. cit.*, p. 91.

mal embouché qui augmente d'autant le poids de sa propre oppression.

Ce n'est pas ici le lieu de discuter de la réalité d'une telle situation ni de savoir si elle est le lot de toutes les femmes ; quoi qu'il en soit, ce qui est certain, c'est qu'à partir du moment où s'évanouit la finalité transcendante qui, dans le cadre d'une conception traditionnelle, constituait le sens et la fin de l'existence pour la femme, tout ce qui lui reste n'est qu'un fatras d'obligations privées de signification. Ce qui, jadis, était un sexe qu'il convenait de défendre et de protéger, parce que « sexe faible », est devenu aujourd'hui faible *tout court* *, et doit se défendre tout seul.

Et cette fatale faiblesse est le terrain le plus fertile pour les mythes apocalyptiques. Par ailleurs, le féminisme présente tous les traits du chiliasme révolutionnaire : il se prétend, de façon cabotine, protégé par un pouvoir mystérieux (les sorcières) auquel il voudrait s'identifier, et il charge l'homme des mêmes turpitudes que, par exemple, l'antisémitisme millénariste médiéval attribuait aux Juifs : sadisme, volupté de castration, sévices. « Insérés dans l'imaginaire eschatologique, le Juif et l'ecclésiastique devinrent les doucereuses figures d'un type absolument terrifiant (...) Les millénaristes (...) y voyaient un monstre de fureur destructrice et de puissance phallique ». Aujourd'hui, les féministes voient tout cela chez l'homme, lequel joue désormais, dans le drame eschatologique, le rôle du démon médiéval.

Les innombrables légions de femmes qui, dans le monde entier, ont identifié le mâle à la Grande Bête johannique, seront les propagatrices d'une nouvelle guerre sainte où elles feront exploser cette « rage » qui couve en elles depuis très longtemps.

Selon Spengler [2], l'ultime processus d'une civilisation matérialisée, désormais en pleine débâcle, consiste en l'irruption d'une spiritualité sauvage, la « seconde religiosité » (à laquelle

* En français dans le texte (N.D.T.).

2. O. Spengler, *Le Déclin de l'Occident*, Gallimard, 1948.

appartient, pour nous, le néo-spiritualisme, cf. Ire partie, chap. I) : la mystique apocalyptique du féminisme peut être considérée comme sa manifestation la plus achevée. C'est une moitié du monde qui se révolte contre l'autre en vue de détruire, plus que la vie, *le sens de la vie*, réduisant aussi à néant les liens élémentaires qui rattachaient encore l'humanité à sa forme biologique la plus simple : la sexuation.

Et voici que prend corps l'idée que, pour la première fois peut-être dans l'histoire, le mythe de l'Apocalypse pourra déboucher sur une véritable apocalypse avec comme toile de fond le paysage désolé d'une Terre à l'agonie.

Notre époque, fondée sur le paradoxe, aurait alors produit le paradoxe ultime, le plus fatal, grâce auquel, ironie du sort, il partira à la dérive. Revient à l'esprit le « rire des Dieux » [3] qui assistent en s'esclaffant à la comédie humaine. Et, à vrai dire, rien ne peut être plus comique, pour un « spectateur olympien », que la vision de notre matérialisme, péniblement élaboré par deux mille ans d'histoire et qui, contre toute prévision humaine, donne naissance à une « médiévale » folie irrationaliste, le mysticisme eschatologique, avec lequel il s'autodétruit. Serait-ce la vengeance des sorcières ? Encore plus hilarant, si l'on songe aux précédents en la matière : Hésiode, déjà, il y a trois mille ans de cela, savait que Pandore, la première femme offerte à l'astucieux Prométhée et refusée par lui, avait, au contraire, été acceptée avec enthousiasme par Epiméthée, son niais de frère, symbole de l'humanité. C'est là que Zeus avait commencé à rire ! Et si les millénaires des hommes durent autant qu'une comédie, à l'échelle du temps des dieux, il faut croire que nous en sommes aujourd'hui à la farce. Le thème n'a pas changé, et les personnages sont restés les mêmes : Epiméthée et Pandore.

Si l'on réfléchit à tout ceci, le joyeux et truculent refrain « tremblez, tremblez, revoici les sorcières » — qui, sur les lèvres

3. C. Kerényi, *La religione antica nelle sue linee fondamentali, passim.*

des adolescentes d'aujourd'hui, parvient, tout au plus, à évoquer de façon nostalgique les rondes enfantines — se charge alors de tonalités grotesques et macabres. Les sorcières sont de retour, certes, mais elles ne se sont pas incarnées dans les féministes : elles résident dans les rêves troubles, la rage de mettre en pièces et la folle course à l'autodestruction qui agitent aujourd'hui les femmes. Voici que se renouvelle le mythe virgilien de la Furie Aletto, douloureuse fille de la nuit, qui transforme l'angoisse d'Amata en fureur et en folie.

Les féministes arborent comme signe distinctif le hiéroglyphe alchimico-astrologique de Vénus ♀, ou le triangle renversé ▽, symbole antique des Eaux dissolvantes et du féminin. Mais elles ne songent même pas que derrière eux se cache l'éternel signe de Lilith, la Lune Noire, la première femme d'Adam, stérile, glaciale et prévaricatrice, qu'une mystérieuse Sagesse Divine chassa loin des cieux diurnes pour habiter la Nuit et le chaos. « Des esprits que tu évoques », disait Goethe, « jamais plus tu ne pourras te libérer ».

Et reviennent à l'esprit les paroles du *Necronomicon,* un livre secret, détruit ou même qui n'a peut-être jamais existé. « Leurs mains sont sur votre gorge, et vous ne les voyez pas. Leur habitation est votre seuil si bien gardé. L'homme règne aujourd'hui là où Ils régnèrent autrefois ; mais bientôt Ils reviendront là où l'homme régnait. Après l'été vient l'hiver et après l'hiver, l'été. Ils attendent patiemment en leur puissance, sachant que c'est ici qu'Ils reviendront » [4].

Qui sont-« Ils » ? Les anges du nouvel âge, produits de la nouvelle civilisation — ou les forces ténébreuses de l'Apocalypse ?

---

4. Abdul Al Hazred, *Necronomicon.* (Cf. A.A.H., *Necronomicon,* le livre de l'Arabe dément, P. Belfond, Paris, 1980). Quant aux hypothèses à propos de ce mystérieux ouvrage, cf. : J. Bergier, *Les livres maudits,* J'ai lu, Paris, 1971 ; S. Hutin, *Gouvernements invisibles et sociétés secrètes,* cit. Dans la foulée du *Necronomicon* a été écrit : H.P. Lovecraft, *I mostri all' angolo della strada* (recueil de contes publiés en français dans différents livres — N.D.T.). Le passage rapporté ici a été étudié par Jorg Sabellicus, *Magia Pratica,* vol. 1, p. 135, Ed. Mediterranee, Rome, 1975.

BIBLIOGRAPHIE

ABRAHAM K., *Manifestations du complexe de castration chez la femme* (1920) *in* Oeuvres complètes [2] — II, *Développement de la libido*, Payot, coll. « P.B.P. », Paris, 1977.

ALESSANDRINI M., *Dante, Fedele d'Amore*, Rome, 1961.

BACHOFEN J.J., *Das Mutterrecht*, Bâle, 1897.

BEAUVOIR S. de, *Le deuxième sexe*, Gallimard, Paris, 1949.

BEBEL A., *La femme dans le passé, le présent, l'avenir*, Slatkine reprints, 1979.

BERGIER J., *Les livres maudits*, J'ai lu, Paris, 1971.

BERTHELOT M., *Les origines de l'Alchimie*, Steinheil, Paris, 1885. Reprint : Otto Zeller, Osnabrück, 1968.

BERTRAM E., *Nietzsche, Versuch einer Mythologie*.

BRIFFAULT R., *The Mothers*, Londres, 1927.

BURCKHARDT T., *Scienza moderna e saggezza tradizionale*, Borla, Turin, 1968.

BENOIST J.M., *Marx est mort*, Gallimard, 1970.

CHARPENTIER L., *Les Mystères Templiers*, Robert Laffont, Paris, 1967.

CLEMEN C., *Religionsgeschichte Europas*, Heidelberg, 1926.

COHN N., *Les fanatiques de l'Apocalypse*, Payot, Paris, 1963.

CUMONT F., *Recherches sur les symboles funéraires des Romains*, Paris, 1942.

DELAPORTE L., *La Mésopotamie. Les civilisations babylonienne et assyrienne*, Paris, 1925.

DE GUAITA S., *Le temple de Satan*, Paris, 1916.

DEL PONTE R., *Arthos* (revue).

DE MAISTRE J., *Les soirées de Saint-Pétersbourg*, Guy Trédaniel-Ed. de la Maisnie, Paris, 1980.

DE NAGLOWSKA M., *Le rite sacré de l'amour magique*, Paris, 1932. *La lumière du sexe*, Paris, 1932.

DIETERICH A., *Mutter Erde*, Leipzig, 1925.

ELIADE M., *Traité d'histoire des religions* [2], Payot, coll. « P.B.P. », Paris, 1977.

ELLIS H., *Studies in the psychology of sex*, Philadelphie, 1909.

ENGELS F., *L'Origine de la famille, de la propriété privée et de l'Etat*, trad. fr., Editions Sociales, Paris, 1983.

EVOLA J., *Métaphysique du sexe* [3], trad. fr., Ed. Payot, coll. « P.B.P. », Paris, 1976. *L'arc et la massue*, trad. fr., Ed. de la Maisnie/Pardès, Paris-Puiseaux, 1984. *Le mystère du Graal et l'idée impériale gibeline*, trad. fr., Ed. Traditionnelles, Paris, 1967. *Masques et visages du spiritualisme contemporain*, trad. fr., Pardès, Puiseaux, 1991. *Révolte contre le monde moderne*, Ed. L'Age d'Homme, Lausane, 1991.

FIGES E., *Il posto della donna nella società degli uomini*, tr. it., Feltrinelli, Milan, 1970.

FIRESTONE S., *La dialettica dei sessi*, tr. it., Guaraldi, Bologne, 1971.

FRANÇOIS J., *L'Eglise et la sorcellerie*, Paris, 1910.

FRAZER J., *Le Rameau d'or* [2], trad. fr., Robert Laffont/Jupiter, coll. « Bouquins », Paris, 1983.

FREUD S., *Totem et tabou*, Payot, coll. « P.B.P », Paris, 1989. *La Vie sexuelle* [8], P.U.F., Paris, 1989. *Nouvelles conférences sur la psychanalyse*, Gallimard, Paris, 1936.

FRIEDAN B., *Les femmes à la recherche d'une quatrième dimension*, Denoël, Paris, 1969.

FULCANELLI, *Le mystère des cathédrales et l'interprétation des symboles ésotériques du grand-œuvre* [3], Jean-Jacques Pauvert, Paris, 1964.

GREER G., *La femme eunuque*, Laffont, Paris, 1971.

GRESSMANN, *Mythische Reste in der Paradieserzählung*, « Arch. für Religionswissenschaft », 10.

GRILLOT DE GIVRY E.J., *Le Musée des sorciers, mages et alchimistes*, Librairie de France, Paris, 1929. 3e édition : Henri Veyrier/Tchou, Paris, 1980.

GRUPPO DI UR, *Introduzione alla Magia*, El. Mediterranee, Rome, 1969. Tr. fr. : *Introduction à la Magie*, Ur 1927, Ur 1928, Krur 1929, Archè, Milan, 1983, 1984, 1985.

GUÉNON R., *L'ésotérisme de Dante*, Ch. Bosse, Paris, 1925. *Autorité spirituelle et pouvoir temporel*, J. Vrin, Paris, 1929. *L'Erreur spirite*,

Rivière, Paris, 1921. *Le Règne de la quantité et les Signes des Temps*, Gallimard, Paris, 1945.

Guiducci A., *La mela e il serpente*, Rizzoli, Milan, 1974.

Hausen J., *Zauberwahn, Inquisition und Hexenprocesse im Mittelalter*, 1900. *Quellen und Untersuchungen zur Geschichte des Hexenswahns und der Hexenwahus und der Hexenverfolgung in Mittelalter*, Berlin, 1901.

Hentze R., *Mythes et symboles lunaires*, Anvers, 1932.

Horney K., *La Psychologie de la femme* [2], Payot, Paris, 1981.

Hutin S., *Gouvernements invisibles et sociétés secrètes*, J'ai lu, Paris, 1971.

Jung C.G., *Commentaire sur le Mystère de la Fleur d'Or*, trad. fr. Albin Michel, Paris, 1979. *Psychologie et Alchimie*, trad. fr. Buchet-Chastel, Paris, 1970.

Kerenyi C., *Introduction à l'essence de la mythologie*, trad. fr. Payot, coll. « P.B.P. », Paris, 1968. « Mythologie und Gnosis » in *Eranos Jahrbuch*, 1940-41. *Gli dèi e gli Eroi della Grecia* [3], trad. it. Il Saggiatore, Milan, 1972.

Kremmerz G., *La Scienza dei Magi*, Ed. Mediterranee, Rome, 1974.

Laing R., *Le Moi divisé*, Hachette-Pluriel, Paris, 1983. *La Politique de la famille*, Stock, Paris, 1979. *L'équilibre mental, la folie et la famille*, Maspero, Paris, 1971.

Lehmann A., *Aberglaube und Zauberei*, Stuttgart, 1925.

Lévi-Strauss C., *Les structures élémentaires de la parenté*, Mouton, Paris, 1967. *Anthropologie structurale*, Plon, Paris, 1974. *La pensée sauvage*, Plon, Paris, 1962.

Lévy B.H., *La Barbarie à visage humain*, Grasset Fasquelle, Paris, 1977.

Lewinsohn R. *Histoire de la vie sexuelle*, Payot, Paris, 1957.

Malinowsky, *Trois essais sur la vie sociale des primitifs*, Payot, Paris, 1980. *La sexualité et sa répression dans les sociétés primitives*, Payot, Paris, 1980.

Marx K., *Manuscrits de 1844*, trad. fr. Ed. Sociales, Paris, 1972.

Meyrink G., *L'ange à la fenêtre d'Occident*, Retz, Paris, 1975.

Michelet J., *La sorcière*, Garnier-Flammarion, Paris, 1966.

Millet K., *La politique du mâle*, Stock, Paris, 1983.

MINGUZZI E., *Alchimia*, Armenia, Milan, 1976.

MITCHELL J., *Psychanalyse et féminisme*, Ed. des Femmes, Paris, 1978.

MURRAY H., *Le dieu des sorcières*, trad. fr., Denoël, coll. « La Tour St-Jacques », Paris, 1955. *The Witchcult in Western Europa*, Londres, 1921.

NIETZSCHE F., *La naissance de la tragédie*, Gallimard, coll. « Idées », Paris, 1970. *Le gai savoir*, U.G.F., coll. 10/18, Paris, 1973. *Ainsi parlait Zarathoustra*, U.G.F., coll. 10/18, Paris, 1972.

NYBERG, *Kind und Erde*, Helsinki, 1931.

PESTALOZZA U., *Pagine di Religione Mediterranea*, Milan, 1942. « L'aratro e la donna nel mondo religioso mediterraneo » in *Rend. R. Ist. Lomb. di Scienze e Lettere*, 76, fasc. 2, 1942-43.

PIGANIOL A., *Essai sur les origines de Rome*, Paris, 1917.

PISANI V., « La donna e la terra » in *Anthropos*, 37-40. (Anonyme) *Quaderni di lotta femminista*.

RANDOLPH P.B., *Magia sexualis*[3], trad. fr., Guy Le Prat, Paris, 1969.

REICH W., *Ecoute, petit homme !* trad. fr., Payot, coll. « P.B.P. », Paris, 1978. *L'irruption de la morale sexuelle*, trad. fr., Payot, coll. « P.B.P. », Paris, 1981. *La révolution sexuelle*, trad. fr., U.G.E., 10/18, Paris, 1970.

RICOLFI A., *Studi sui Fedeli d'Amore*, Milan, 1933.

RODHE E., *Psyché*.

RHODES H., *The satanic Mass*, Londres, 1958.

SEPPILLI A., *Poesia e magia*, Einaudi, Turin, 1971.

SYMONDS J., *The Great Beast*, Londres, 1952.

SUMMERS A.M., *The History of Witchcraft and Demonology*, 1926.

VALLI L., *Il linguaggio segreto di Dante e dei Fedeli d'Amore*, Rome, 1928.

WEININGER O., *Sexe et caractère*, trad. fr., L'Age d'Homme, Lausanne, 1975.

WICKWAR J.W., *Witchcraft and the black art*, Londres 1925.

WIRTH O., *Le Tarot des Imagiers du Moyen Age*, Sand, Paris.

YVE-PLESSIS R., *Essai d'une bibliographie française de la sorcellerie et de la possession démoniaque*, Paris, 1900.

ZOLLA E., *Che cos'è la Tradizione ?* Bompiani, Milan, 1971. *Le meraviglie della natura*, Bompiani, Milan, 1976.

REMERCIEMENTS

Je remercie le Professeur et ami Renato Del Ponte pour ses généreux et pertinents apports au présent ouvrage ; le docteur Paola Capudi, journaliste, et l'écrivain Giuseppe Pontiggia pour leurs stimulantes observations et l'intérêt témoigné ; le docteur Carlo Miotti, pour ses précieuses suggestions et la documentation aimablement mise à ma disposition. J'exprime enfin tout particulièrement ma reconnaissance au docteur Roberto Tozzi, de la maison d'édition Mursia, qui a soutenu et encouragé la rédaction de ce livre.

E. M.

TABLE DES MATIÈRES

Chapitre V. Les sorcières. Les visages de la sorcière

2e partie

FÉMINITÉ ET FÉMINISME MODERNE

Chapitre II. Le marché aux femmes

Chapitre III. Les chemins de la perversion

3e partie

LES FEMMES DE L'APOCALYPSE

Mille, et pas plus de mille

Chapitre I. La crise du monde moderne

Chapitre II. La Prostituée de Babylone et la Vierge-mère. La nouvelle civilisation.

Chapitre III. Le sabbat de l'an 2000

Achevé d'imprimer le 24 septembre 1991
sur les presses de l'Imprimerie «La Source d'Or»
63200 Marsat
Dépôt légal 3e trimestre 1991
Imprimeur N° 4067